This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 168 g. 44

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
DE LA
POËSIE,
SUR SON USAGE,
ET SUR LE BON GOÛT.

Par le Sieur FRAIN DU TREMBLAY,
de l'Academie Royale d'Angers.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS FOURNIER,
ruë S. Jacques, aux Armes de la Ville.

M. DCCXIII.
Avec Aprobation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 NOV 1955
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

IL me ſemble qu'il faut être tout-à-fait inſenſible à ce qui regarde la pureté des mœurs & le bon ordre de la ſocieté, pour voir ſans douleur le mauvais uſage que la plûpart des Poëtes font de la poëſie. A conſiderer preſque tous leurs ouvrages, on croiroit que cet art ſi excellent, n'auroit été donné aux hommes, que pour fomenter leurs paſſions, pour ſervir au luxe & à la débauche, ou tout au plus pour les amuſer, & les entretenir de vi-

fions & de bagatelles.

Lorſque j'ay fait reflexion ſur un déſordre ſi viſible & ſi criant, j'ay crû qu'il ne pouvoit être venu, que de ce que les Poëtes chrétiens avoient trop facilement adopté les fauſſes idées, que les payens s'étoient formées de la poëſie. Par exemple, les payens ſe ſont imaginez que les Poëtes ne devoient traiter que des ſujets feints & inventez à plaiſir; & les Chretiens au lieu de ſe ſervir de leurs lumieres, pour redreſſer une penſée ſi viſiblement opoſée au bon ſens & à la verité, s'en ſont fait une loi, comme ſi les payens avoient été pour eux des maî-

tres d'une autorité infaillible.

Les Payens ont crû que la poësie demandoit de la fureur & de l'enthousiasme, qu'un Poëte ne pouvoit rien dire de grand & de merveilleux, sans être furieux, & inspiré, pour ainsi dire, de la Divinité; & les Chrétiens ont donné dans ce sentiment, sans considerer que la Poësie est un art, & que tous les arts demandent de la reflexion & de la sagesse, afin d'en suivre heureusement les preceptes, comme le dit Horace dans ce vers: *Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.*

Pour guérir, s'il étoit possible, & ceux qui composent en vers, & ceux qui écrivent sur

l'art poëtique, de ces préjugez & d'autres semblables, ou au moins pour rectifier ce qu'il y a de faux dans les idées des payens, j'ay crû qu'il faloit rechercher l'origine de la poësie, ne doutant point que je n'y trouvasse ce qui avoit donné occasion aux payens d'en concevoir ces pensées. Et c'est ce qui, je crois, m'a réüssi. Il me semble que j'ay découvert dans cette source, ce qui a fait que les payens ont regardé la poësie comme le langage de la fiction, & les Poëtes comme des enthousiastes; enfin ce qui les a porté à enfanter le systeme fabuleux, c'est-à-dire la plus monstrueu-

ſe production de l'iniquité & de l'extravagance de l'homme.

Le Lecteur éclairé & équitable jugera ſi je me ſuis trompé dans mon opinion, & ſi on peut attribuer les égaremens des Poëtes payens ſur la conſtitution & la nature de la poëſie à autre choſe, qu'à ce que je dis dans le premier des Diſcours que je donne ici au public. Il examinera par les principes que je propoſe, & qui me ſemblent les ſeuls veritables, ſi les Poëtes chrétiens ont bien uſé de leur raiſon, lorſqu'ils ont ſuivi, comme ils ont fait ſans aucun examen, les preceptes des payens; lorſqu'ils les ont imi-

té dans toutes leurs compoſi-tions, & qu'ils ſe ſont per-ſuadé, que plus leurs poëſies reſſembleroient à celle des payens, plus elles aprocheroient de la perfection.

Nous voyons tous les jours dans les diſputes de litterature, que les Sçavans ſe reprochent les uns aux autres, qu'ils manquent de goût, & je ne doute point que l'on ne me faſſe le même reproche ſur ce que je dis dans ce premier Diſcours. C'eſt ce qui m'a engagé à faire voir dans le ſecond en quoi conſiſte le bon goût, & à tâcher d'apuïer la notion que j'en donne par des preuves ſi certaines & ſi inconteſtables,

qu'on ne les puiſſe rejetter ſans aller viſiblement contre la raiſon, ou ſans vouloir que les hommes ſe payent de certains termes vagues & confus, qui par leur cadence peuvent étourdir l'imagination, mais qui ne preſentent à l'eſprit rien de ſolide & de lumineux. Cette notion & les preuves dont elle eſt ſoûtenuë, feront comprendre que je n'avance rien de la poëſie, qui ne doive être aprouvé des perſonnes qui ont veritablement le goût bon, des perſonnes judicieuſes & ſolidement éclairées.

Dans le troiſiéme & le quatriéme de ces Diſcours, je prouve par des exemples tirez

de quelques-uns des plus fameux Auteurs de ce temps, que l'eſtime exceſſive qu'ils font des payens, leur a fait dire beaucoup de choſes de mauvais ſens & de mauvais goût, & que ſi les Poëtes profanes ont abuſé de l'art poëtique, les Poëtes chrétiens en abuſent encore davantage.

J'aurois ſouhaité pouvoir me paſſer de ces exemples, parce que je voudrois bien ne faire de peine à perſonne. Mais on ſçait que les ſimples raiſonnemens ont peu de force, s'ils ne ſont apuïez ſur des preuves que l'experience peut fournir. C'eſt ce qui m'a obligé à faire voir que les Auteurs

les plus distinguez par leur science & par leur esprit, ne se sont pas garantis du poison que l'on succe dans la lecture des profanes.

Je prie ceux dont j'ay attaqué les ouvrages, de ne point trouver mauvais que je prefere la verité à leurs sentimens. S'ils n'ont pas épargné eux-mêmes les ouvrages des autres, il me semble qu'ils auroient tort de se plaindre de ce qu'on n'épargne pas les leurs. Je diray comme l'un d'eux, *que j'ay parlé librement de tout ce dont j'ay jugé; qu'en cela j'ay imité la liberté des anciens critiques, qui n'ont épargné ni Demosthenes, ni Thucidide, ni Platon, ni tout ce que*

M. Dacier dans sa Preface sur la Poetique d'Aristote.

l'antiquité a eû de plus grand & de plus venerable, & que ce seroit une plaisante critique, qu'une critique flateuse, où l'on ne chercheroit qu'à applaudir, & où le respect dû au nom, retiendroit la censure dûë à la faute. Ce sont les propres paroles d'un de ces Auteurs, qui ne doit point trouver étrange que je m'en serve aprés lui. Enfin, selon un autre de ces Messieurs, c'est un droit ancien & qui a passé en coûtume, de blâmer les Auteurs. Je ne fais donc rien que de permis, lorsque je le blâme lui-même.

Quand on met la main à la plume pour combattre des préjugez aussi anciens, & autant autorisez

que ceux contre leſquels j'écris dans ces Diſcours, on ſe doit attendre à ne pas être trop favorablement reçû. J'eſpere que le Lecteur voudra bien m'accorder, ſi non comme une juſtice, au moins comme une grace, de ſuſpendre pour quelque temps les ſentimens dont il eſt prévenu, & de ne porter ſon jugement ſur ce qu'il lira, qu'après avoir tout lû & bien peſé tout ce qu'il aura lû. C'eſt le vrai moyen de juger équitablement d'un ouvrage, & de démêler ce que nous ne tenons que des préjugez d'une mauvaiſe éducation, d'avec ce qui nous vient effectivement des ſentimens de la

nature & de la lumiere de la raiſon. Il ſe mettra par là en état de reconnoître que c'eſt l'interêt ſeul de la verité qui m'a fait entreprendre ces Diſcours, où je tâche de ramener les Auteurs qui ſont capables de travailler utilement pour le public, aux ſources dans leſquelles ſe puiſent les veritables lumieres, où ſe trouvent les idées & les modeles qui peuvent leur former le jugement, & les conduire à la veritable perfection.

Au reſte, comme je ſuis peut-être le premier à me roidir contre le torrent, & que j'ouvre ſur certaines choſes un chemin que perſonne

n'a encore frayé; je ne me flatte pas d'avoir porté cet ouvrage à une perfection même mediocre. Ainſi je ne propoſe ces Diſcours, que comme des eſſays qui pouront ſervir de plan à des Ecrivains plus habiles & plus éloquens pour compoſer des chefs-d'œuvres.

C'eſt l'idée ſous laquelle je prie le Lecteur de conſiderer ce petit ouvrage, que je ſoumets au jugement, non pas tout-à-fait de Meſſieurs du Parnaſſe, parce que c'eſt eux que j'y attaque, & qu'il ne ſeroit pas juſte qu'ils fuſſent tout enſemble juges & parties, mais des perſonnes qui n'ignorant pas ce qu'on peut

aprendre d'excellent dans la litterature profane, ont eû ſoin de cultiver leur eſprit par des études plus ſolides, où ils ont acquis les connoiſſances neceſſaires pour un juſte diſcernement du vrai & du faux, de ce qui ſe trouve de bon & de mauvais dans tous les Livres.

L'Apôtre nous ordonne, que *ſoit que nous mangions, ſoit que nous beuvions, ſoit que nous faſſions quelque autre choſe, nous faſſions tout pour la gloire de Dieu.* Ces paroles ſont generales; ce commandement regarde tous les Chrétiens & toutes les choſes qu'ils peuvent entreprendre. Perſonne ne ſçauroit donc s'en croire

1. Cor. 10. 31.

diſpenſé pour quelque raiſon que ce ſoit. Mais quand il pouroit y avoir des exceptions pour quelques-uns, ce ne ſeroit pas toûjours pour les hommes de lettres, qui plus ſpirituels & plus éclairez que les autres, doivent auſſi mieux connoître l'étenduë de leurs devoirs, qui ſçavent que Dieu ayant tout fait pour lui, il ne peut leur avoir donné les talens de la ſcience & de l'eſprit, que pour les employer à ſa gloire. Je m'eſtimerois heureux ſi dans ces Diſcours je pouvois y contribuer ſeulement des deux petites pieces de la pauvre Veuve de l'Evangile.

Sive manducatis, ſive bibitis,

sive quid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. Cor. 10. 31.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier ce Manuſcrit, *Sur l'origine de la Poëſie, ſur ſon uſage & ſur le bon goût*, où je n'ay rien trouvé qui en puiſſe empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 6. May 1711.

PERCHERON.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senêchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Nôtre bien amé FRANÇOIS FOURNIER, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public, *Quatre Discours sur l'origine de la Poësie, sur son usage, & sur le bon goût*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant, de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume pendant le temps de quatre années consecutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impres-

sion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout, ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres. Le tout à peine de nullité des Pre-

lentes ; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxécution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte, Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le dix-huitiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent treize, & de nôtre Regne le soixante-dixiéme. Par le Roy en son Conseil, FOUQUET.

Registré sur le Registre N°. 3. *de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag.* 634. No. 715. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du* 15. *Aoust* 1703. *A Paris, ce* 3. *Juillet* 1713. L. JOSSE, *Syndic.*

QUATRE DISCOURS,

Sur l'Origine, ſur l'uſage, & ſur le bon goût de la Poëſie.

DISCOURS I.

De l'Origine de la Poëſie.

Que les Fables la deshonorent au-lieu de la relever.

ON a fait voir ailleurs par quelques exemples trés-conſiderables, ce que l'entêtement de l'érudition payenne eſt capable de faire dire contre toute apparence de verité, & de raiſon aux perſonnes du meilleur eſprit & du plus grand ſavoir. J'ay deſſein dans ce diſcours de rechercher l'Origine de la Poëſie, pour faire voir que la plûpart & des Savans, & de ceux qui compoſent en vers, s'en ſont fait une fauſſe idée ; parce qu'ils n'en ont pris les

regles & les modeles, que dans les Ouvrages des Payens.

Un Ecrivain de ce dernier temps, qui s'eſt acquis beaucoup de reputation par ſes grandes connoiſſances dans la langue, par la beauté de ſon ſtile, & la juſteſſe de ſon diſcernement, n'a point fait de difficulté de dire que *le ſyſteme de la Poëſie étoit de ſoy fabuleux & tout payen.* Il eſt vray qu'il a parlé ſelon le préjugé commun. Mais un homme de ſon caractere devoit faire plus de reflexion ſur ce qu'il diſoit; & ne pas décider la choſe auſſi ſouverainement, qu'il l'a fait. Car il parle ainſi dans un ouvrage, où il critique les penſées des autres, où il donne à chacune ſon prix. Il devoit donc prendre garde de ne rien dire que de trés-ſolide, & de trés-vray. Il devoit conſiderer la Poëſie en elle-même, independamment des préjugés & de l'uſage, qu'en ont fait les payens; afin de s'en former une juſte idée, & ne pas ſuivre le torrent de la multitude ſans avoir auparavant examiné, s'il étoit appuyé de la raiſon & de la verité.

C'eſt contre ce ſentiment que je parle dans ce diſcours, où je fais voir que la Poëſie n'a point été tirée de la fable, qu'elle n'a aucune alliance neceſſaire avec elle; & enfin que c'eſt l'avilir, & la profaner

que d'y mêler les fictions, les noms, & les expressions de la fable.

Pour prouver de ce que j'avance, il suffiroit de montrer que la fable n'a paru dans le monde que long-temps aprés la Poësie. Car s'il est certain que la Poësie soit avant la fable, il est faux que la fable soit la mere de la Poësie.

Mais de plus je montre que les Payens se sont forgé un faux systeme de l'art poëtique, pour avoir voulu imiter les Poëtes sacrés, qu'ils ont connus, mais qu'ils n'ont connu que trés-imparfaitement; parce que ne connoissant pas bien le Dieu, qui les inspiroit, & ignorant absolument les Mysteres, qui leur étoient revelez, ils n'ont pû se former de juste idée du caractere de leur stile. Ainsi c'est manquer de lumiere & de raison, de suivre sans discernement ce que les Payens ont écrit de l'art poëtique, & de vouloir que l'on se propose leurs ouvrages comme de veritables & de parfaits modeles.

II.

Que la Poesie soit avant la fable, cela ne peut être contesté par aucun homme raisonnable, pour peu qu'il soit versé dans la connoissance de l'antiquité sacrée & profane,

Et quand même cette antiquité n'en fourniroit pas de preuves, en pourroit-on douter, à considérer la raison & l'ordre des choses ?

Adam avoit receu de Dieu la connoissance de tous les arts & de toutes les sciences. Car ce premier homme, qui étoit l'ouvrage immediat des mains de Dieu, devoit aussi être son chef d'œuvre dans l'ordre de la nature ; & par consequent il ne luy devoit manquer aucune des perfections, qui appartiennent à la nature de l'homme. C'est la pensée qu'en ont eu tous les Peres, & Saint Augustin dit qu'il y a autant de difference entre la science & la sagesse des plus grands esprits, & celle d'Adam, qu'entre le pas des tortuës & le vol des oyseaux.

Cont. Iul. lib. 5. c. 1.

Je sçay bien qu'il y a des gens, qui regardent tout ce que l'on dit des connoissances d'Adam, comme des pensées pieuses à la verité, mais qui n'ont pas grand fondement ; parce que l'Ecriture ne nous dit pas tout ce qu'on en peut penser : mais sans parler de ce qui y est dit qu'Adam donna le nom à tous les animaux, ce qu'il n'a pas fait sans connoissance, & ce que le philosophe Pytagore regardoit comme l'effet d'une grande sagesse ; il me suffira que l'on m'accorde que Dieu n'a pas créé

le premier homme dans l'ignorance & dans l'état des enfans qui naissent aujourd'huy ; & si cela m'est une fois accordé, on ne peut pas raisonnablement contester, qu'il ne luy ait donné toutes les connoissances qui peuvent servir à la perfection de l'homme. Car il n'étoit pas plus digne de Dieu de ne luy en donner que de mediocres, que de ne luy en point donner du tout. Celuy qui n'a point besoin de s'essayer pour faire ses ouvrages dans toute la perfection, qui leur convient, n'a pû manquer de faire le premier aussi excellent qu'il pouvoit l'être.

Mais si le premier homme avoit été créé dans l'ignorance, d'où seroient venuës au genre humain toutes les sciences & tous les arts ? Il faut necessairement que ces lumieres viennent de la même origine, que l'homme. Clement Alexandrin soûtient strom. que les Grecs n'ont pas été à eux-mêmes leurs propres maîtres ; qu'ils ont été instruits dans les sciences par les peuples, qu'ils appelloient Barbares, comme les Egyptiens, les Hebreux, les Chaldéens, les Assyriens & les Pheniciens. Mais il demande de quels maîtres pouvoient avoir appris ceux qui avoient été les maîtres des Grecs, si ce n'étoit du premier, qui avoit été instruit de Dieu ? Car enfin il faut que

les sciences ayent un principe; & il ne s'en trouve point d'autre que Dieu, qui enseigne les hommes par son Verbe.

Cet homme si excellent & si parfait est tombé (dit-on) dans la plus grossiere de toutes les fautes ? Il est vray, mais tout parfait qu'il pût être, il n'étoit pas la souveraine perfection; & ce qui n'est pas la souveraine perfection, peut faillir; or il n'est pas incroyable que ce qui peut faillir, ait failli.

Le peché du premier homme ne fournit donc pas un fondement legitime, pour douter de l'étenduë de ses lumieres & de ses connoissances. Or si la Poësie est un art & un des premiers dont les hommes se soient servis; on ne peut pas s'empêcher de croire qu'il l'a connuë, qu'il en a sçû les principes & les regles, qu'il en a instruit ses descendans, & que c'est sur ces regles que se sont formez les premiers qui ont composé des vers.

Mais (me dira-t'on) quelles sont ces regles ? Je réponds que ce sont celles, que l'on voit pratiquées dans les plus anciens poëmes, qui nous restent, ceux de Moïse, de Job, de David, & des autres Prophetes; où les hommes d'un esprit penetrant & solide les découvrent; & à l'aide desquels ils les trouvent dans la nature même. Car

quoiqu'il soit vrai, que tous les arts naissent de l'observation de la nature, comme le dit Ciceron ; il est pourtant certain que l'on ne va chercher les arts dans cette source, qu'aprés que nous en avons receu des essais d'ailleurs. Qui s'aviseroit jamais de foüiller dans le sein de la nature, pour y découvrir les principes d'un art, dont il n'auroit encore aucune connoissance : on a veu des maisons, avant que l'on ait cherché les regles de l'architecture ; on a oüy chanter avant que l'on ait cherché celles de la musique. Et si c'est dans la nature qu'Aristote, Horace, & tous les modernes ont puisé, ce n'a été qu'aprés avoir consideré les anciens poëmes, c'est-à-dire, ceux des payens ; & avoir fait des reflexions sur leur matiere, leur dessein, & leur composition.

Heureux s'ils avoient sçû démêler dans ces poëmes, ce qui est veritablement de la nature, d'avec ce qui n'est que la production de l'imagination corrompuë de certains hommes, dont l'esprit de mensonge s'est servi pour seduire le genre humain par des fictions, que la raison & la nature condamnent également ; la raison, parce qu'elle ne sçauroit approuver ce qui ne sert qu'à émouvoir les passions, & la nature, parce qu'elle ne sçauroit goûter une fausse

imitation de ce qu'elle peut avoir de beau & de grand.

III.

S'il y a donc beaucoup de raiſon de croire qu'Adam n'a pas ignoré la Poëſie ; il y en a de même de croire qu'il en a inſtruit ſes enfans & ſes petits enfans, avec leſquels il a ſi long-temps vécu. Il n'y a point même de temerité à dire qu'ils en ont fait quelqu'uſage. Un des plus Sçavans Ecrivains de ce temps (je parle de Monſieur
p. 226. & 227. l'Evêque d'Avranches dans la demonſtration Evang.) croit qu'avant Moïſe & avant même le deluge, il y a eu des hommes, qui ont mis en vers ce qui leur étoit arrivé de grand par la protection de Dieu, pour être chanté en eſprit de reconnoiſſance à la gloire de ce ſouverain Etre; & c'eſt-là ſans doute l'origine des hymnes. Ce ſentiment ne luy eſt pas particulier ; Voſſius a crû comme luy, que les hymnes & les cantiques avoient commencé preſque avec le monde, & trés-long-temps avant que les Poëtes payens ſe ſerviſſent des fictions de la fable pour traitter des mœurs, *quòd carmina ſive cantica pœnè cum mundi incunabulis cœperint, eaque multis fuerint ſæculis antequam vita & mores per fabularum figmenta tractarentur.*

Enfin si Jubal est le pere de la musique, comme il est dit dans le 4. ch. de la Genese, il falloit que les poëmes & les cantiques fussent avant la musique. Car il ne peut l'avoir inventée, ou pour mieux dire plus particulierement cultivée, que pour mettre en chant les compositions mesurées de la Poesie que la Musique suppose necessairement, puisqu'on n'invente les airs qu'aprés les paroles. Et je diray icy en passant que dans les lieux de l'écriture, où il est dit que quelqu'un fut pere de quelque art, cela ne signifie point qu'il en soit veritablement l'inventeur, mais seulement qu'il l'a cultivé, qu'il l'a restauré, & qu'il y a excellé. Car il est dit dans le même endroit, que Jaber fut le pere de ceux qui habitent dans les tentes, & qui paissent les troupeaux; or il ne faut pas croire, qu'avant Jaber il n'y eût point eu de pasteurs, puisqu'Abel l'avoit été; & que ces pasteurs n'eussent point eu d'autre couverture que le Ciel. Ces paroles veulent donc dire seulement qu'il fut fort habile dans la conduite des troupeaux. C'est dans ce même sens qu'il est dit qu'Enoch commença d'invoquer le nom du Seigneur; ce qui signifie qu'il s'acquita du culte de Dieu avec plus d'ordre & de soin que les autres. Nous trouvons une pareille ex- Gen. 4.

preſſion dans Ciceron, qui appelle Socrate le pere de la Philoſophie ; quoy qu'il s'en faille beaucoup qu'il n'ait été le premier des Philoſophes dans l'ordre des temps. Mais de quelque maniere qu'on l'entende, il faut toûjours qu'on m'accorde que l'art de compoſer en muſique ſuppoſe celuy de compoſer des chanſons, c'eſt à dire l'art poëtique.

Nous pouvons dire encore ſans crainte qu'on nous convainque de faux, que la memoire de ce qui s'étoit paſſé dans les commencemens du monde, & de ce que Dieu vouloit faire ſçavoir à la poſterité, s'étoit conſervée juſqu'à Moïſe dans quelques poëmes, qui avoient paſſé juſqu'à luy, ou par une tradition de vive voix, ou dans des écritures que nous n'avons plus ; & que c'eſt ſur ces poëmes qu'il a compoſé ſes livres. Cela n'empêche point qu'il ne ſoit vray, que c'eſt l'eſprit de Dieu, qui l'a éclairé & conduit d'une maniere ſurnaturelle dans tout ce qu'il a écrit ; puiſque ni luy ni les autres ne pouvoient ſavoir comment Dieu avoit créé le monde, ſi Dieu même ne le leur avoit revelé ; & que ſi c'eſt ce divin Eſprit, qui l'a inſpiré pour annoncer aux hommes tant de myſteres, qui ſe devoient accomplir dans les ſiecles à venir, il l'a fait de même, pour leur

apprendre ce qui s'étoit fait dans les siecles passez.

Il est constant que Moïse a composé en vers, sinon tous ses livres, comme quelques sçavans le croyent, au moins les deux fameux cantiques qui s'y trouvent; le premier aprés le passage de la mer rouge, & l'autre sur le point de quitter le monde. Il y en a beaucoup encore qui croyent, qu'il est l'auteur du livre de Job; & que ce livre est un poëme qui contient les souffrances, la patience, & la profonde sagesse de cet homme juste.

Ainsi il y a beaucoup d'apparence, que Moïse pour écrire en ce genre s'étoit formé sur les poëmes de ceux qui l'avoient dévancé; & on peut dire sans temerité que c'est à l'exemple de leurs anciens que les Israëlites composoient leurs cantiques, pour celebrer les merveilles que Dieu operoit en leur faveur; & pour en conserver le souvenir aux siecles futurs, comme nous voyons qu'ils l'ont fait en plusieurs rencontres, tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament. Nous ne devons pas même douter que nous n'eussions encore plusieurs de ces exemples, si les livres des guerres du Seigneur nous avoient été conservez. Car au sentiment de plusieurs Critiques, ces livres avoient été écrits avant ceux de Moïse.

Joseph nous parle même d'un plus grand nombre de cantiques, que nous n'en trouvons dans l'Ecriture; & il paroît par son histoire qu'aussi-tôt que le peuple de Dieu avoit receu quelque bienfait de son Seigneur, sa reconnoissance & sa joye éclatoient en des chants d'allegresse.

Nous trouvons dans la Genese une preuve certaine qu'il y a des cantiques où des poëmes avant Moïse. Laban reprochant à Jacob de s'être enfui secretement de sa maison, luy dit que s'il l'avoit averti de sa retraite, il l'auroit conduit avec toutes les marques d'une parfaite amitié, avec des cantiques & toutes sortes d'instrumens de musique, *cum gaudio & canticis & tympanis & citharis*. C'est donc avec fondement que je dis que Moïse s'est formé sur ceux, qui l'avoient precedé, pour écrire du stile dont il a écrit.

Gen 31. 27.

IV.

Mais je veux bien abandonner ces conjectures, toutes raisonnables & bien fondées qu'elles paroissent, pour me tenir à des faits certains & incontestables; c'est-à-dire aux livres qui nous restent, aux cantiques de Moïse, à ceux qui se trouvent dans les livres des Juges & des Rois; enfin aux Pseaumes de David. Tous les Sça-

vans conviennent, que ces ouvrages sont écrits d'un stile mesuré. Mr. Ferrand le fait voir dans la preface de sa Paraphrase sur les Pseaumes, où il prouve que Scaliger tout docte qu'il étoit, avoit sans raison entrepris de refuter S. Jerôme & Eusebe sur ce sujet; & qu'il ne connoissoit pas bien la langue hebraïque ni les autres, quand il dit qu'elles ne pouvoient pas s'accommoder à la mesure des vers.

En effet il est manifeste qu'il n'y a point de langue, dont on ne puisse composer des vers, de quelque maniere que se mesurent ces vers, soit par les longues & les breves, soit par le nombre des Syllabes. Autrement il faudroit soûtenir que les Hebreux, les Arabes & les autres, de la langue desquels parle Scaliger, avoient les organes de la voix & de l'oüie fabriquez d'une autre maniere que le reste des hommes; qu'ils parloient sans aucune élevation ou abaissement de voix, c'est-à-dire sans aucune mesure, & que leur oreille étoit insensible au nombre & à l'harmonie; en un mot que ces peuples n'ont jamais chanté. Cela ne se peut dire avec la moindre apparence de raison. Or si ces peuples prononçoient avec une certaine cadence, s'ils goûtoient l'harmonie & avoient des chansons en leur langue comme tous les autres peuples, leurs

langues étoient ſans difficulté auſſi propres à la verſification que celles de tous les autres peuples.

Mais enfin, eſt-ce que nous oſerions aujourd'huy nous vanter de ſçavoir mieux prononcer l'Hebreu que S. Jerôme, qui a eu dans cette langue tant de differens maîtres & tous Juifs; qui a demeuré ſi long-temps dans le païs, où on la parloit vulgairement, ou au moins une langue fort approchante; pour aſſeurer qu'elle n'eſt pas capable d'un ſtile meſuré? C'eſt donc ſans raiſon que Scaliger avoit entrepris de refuter S. Jerôme & Euſebe ſur la Poeſie des Hebreux; puiſqu'ils ſçavoient mieux les langues orientales que luy, & qu'ils s'appuyoient même ſur l'autorité des auteurs Juifs, de Joſeph & de Philon.

Ainſi le ſentiment des Sçavans, qui ſoûtiennent qu'il y a pluſieurs poëmes dans l'écriture, eſt ſans difficulté le mieux fondé. Or tous ces poëmes precedent de beaucoup d'années les premiers poëmes des Grecs, puiſqu'entre les divers ſentimens ſur les temps dans leſquels ont vécu Homere & Heſiode, il n'y en a point, qui ne les faſſe poſterieurs à David. Ceux qui donnent le plus d'antiquité à Homere comme Riccioli, veulent qu'il ait eu environ dix ans lorſque David mourut; & ceux

Strom. 1.

qui le font plus moderne, comme Clement Alexandrin le mettent du temps de Numa Pompilius, c'est à dire environ 300. ans aprés David. Les autres le placent entre ces deux temps, plus haut ou plus bas, selon qu'il leur plaît.

On n'est pas plus assuré du temps auquel a vécu Hesiode. Les uns le font contemporain d'Homere, les autres le croïent plus ancien, les autres plus moderne; Ciceron veut qu'il ait vécu plusieurs siecles depuis. Aulugelle dit qu'il est également incertain & dans quel temps l'un & l'autre a vécu, & lequel est le plus ancien. Il asseure seulement qu'ils ont vécu quelque temps ensemble; mais il est toûjours constant de l'un & de l'autre, qu'ils n'ont écrit que long-temps aprés les premiers poëmes des Hebreux, & même aprés les Pseaumes de David.

On n'a pas une connoissance plus certaine de la patrie d'Homere ni de sa famille. Lucien dans la loüange de Demosthene, dit qu'on ne sçait ni ce qu'il étoit, ni ce qu'il faisoit, ni son païs, ni le temps auquel il a vécu. Aulugelle en parle de de même, & Ciceron dans son Oraison pour le poëte Archias dit, que plusieurs nations vouloient qu'ils fût né chez elles; Clement Alexandrin le fait Egyptien. Bien plus, il y en a, qui ont Strom. 1.

soûtenu qu'Homere ne fut jamais, & que c'eſt un nom qu'on a donné à une rapſodie ou ramas de pluſieurs pieces de poëſie, qui ont été ajuſtées enſemble par des auteurs aſſez recens. Voila ce qu'on ſçait des deux premiers auteurs de la poëſie des Grecs & de leur mythologie.

Il eſt donc conſtant qu'il y a eu des poëmes long-temps avant les premiers auteurs de la fable ; & non-ſeulement il eſt conſtant, mais le fait eſt ſi évident, qu'il faudroit ſe declarer contre la raiſon pour le conteſter. Or s'il eſt certain que la poëſie étoit avant la fable, il le doit être de même que la fable ne ſçauroit être de l'eſſence de la poëſie, puiſque la poëſie avoit tout ce qui luy appartient avant la naiſſance de la fable.

V.

Pourra-t-on me dire que ni Homere ni Heſiode ne ſont pas les plus anciens poëtes, qui ayent écrit parmy les Payens, que Linus, Muſée, Orphée, & Bachus ont vécu long-temps avant eux ; & avoient écrit beaucoup de choſes en vers, dont peut-être il nous reſte encore quelques fragmens. Si on nous fait cette objection, on voudra nous faire prendre des contes pour des hiſtoires veritables. Car il eſt fort in-

certain s'il y eut jamais des hommes de ce nom, qui ayent composé des poëmes. Vossius dans son Traité de l'Art poëtique dit qu'Orphée, Musée & Linus, qu'il appelle les triumvirs de la poësie, ne furent jamais ; & que ce sont des noms tirez de l'ancienne langue des Pheniciens que Cadmus parloit, & qui étoit à peu prés la même que celle des Hebreux. Il prétend que ces noms ne signifioient autre chose selon leur étimologie tirée de cette langue, que de differens genres de composition. Aristote, au raport de Ciceron, est de ce sentiment à l'égard d'Orphée, & prétend que les vers, qui portoient son nom, étoient l'ouvrage d'un certain Cecrops Philosophe Pythagoricien : Clement Alexandrin dit qu'on les attribuoit à Onomacrite, qui vivoit du temps des Pisistratides.

De nat. Deor. 3.

Strom. 1.

Mr. l'Evêque d'Avranches veut que les noms de Linus, de Musée & d'Orphée ne signifient que Moïse, appellé tantôt d'un nom, & tantôt d'un autre, par raport aux differens évenemens de sa vie, & aux differens avantages qu'il avoit procuré aux hommes. Et ce sçavant Ecrivain ne manque pas de bonnes raisons ni d'authorités, pour appuïer son sentiment, quelque extraordinaire qu'il paroisse, la seule

Art. Poet.

authorité d'Horace & des autres auteurs payens, qui attribuënt à Orphée, le plus ancien des trois, d'avoir été l'interprete des Dieux, d'avoir adouci par ſes vers les mœurs ſauvages des hommes, de leur avoir donné des loix pour vivre en ſocieté, ſuffiroit pour rendre ce ſentiment trés-probable ; puiſque c'eſt juſtement ce qu'a fait Moyſe par l'ordre de Dieu à l'égard des Hebreux.

Mais enfin il ſuffit pour mon ſujet que l'on ne puiſſe me faire voir, que ces Poëtes prétendus, dont on voudroit comparer l'antiquité avec celle de Moyſe, ſoient autre choſe en effet que de perſonnages fabuleux, ſur leſquels par conſequent on ne ſçauroit appuyer aucun raiſonnement ſolide. Quand même ils ſeroient veritables, on ne ſçauroit montrer, qu'ils ayent approché des temps de Moyſe ; & s'ils ont fait des vers chez les Grecs, il ne faut point douter que ce ne ſoit ſur le modelle de ceux que Cadmus avoit apporté de chez les Pheniciens, ou de chez les Hebreux ; ce qui revient à la même choſe. Car les Pheniciens ne pouvoient ignorer les cantiques des Hebreux ; ſi à l'égard des Grecs les Pheniciens ne ſont pas les mêmes que les Hebreux.

Ces premiers Poëtes des Grecs auront

donc composé quelques cantiques à l'imitation de ceux de Moïse, & Homere se sera formé sur ce qu'il aura trouvé d'eux; ou peut-être n'aura-t'il composé ses poëmes que des pieces de ces anciens; d'où on les aura appellé rapsodies. Mais il y a plus d'apparence qu'Homere lui-même a eu connoissance des livres de Moïse & des autres jusqu'à Salomon. Cela lui étoit bien facile, s'il étoit Egyptien, comme le dit Clement Alexandrin; & même quand il n'auroit pas été Egyptien, s'il a voyagé en Egypte, comme le rapporte Diodore de Sicile, on ne peut pas douter qu'il n'ait connu les livres de Moïse.

VI.

On ne sçauroit donc contester avec la moindre apparence de raison, que Moïse ne soit en effet beaucoup plus ancien que tous les Poëtes payens, & par conséquent il ne faut point chercher ailleurs que dans ses écrits l'origine de la poësie. Aussi le même Vossius que je viens de citer, aprés avoir rapporté les conjectures de quelques Auteurs sur cette origine, dit qu'il est inutile de la chercher ailleurs que chez le peuple de Dieu & dans l'Ecriture; que les deux seuls cantiques de Moïse & de Marie sa sœur suffisent pour appuyer cette verité; puis-

qu'ils ont vécu long-tems avant la guerre de Troye, & avant que Cadmus portât les lettres aux Grecs. Voici comment il parle après avoir allegué tout ce qui pouvoit faire croire que l'invention de la poësie seroit dûë aux Grecs : Toutes ces raisons (dit-il) ne sont pas capables de nous porter à attribuer aux Grecs l'invention de la poësie ; car il est évident que cette gloire est dûë au peuple de Dieu, & au païs d'où toutes les nations ont tiré leur origine ; puisque les Israëlites ont eu leur poësie, non seulement avant la guerre de Troye, mais encore avant que Cadmus portât les lettres chez les Grecs. *Nec propterea inventionem poëseos adsignamus Græcis. Nam si rem omnem ad critolai vel Scripturæ potiùs lancem expendamus, satis patebit eam gloriam potius deberi populo Dei ac terris illis, unde gentes omnes originem traxerunt ; quippe apud Israelitas sua viguit poësis non modo ante bellum Trojanum, sed etiam ante Cadmi in Bœotiam adventum, à quo Græci litteras suas acceperunt.*

Il doit donc demeurer pour constant, que la poësie vient originairement des Hebreux ; bien que celle que nous avons d'eux dans les livres saints, ne soit peut-être pas tout-à-fait exacte dans ses me-

sures ; parce qu'elle a été composée plus par enthousiasme & par inspiration, qu'avec art & methode. Ainsi la seule gloire qui est dûë aux Grecs, est de l'avoir perfectionnée en beaucoup de choses, je veux dire à l'égard des mesures; quoique pourtant ni celle des Grecs, ni même celle des Latins n'approche pas encore de l'exacte regularité de la nôtre. L'antiquité seule des poëmes des Hebreux suffiroit pour en faire la preuve, mais nous en avons encore beaucoup d'autres.

VII.

C'est le sentiment commun de tous les Peres, & de tous les Apologistes des Chrêtiens, que les Grecs ont tiré non seulement les lettres des Hebreux, ou des peuples voisins des Hebreux, mais encore toutes leurs sciences & leurs disciplines. Clement Alexandrin le démontre fort au long dans ses livres des Tapisseries. Il fait voir que les Grecs n'ont pas seulement imité les Hebreux dans les choses, mais encore dans la maniere de les dire, & autant les Philosophes que les Poëtes. Diodore de Sicile le dit expressément dans son premier livre. Eusebe l'allegue dans sa préparation

St. Justin, Athenagore Tertullien à Autolicus, Talien, Hermias Lactance, St. Augustin.

liv. 10.

Evangelique. Qui eſt ce (dit Tertulien dans ſon Apologerique) d'entre les Poëtes & les Philoſophes, qui n'a pas puiſé dans les ſources des Prophetes ? *Quis Poëtarum, quis Sophiſtarum, qui non de Prophetarum fonte potaverit ?* Saint Auguſtin eſt de même ſentiment dans ſes livres de la Cité de Dieu. La moindre teinture que l'on peut avoir de la Philoſophie de Platon perſuade que ce Philoſophe a tiré toutes ſes lumieres des Propheres. C'eſt pourquoy Clement Alexandrin dont je viens de parler, l'appelle un Philoſophe formé par les Hebreux, *ex Hebræis Philoſophus.* Euſebe en parle de même dans ſa Preparation Evangelique.

C'eſt une verité qui eſt également appuïée ſur l'hiſtoire & ſur la fable ; les Payens même la confirment, & ce qu'ils diſent de Cadmus en eſt une preuve trés-certaine. Strabon dit en termes exprés, que les Grecs ont reçû les ſciences & les arts des Egyptiens, des Sidoniens & des Pheniciens ; peuples qui tous environnoient les Hebreux, & qui avoient puiſé leurs ſciences des livres des Hebreux, puiſqu'il eſt certain qu'Abraham & Joſeph porterent les ſciences & la ſageſſe en Egypte. En un mot ; il n'y a point de verité plus generalement re-

Liv 16. p. 521.

Pſ. 104. 21.

connuë, & le sçavant Auteur de la Démonstration Evangelique n'a fait que suivre le système reçû de tous les anciens; lorsqu'il a dit que les sciences & les arts sont venus du peuple de Dieu. M. Fleuri dans son excellent Traité des mœurs des Israelites, ne doute point qu'il ne sçussent les regles de l'éloquence & de la Poësie, à voir la maniere dont ils ont écrit sur tant de differens sujets & en prose & en vers; il dit que plus les Auteurs Grecs sont anciens, plus ils ressemblent aux Hebreux, soit dans la distinction des stiles suivant la nature des ouvrages, soit dans la brieveté & la justesse des expressions.

Mais il ne s'agit ici que de la Poësie; & il est aisé que de faire voir que les Poëmes des Hebreux n'ont pas été ignorez de leurs voisins; que par consequent ils ont été connus des Grecs, soit parce que ces peuples les avoient porté chez les Grecs, soit parce que les Grecs avoient voyagé en Egypte, dans la Palestine & dans la Phenicie, comme cela est certain par beaucoup d'histoires.

Les Hebreux composoient leurs Poëmes pour être chantez, afin de se rafraîchir continuellement la memoire de ce qu'ils devoient à Dieu pour les grands

bienfaits qu'ils avoient reçûs de ſa bonté, & ces Poëmes étant continuellement en la bouche des Hebreux ne pouvoient manquer d'être bien-tôt ſçûs des peuples voiſins. Nous en avons une preuve litterale dans le chap. 29. du 1. liv. des Rois, où il eſt rapporté que les Philiſtins allant combattre contre Saül, dirent à leur Roi, qu'il ne falloit pas que David marchât avec eux, parce que dans la mêlée il ſe pourroit tourner contr'eux. *N'eſt-ce pas lui* (diſent ils) *de qui les Hebreux chantent tant de merveilles, Saül en a défait mille, & David en a défait dix mille.* Si ce Cantique qui avoit été compoſé à la gloire de David a été ſçû des Philiſtins, il y a lieu de croire que tous les autres n'en ont pas été ignorez; & ſelon toutes les apparences c'eſt de là qu'eſt venuë la coûtume parmi tant de nations de conſerver les plus memorables évenemens de leur hiſtoire dans des chanſons. Nous en dirons quelque choſe dans la ſuite.

S. Juſtin, Clem. Al. Euſebe, S. Chryſ. Theodor. Joſeph, Philon Juif.

Enfin pluſieurs des anciens Peres ont crû, qu'il y avoit eu une verſion Grecque des livres de Moïſe avant celle des Septante, même avant le regne des Perſes, & beaucoup de ſçavans des derniers tems trouvent de la probabilité dans ce ſentiment

ment. Mais sans m'arrêter à cette opinion qui peut avoir ses difficultez, je ne vois pas qu'on puisse douter que ces peuples idolatres qui étoient mêlez parmi les Hebreux, ou qui les environnoient de tous côtez, n'ayent eû connoissance de leurs loix & même de leurs livres. Car si aussitôt aprés la mort de Josué, ou au moins aprés celle des anciens qui vécurent encore aprés lui, & qui avoient presentes à l'esprit les grandes œuvres que Dieu avoit faites en faveur d'Israël; si (dis-je) aprés la mort de ces anciens, les Hebreux tomberent dans l'idolatrie de tous les peuples qui étoient autour d'eux; s'ils épouserent leurs filles & leur donnerent les leurs en mariage, comme l'Ecriture le dit, peut-on croire qu'ils ayent eû quelque chose de secret pour eux, qu'ils ne leur ayent pas découvert leurs mysteres & fait voir leurs Ecritures; & qu'ainsi la connoissance des livres de Moïse n'ait passé de ces peuples aux peuples plus éloignez, & aux Grecs? Ne peut-on pas même dire que ces peuples n'ont pas absolument ignoré la langue Hebraïque, qui a été transportée en tant de païs si éloignez, en Afrique, en Ethiopie, dans les Gaules, en Angleterre; & qu'ainsi Homere & Hesiode n'ont fait qu'imiter ce Josué 2. 7. & 6.

qu'ils avoient appris ou par eux-mêmes, ou par quelque autre de l'hiſtoire du peuple de Dieu, & qu'ils ont formé leur ſtile ſur celui des Cantiques qui contiennent une partie de cette hiſtoire.

Heinſius. Un des plus ſçavans hommes du dernier ſiecle a fait un recuëil des façons de parler d'Homere & d'Heſiode conformes à l'Ecriture, pour prouver qu'ils en étoient les imitateurs. Si Platon fait voir les raiſons & les étimologies des noms qu'Homere donne à ſes heros, c'eſt pour imiter Moïſe, qui rend la raiſon des noms de la pluſpart des Patriarches.

In Cratylo.

VIII.

Une autre preuve qu'Homere & Heſiode ou les autres plus anciens écrivains des Grecs, s'il y en a eu, n'ont écrit en vers qu'à l'imitation des Poëmes des Hebreux, c'eſt qu'il n'eſt pas naturel de commencer d'écrire par la maniere la plus compoſée, & la plus difficile. Ainſi il y a lieu de croire que ceux qui ont écrit les premiers chez les Grecs, l'auroient fait dans le ſtile le plus ſimple & le plus aiſé; s'ils n'avoient été portez à écrire autrement par l'exemple des écrivains qui les avoient devancez. S'il eſt vrai que l'écriture n'ait été miſe en uſa-

ge que pour étendre la parole dans les lieux & dans les tems, sans doute que l'on devoit d'abord écrire avec la même simplicité avec laquelle on parloit, & que le stile qui demande de l'artifice & du travail ne devoit être employé qu'aprés l'autre. Il faut sçavoir marcher avant que de vouloir danser. C'est ce qui a fait douter à quelques-uns & avec raison, que les vers fussent plus anciens que la prose; mais enfin la verité du fait est constante parmi les Grecs. Strabon dit que Cadmus, Pherecides & Hecatée ont écrit en vers, avant qu'on eût rien écrit en prose, & que le mot de chanter signifioit autrefois la même chose que dire, parce que les premieres compositions de l'esprit furent les vers.

Vossius avoüe cette antiquité des vers, quoiqu'il ait semblé la contester : *Quamquam verò non magnopere repugnem quominus libri carmine prius quam prosâ scripti fuerint apud Græcos.* Et on ne sçauroit rendre d'autres bonnes raisons de ce renversement de l'ordre naturel, que la connoissance des Poëmes des Hebreux qui ont déterminé les Grecs à écrire premierement en vers, & qui leur ont servi de modeles pour la composition des leurs. Lib. 1.

IX.

Le nom de chant qu'on donne à toute à toutes les pieces de vers, eſt encore une preuve qui ne doit pas être rejettée. Les Cantiques des Hebreux en ſont l'origine; quand il n'y auroit que ce que le premier de tous commence par le mot de chanter : *Cantemus Domino gloriosè.* Je n'ay point vû un traitté que l'on a imprimé en Angleterre, il y a quelques années, *De Poëmatum cantu.* Mais je ne doute point que je ne trouvaſſe dans cet ouvrage bien des preuves de cette verité ; que la coûtume de celebrer les actions memorables des grands hommes & les évenemens extraordinaires par des chants, eſt venuë du peuple de Dieu, qui ne manquoit point de chanter des Cantiques aprés ſes victoires : *Cecinerunt que Debora & Barach; tunc cecinit Iſrael carmen illud.*

Exod 15.

Num. 21. 17. Jud. 5. 1.

C'eſt ſans doute ce qui a donné lieu à Homere dans le premier livre de l'Odyſſée de dire, que de tout tems les actions des hommes les plus illuſtres ont fourni aux Poëtes la matiere de leurs vers.

Un Auteur moderne remarque dans ſes reflexions ſur l'hiſtoire, qu'il s'eſt paſſé pluſieurs ſiecles où on ne conſer-

voit le souvenir des belles choses que par le moyen des chansons; que les Grecs, les Espagnols, les Allemands, les Gaulois n'avoient point alors d'autres moyens pour en perpetuer la memoire ; & que parmi les Romains les oraisons funebres succederent à cette espece de monument. Mais d'où peut-on raisonnablement présumer, que soit venuë cette pratique du peuple Hebreu qui en a usé le premier, & de chez qui elle a passé aux Grecs, & des Grecs à ces autres nations ?

X.

A toutes ces preuves qui resultent de l'histoire & de l'ordre des choses, j'en ajoûteray d'autres qui n'auront pas moins de solidité. Je les tire des idées sous lesquelles les Grecs se sont figuré les Poëtes, des divers noms, qu'ils leur ont donné ; du genie, de la fureur, de l'entousiasme, qu'ils leur ont demandé ; & enfin de la constitution & du caractere du Poëme, dont les sujets doivent être grands, le stile extraordinaire & sublime.

Les Grecs ont regardé les Poëtes non seulement comme des versificateurs qui composoient dans un stile mesuré, mais

encore comme des hommes inſpirez, comme les interpretes des Dieux, en un mot, comme des devins & des prophetes; parce que les Cantiques du peuple de Dieu marquoient viſiblement ce caractere, cette inſpiration, cet eſprit de divination & de prophetie dans les hommes qui les avoient compoſez. Ces Cantiques racontent des prodiges & des merveilles qui ne peuvent être operées que par celui qui eſt le maître du ciel & de la terre; ils contiennent l'ordre & la deſtinée de tous les tems à venir, les recompenſes pour ceux qui ſeront fidelles dans l'obſervation de la loi de Dieu, & les peines dont Dieu punira les ingrats & les déſobéïſſans: Or qui eſt-ce qui peut parler dignement de ces merveilles, qui peut annoncer les choſes futures avec la même aſſûrance que ſi elles étoient deja, & parler avec cette puiſſance qui fait également & la conſolation des juſtes, & l'effroy des pecheurs, que ceux qui ſont pleins de la divinité, & qui lui ſervent d'organe pour faire entendre ſes volontez à tout l'univers.

Voila ce que les Grecs ont apperçû dans ces Cantiques; & c'eſt ſur ce fondement qu'ils ont crû que pour être Poëte, il falloit être inſpiré de Dieu, être

devin & prophete ; car poëte, devin, prophete & muſicien même ne vouloit dire que la même choſe parmi eux. C'eſt cette inſpiration qu'ils ſuppoſoient dans leurs poëtes & dans leurs muſiciens, qui leur donnoit tant de reſpect & de veneration pour eux, & qui faiſoit qu'on les regardoit comme les oracles de la ſageſſe. Qui eſt-ce qui ne ſçait pas, dit Quintillien, que dans ces anciens tems la muſique étoit tellement recherchée & eſtimée, qu'être muſicien, devin, poëte & ſage, n'étoit qu'une même choſe ? *Quis ignorat muſicen tantùm jam in illis antiquis temporibus non ſtudii modò, ſed etiam venerationis habuiſſe, ut iidem muſici & vates & ſapientes judicarentur.* On trouveroit les mêmes ſentimens dans le Dialogue de Platon *De furore poëtico*, & en pluſieurs autres endroits de ſes ouvrages. Lib. 1. c. 10.

C'eſt de là enfin qu'eſt venuë la fureur dont on a pretendu que devoit être agité un poëte pour bien compoſer en vers ; parce qu'on regardoit un homme inſpiré & plein de la divinité, comme un furieux qui n'étoit plus maître de lui-même.

En effet, où les hommes auroient-ils pû prendre cette imagination, que pour être un poëte excellent, il falloit en quel-

que façon cesser d'être homme, & ne se plus laisser gouverner par la raison commune à tous les hommes ? Pourquoi vouloir un autre esprit dans ceux qui écrivent en vers, que dans ceux qui écrivent en prose ? S'il est vrai que l'art poëtique aussi bien que l'art oratoire soient composez de preceptes tirez de la nature, de la raison & du bon sens, comme le disent tous les maîtres ; s'il est vrai encore qu'on ne puisse mettre ces preceptes en pratique sans beaucoup de reflexion & de jugement ; enfin, si la conduite d'un poëme demande beaucoup de meditation & de sagesse, & plus même qu'une piece de prose, comme le dit Vossius : *Nusquam majori opus judicio quàm in poësi* ; pourquoi a-t'on voulu qu'on ne peut réüssir dans la Poësie sans être agité de quelque fureur ? Pourquoi Platon dans le Dialogue que je viens de citer, dit-il, qu'un poëte ne peut rien dire qu'il ne soit hors de lui, & que ses vers sont plûtôt les ouvrages de la divinité que les siens : *Præclara hæc poëmata opera divina, Deorumque, potiùs quam humana, hominumque opera.* Pourquoi Democrite, plus ancien que Platon, dit-il sur ce sujet la même chose que Platon, au rapport de Clement Alexandrin ?

Scribendi recè sapere est, & principiũ & fons. Hor. art. po.

Strom. 6.

Pourquoi enfin Ciceron & les autres Payens qui ont parlé des poëtes & de la poësie, tous ont-ils avancé, que les poëtes ne peuvent réüssir, s'ils ne sont inspirez de l'esprit divin, s'ils ne sont pleins de fureur ?

Comment accorder tous ces grands hommes avec eux-mêmes, lorsque d'un côté ils parlent de la poëtique, comme d'un art, & que de l'autre, ils veulent que l'on soit furieux pour être poëte ? Quel accord entre la sagesse de l'art & l'emportement de la fureur ? Ciceron même ne dit-il pas qu'il ne peut croire que les vers de la Sybille soient d'une furieuse, parce qu'il y apperçoit de l'artifice ; & que l'artifice ne sçauroit être que l'ouvrage d'une personne de sens rassis ? *Hoc scriptoris est non furentis, adhibentis deligentiam non insani.* De Div. lib. 2.

Aristote, que M. Dacier revere toûjours comme le genie de la nature, auroit dû nous expliquer ce mystere dans son Art poëtique ; & sans doute il l'auroit fait, s'il l'avoit pû dans le lieu où il dit : *Que pour réüssir dans la poësie, il faut avoir un genie excellent ou être furieux. Car* (ajoûte-t'il) *les furieux prennent aisément toutes sortes de figures & de caracteres, & les genies excellens sont fer-* Ch. 18.

tiles & inventifs. Un Philsophe comme lui ne devoit point dire des choses si extraordinaires sans en rendre de raison ; & c'est ce qu'il ne fait point. Car de dire que *les furieux prennent aisément toutes sortes de figures & de caracteres*, c'est entendre par ce terme toute autre chose que ce que l'on entend ordinairement, & que ce que l'on doit entendre en effet. Puisqu'il est certain, qu'il n'y a point de gens moins propres à prendre toutes sortes de figures & de caracteres, que ceux qui sont veritablement furieux, parce qu'ils ne sont point les maîtres d'eux-mêmes, & qu'ils ne peuvent vouloir que ce que leur inspire la fureur qui les possede.

M. Dacier expliquant cet endroit montre qu'il ne croit pas qu'on doive prendre ces paroles d'Aristote à la lettre, ni les entendre d'une veritable fureur : Lorsqu'il dit *que la poësie est quelque chose de si grand & de si divin ; que pour y réüssir il faut ou une excellente nature enrichie par l'art, ou une imagination extraordinaire & fameuse ;* puisqu'il ajoûte que *quand Aristote demande ou une nature excellente, ou la fureur, il entend une fureur qui ne soit pas ennemie des regles, & qui se laisse conduire par le jugement.* Mais jamais on n'appella fureur l'état d'un

homme qui suit les regles de son art, & qui s'y conduit par le jugement. Je remarquerai encore en passant, que ni l'un ni l'autre ne paroissent pas connoître bien la nature, lorsqu'ils parlent de l'imagination & de la nature, comme de deux choses differentes dans un poëte; puisqu'il est constant qu'une belle imagination, qu'une imagination facile, feconde & capable de representer sous des images nobles & magnifiques, tout ce que l'esprit peut concevoir de grand & de sublime sur un sujet; est une partie necessaire d'une excellente nature dans un poëte; & que sans cette imagination propre à prendre toutes sortes de figures & de caracteres, comme parle Aristote, il ne réüssira jamais en poësie, quelque genie qu'il puisse avoir d'ailleurs.

Mais pour revenir à mon sujet, pourquoi Aristote & M. Dacier se sont-ils servi du terme de *furieux*; qui ne dit rien moins que ce qu'ils pensent? C'est qu'Aristote a parlé en cela comme les poëtes qui l'avoient dévancez, & M. Dacier auroit crû commettre une impieté de parler autrement qu'Aristote.

Mais d'où vient que les Payens ont eû des idées si differentes de la poësie & de l'éloquence, d'où vient qu'ils ont demandé

de la fureur & de l'entousiasme plûtôt pour l'une que pour l'autre ; s'il est vrai qu'elles n'ayent pour but l'une & l'autre, que d'instruire les hommes de la verité, & de leur apprendre les regles de la vertu ; s'il est vrai que l'éloquence n'employe pas moins les passions, qu'elle ne demande pas de moindres mouvemens que la poësie ; puisque l'on dit des orateurs, qu'ils éclairent & qu'ils tonnent, aussi bien que les poëtes, que l'on pretend les plus remplis de fureur.

On cherchera inutilement la raison de cette grande difference, que l'on a mise entre les orateurs & les poëtes, par tout ailleurs que dans ce que je dis. Les Payens voyoient que les poëtes sacrez étoient inspirez ; ils croyoient que les hommes inspirez étoient furieux ; ils ont fait de cette fureur le caractere de tous les poëtes ; & pour cette raison ils ont voulu que la poësie fût un art plus divin que l'éloquence.

On voit à tout moment dans l'Ecriture que Dieu fait entendre sa parole à Moïse & aux autre Prophetes : *Factum est verbum Domini super Moïsen, super Isaiam* ; que ces hommes parlent en la personne de Dieu même, devant qui toutes choses sont presentes ; qu'ils éclatent, qu'ils

comment, qu'ils commandent au ciel & à la terre : *Cieux, écoutez ce que je dis, que la terre soit attentive aux paroles de ma bouche.* Ne faut-il pas qu'un homme soit plein du Dieu qui a fait le ciel & la terre pour parler à l'un & à l'autre avec cet empire ?

Mais que va dire cet homme qui merite que le ciel & la terre l'entendent ? Il va marquer les destinées de tout l'univers, les vengeances que Dieu exercera dans la fureur de sa colere contre ceux qui auront adoré les idoles ; afin de faire connoître qu'il est le seul Dieu, & qu'il n'y en a point d'autre que lui : *Le feu de ma colere s'est allumé, & il brûlera jusqu'au fond des enfers, il devorera la terre, il consumera les montagnes jusqu'aux fondemens, Je suis le seul Dieu* (dit le Seigneur) *& il n'y a point d'autre Dieu que moi.* Il déclare qu'il est le souverain arbitre de la vie & de la mort, du salut & de la perte de tous les hommes. Il jure que personne ne les pourra soustraire à sa vengeance. *C'est moi qui fais mourir, & c'est moi qui fais vivre ; je frappe & je gueris, & nul ne se peut sauver de ma main ; je livrerai ma main au ciel, & je dirai : C'est moi qui vis dans l'éternité, & je me vengerai de mes ennemis ; j'en-*

yvrerai mes fleches de leur ſang, ainſi parle Moïſe. Or qui eſt l'homme mortel, à qui le ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa miſere permît de pouſſer des paroles ſi grandes, des expreſſions ſi majeſtueuſes, des menaces ſi terribles? Ne faut-il pas que ce ſoit le ſouverain Seigneur de l'univers, qui éclaire ſon eſprit, qui anime ſon courage, qui rempliſſe ſon imagination, qui remuë ſes organes pour lui faire prononcer ces arrêts foudroyants?

Les payens frappez de la force & de la majeſté de ce langage de Moïſe, & de ce qui ſe trouve de ſemblable dans les autres Cantiques & dans les Prophetes, furent perſuadez que des hommes qui parloient ainſi, étoient animez d'un eſprit divin, pour ne rien dire qui ne fût au-deſſus de toutes les penſées des hommes mortels, au-deſſus de leur ſcience & de leur force. De ſorte que charmez & enlevez par la magnificence de ce ſtile, ils ſe formerent une ſi grande idée de la poëſie, qu'ils crûrent que pour la remplir, il falloit des hommes qui parlaſſent non d'eux-mêmes, mais par entouſiaſme, & comme les oracles de quelque Dieu.

Voila l'origine de la fureur que l'on a demandée dans ceux qui compoſent en vers; & quelque choſe que faſſent les cri-

tiques, je ne crois pas qu'ils en puissent trouver une autre qui ait quelque apparence de verité.

XI.

Mais si c'est là l'origine de la fureur poëtique, c'est aussi celle du sublime, que l'on demande dans les pensées & dans les expressions des poëtes, de ce grand & de ce magnifique qui enleve, qui transporte & qui ravit. Car de bonne foi comment auroit-il pû entrer dans la pensée des hommes, que les poëtes doivent dire des choses qui soient au-dessus de la nature, qu'ils doivent publier des prodiges & des miracles qui surpassent ses forces & ses loix ordinaires; s'ils n'en avoient trouvé de ce caractere, de cette grandeur & de cette sublimité dans les poëtes sacrez? L'homme ne peut parler que comme il pense; & de lui-même il ne sçauroit penser que les choses ou qui sont, ou qui lui semblent possibles, en un mot que ce qui est conforme à l'ordre de la nature. C'est donc une necessité que son esprit soit inspiré & conduit par le Dieu qui est le maître de la nature, pour tenir un langage superieur à la nature.

Les poëtes profanes ne se seroient jamais imaginé que ce sublime fût de l'essen-

ce de la poësie, ils ne l'auroient pas même connu, s'ils ne l'avoient vû dans les poëtes sacrez. Mais aprés l'avoir remarqué & admiré dans ces poëtes, ils crûrent que la poësie ne pouvoit jamais marcher sans lui ; & qu'il falloit que les poëtes ne chantassent rien que de merveilleux, rien qui ne fût au-dessus des pensées ordinaires des hommes : *Nihil mortale sonat.*

Mais quand ce que j'ay dit jusqu'ici de l'origine de la poësie & du merveilleux que l'on y demande, pourroit être contesté ; les regles que les maîtres nous donnent de l'Ode ne laisseroient aucun lieu d'en douter. Ils y demandent un sublime qui surpasse celui de tous les autres poëmes ; ils veulent qu'on s'y éleve jusqu'aux cieux, & qu'on y entretienne commerce avec les Dieux ; qu'on en banisse cet ordre methodique & ces liaisons exactes, que l'on aime dans toutes les autres compositions ; & qu'enfin pour entrer dans la raison, on sorte pour ainsi dire de la raison. Voila l'idée que nous donne de l'Ode M. Desp.... dans son discours sur l'Ode & dans son Art poëtique.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'energie
Elevant jusqu'au Ciel son vol ambitieux,

Entretient dans ses vers commerce avec les Dieux,

Son stile impetueux souvent marche au hazard,
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

Ce sçavant Autheur nous represente par ces traits la constitution de l'Ode, sans doute parce qu'il les a remarquez dans les Odes des anciens. Mais ni lui, ni aucun autre des admirateurs de ces anciens poëtes, ne sçauroit montrer par des raisonnemens solides qu'ils ayent été d'eux-mêmes capables de forger une pareille idée de cette sorte de poëme. On aura beau nous vanter le genie de Pindare, ou de ceux qui l'ont ou dévancé ou suivi; plus ces hommes avoient de bon sens & de raison, moins ils pouvoient penser que le désordre puisse produire la beauté, & que pour entrer dans la raison, il faille sortir de la raison. L'ordre est le fondement de tous les arts. Quels qu'ils soient, tous tendent à la solidité & à la beauté, & par consequent à l'unité qui est le principe de l'une & de l'autre; puisqu'il n'y a veritablement de solidité & de beauté que dans l'unité. Or il est certain que l'on ne parvient à l'unité que par l'ordre & par l'éxactitude des liaisons. Tout ce que la raison nous enseigne, soit dans les arts,

ſoit dans les ſciences, fait la preuve de cette verité. Pindare, ni les autres n'ont donc pû compoſer leurs Odes ou leurs chants comme ils ont fait, que parce qu'ils ont voulu imiter les cantiques ou les Pſeaumes des Hebreux dans leſquels ils avoient apperçû ce ſublime, & crû appercevoir une eſpece de déſordre; & ils s'étoient imaginé que ces choſes faiſoient le caractere de ces ſortes de poëmes. Car s'ils n'avoient point travaillé d'aprés ces modéles, ils n'auroient point eû de l'Ode une idée ſi oppoſée à celle de tous les autres ouvrages de l'eſprit.

Ainſi la conſtitution de l'Ode qu'a imaginé M. Deſp.... prouve invinciblement que les poëtes payens ont formé le plan ou le deſſein de leurs Odes ſur celles des poëtes ſacrez.

XII.

Mais s'il eſt vrai que ce ſoit des poëtes ſacrez, que les Payens ont pris l'idée du veritable ſublime; c'eſt auſſi l'envie d'imiter ce ſublime, qui a enfanté en partie le ſyſteme fabuleux, dont on pretend aujourd'hui que la poëſie ne peut ſe paſſer; puiſque l'on traite de ridicules les poëtes qui ne tirent pas de la fable le deſſein de leurs compoſitions; &

qui croyent faire des beaux vers sans les noms, les figures & les expressions de la fable.

En effet les premiers des poëtes payens qui ont ecrit, voulant atteindre a la hauteur de ce qu'ils avoient vû dans les livres divins, & la verité des choses leur manquant, ils eurent recours à la fiction; ils inventerent les uns aprés les autres tout ce qui compose la fable & la mythologie des payens. De quelque maniere qu'ils l'ayent inventé, soit qu'ils en ayent pris le fond dans l'histoire tant sacrée que profane, dont ils ont fait un mélange, & dont ils ont travesti les personnages & alteré les évenemens à leur fantaisie; soit que de cette confusion ils ayent tiré leurs Dieux, leurs demi-Dieux & leurs heros, ausquels ils ont fait operer toutes les merveilles de la fable, ainsi que le pretendent plusieurs sçavans critiques, comme M. l'Evêque d'Avranches, le P. Thomassin & d'autres aprés les Peres de l'Eglise, & les anciens Apologistes des Chrétiens; de quelque maniere (dis-je) que les profanes ayent conçû & imaginé ces fictions, il me paroît toûjours trés-certain, qu'ils ne les ont inventées que pour imiter les poëtes sacrez, en chantant des prodiges & des merveilles comme eux.

Cette malheureuse imitation a encore en partie contribué à produire le culte idolâtre, la plus monstrueuse invention de l'esprit humain. Car aprés que les poëtes profanes eurent inventé toutes les fictions de la fable ; le demon dont les hommes sont devenus le joüet par le peché selon le langage de tous les Peres, en inspira peu à peu la croyance au peuple, & l'accoûtuma à les regarder comme des mysteres dignes de sa veneration. Et quand une fois ces premieres extravagances eurent été revêtuës du nom de religion, dont le respect est fondé dans la nature ; l'homme fut capable de tout croire & de tout faire sous le pretexte de cette religion. Les choses les plus basses, les plus ridicules, les plus honteuses & les plus cruelles devinrent l'objet de sa foi, & la matiere de son culte.

Les poëtes payens ont donc été les organes dont le demon s'est servi pour infecter les hommes des abominables mysteres auſquels il vouloit assujettir leur esprit ; & l'envie que les hommes ont eûë de se signaler dans les vers, y a servi de moyen. En un mot le demon qui est en toutes choses le singe de la Divinité, a voulu avoir ses propheres, comme il voyoit que Dieu avoit les siens ; & ces prophetes ce sont

les poëtes profanes. Saint Paul n'appelle-t'il pas le poëte Epimenides, le prophete des Cretois ?

XIII.

Je sçai bien que quelques payens des plus spirituels, honteux des excés de leurs religions & de toutes les extravagances de la fable, se sont efforcez de trouver des allegories dans tout ce que les poëtes avoient inventé de plus ridicule & de plus sale ; d'y chercher les secrets de la Philosophie, les plus grands mysteres de la nature, & les plus belles maximes de la morale. Mais toutes ces explications favorables servent beaucoup plus à faire paroître l'esprit de ceux qui les ont imaginées, qu'à justifier ces fictions & ces réveries. Ils couvrent de leur esprit la turpitude des poëtes, dit Tertulien : *Turpitudinem ingenio adumbrant.* Apolog.

Platon même qui dans quelques endroits de ses ouvrages a cherché ces allegories, s'en est mocqué en d'autres ; & il a si peu crû que les poëtes eussent songé aux veritez de la nature & de la morale, que dans ses livres de la Republique & des Loix, il ne veut pas que sous ce pretexte l'on en permette la lecture aux enfans ; comme je l'ay fait voir dans le Discours sur les

ſentimens de ce Philoſophe au ſujet des poëtes. On trouve dans Strabon qu'Eratoſthene étoit du ſentiment de Platon & il traittoit toutes ces allegories d'imaginations ſans fondement & ſans utilité.

Saint Auguſtin fait voir aſſez au long le peu de ſolidité & de raiſon de ces allegories ; & il n'en fait pas plus de cas que des fables mêmes. Il remarque que quoique Varron eût entrepris de rendre des raiſons naturelles de tous les myſteres de la fable & du culte que l'on rendoit aux Dieux ; il n'avoit pourtant oſé rien dire de celui que l'on rendoit à la grande Déeſſe, tant il en avoit eû de honte & d'horreur : *Defuit interpretatio, erubuit ratio, conticuit oratio, vicit matris magnæ omnes Deos filios non numinis magnitudo, ſed ſceleris.* Il n'eſt donc rien de plus inutile & de plus frivole, que de chercher des ſens ſpirituels dans les fables.

De civ. Dei lib. 2. Epiſt. 91. ad Nect. c. 4. & ſeq.

Tatien diſoit, que ſi on reduiſoit ce qu'ont dit les poëtes à un ſens allegorique, les Dieux des Payens étoient anéantis. Il ſe mocque d'un Metrodore de Lampſaque qui prenoit tout Homere dans ce ſens ; qui prétendoit que ni Hector, ni Achille, ni Agamemnon, ni Paris, ni Helene ne furent jamais, & que c'étoient des noms inventez, pour couvrir les choſes de la

nature, & donner de la beauté à la poësie.

L'Auteur des nouvelles Reflexions sur l'art poëtique traitte de la même maniere ces allegories ; & croit que c'est un mauvais pretexte à une curiosité dangereuse. Il ne veut pas qu'on cherche dans les fables ni mysteres, ni secrets de la nature ou de la Philosophie, mais la simple histoire des religions des Payens & les genéalogies de leurs Dieux. Il a pour garant de son sentiment saint Justin, Tertulien, Lactance, Eusebe, saint Augustin, Jules Scaliger & bien d'autres. Ainsi sont détruites toutes les belles raisons que le P. Thomassin rapporte dans son ouvrage de l'Etude des poëtes pour autoriser la lecture des fables ; & tous les grands mysteres par lesquels il a tâché d'ébloüir les hommes, & de leur faire concevoir de l'estime pour l'antiquité fabuleuse, se trouvent anéantis. *Le Pere Lamy de l'Oratoire.*

Ainsi est renversé le systeme du poëme épique, dans lequel le P. le Bossu veut qu'Homere ait caché les plus sublimes mysteres de la Theologie, les plus grandes veritez de la Morale, & les plus beaux secrets de la Physique sous l'écorce de ses fictions & de ses allegories ; qui traitte d'ignorans & d'envieux ceux qui ne les y trouvent pas, ou qui ne les y veulent pas trouver. Mais *Part. 2. p. 149. & suiv. p. 181.*

ce qui eſt étonnant de cet Auteur, c'eſt qu'il oſe dire que pour en faire la preuve, *il pourroit aller chercher l'hiſtoire entiere de l'ancien Teſtament, dont toutes les veritez hiſtoriques étoient des fables, ou des paraboles divinement inventées, qui repreſentoient allegoriquement la doctrine & les veritez que leur Auteur nous a depuis découvertes.* Et il met en marge ces paroles de S. Paul : *Or toutes ces choſes leur arrivoient en figures*; & celles de Jeſus-Chriſt : *Il vous a été donné de connoître le myſtere du royaume Dieu*; *mais pour les autres ils ne le voyent qu'en paraboles.* De ſorte que, ſelon le P. le Boſſu, il n'eſt pas moins vrai, ni moins certain qu'Homere a couvert des voiles de la fable les grandes choſes que je viens de rapporter; qu'il l'eſt que les veritez revelées dans le nouveau Teſtament étoient cachées ſous les figures de l'ancien, & que comme il n'étoit pas donné à tous les Juifs à qui Jeſus-Chriſt parloit, de connoître les myſteres du Royaume de Dieu, mais ſeulement à ſes diſciples; auſſi tous ceux qui liſent Homere, n'ont pas les dons neceſſaires pour découvrir les myſteres que couvrent ſes fictions.

Part. 1 pag. 97.

1. Cor. 10. 11.

Luc. 8. 10.

Il met encore en marge ces paroles de l'Eccleſiaſtique : *Le ſage recherchera la ſageſſe de tous les anciens, & il étudiera les*

les Propheres, il tâchera de penetrer ce qu'il y a de caché dans les proverbes, & sous les voiles des paraboles; dont il fait une espece d'exhortation à étudier Homere, comme nous devons étudier les Prophetes & les livres de la sagesse; pour découvrir sous les enveloppes de la lettre qui tuë, les mysteres & les sens spirituels qui vivifient.

Est-il donc possible qu'un Chrétien & un Prêtre ait été capable de s'entêter d'un poëte profane, jusqu'au point de le comparer aux Auteurs sacrez? Car son discours & ses citations emportent cette comparaison. Il est vrai que le fameux M. de Segrais a traitté de docte la Theologie de Virgile, & veut qu'elle soit un grand charme pour les sçavans; mais on lui peut pardonner ce qui n'est pas pardonnable à un Ecrivain du caractere du P. le Bossu. Peut-être que quelque jour on nous fera aussi des commentaires sur l'Alcoran, afin de nous y faire trouver de grands mysteres.

Dans sa Preface sur Virgile.

XIV.

Mais s'il étoit vrai que les poëtes n'eussent en vûë dans toutes ces fictions, que de dire ce qu'ils connoissoient de la verité, & d'en instruire les hommes; ne leur auroit-il pas été plus facile de l'enseigner

ſimplement comme ils le penſoient, que de l'enveloper de ces myſteres ſi ſales, & ſi ridicules avec tant d'étude & de travail ? De l'enveloper (dis je) de ſorte que perſonne ne pût trouver ce qu'ils auroient voulu dire, ou du moins s'aſſurer de l'avoir trouvé, puiſque chacun peut expliquer la fable comme il lui plaît; & s'imaginer y voir les ſentimens des Philoſophes même les plus oppoſez. Ce qui a fait dire qu'il n'y avoit rien, que l'on ne pût trouver dans les poëmes d'Homere.

Stobée parlant d'un Chronius Pythagoricien qui s'étoit ſignalé dans l'explication de ces allegories, dit, qu'il vouloit allier des choſes contraires, & qu'il ne s'accommodoit pas tant aux opinions des poëtes, qu'il accommodoit les poëtes à ſes idées. De bonne foi, eſt-ce vouloir inſtruire les hommes que de parler un langage ſi énigmatique & ſi obſcur, qu'il eſt impoſſible d'en penetrer le vrai ſens ?

Je ſçay bien qu'on dit, que les poëtes ont écrit d'une maniere myſterieuſe, à l'exemple des Orientaux. Il eſt vrai qu'ils ont voulu les imiter dans le ſtile; mais cela ne prouve point qu'ils ayent penſé à cacher ſous ces allegories les grandes merveilles qu'on s'imagine. Car quand ils auroient été en effet Philoſophes, il

faudroit qu'ils fussent les plus insensez, ou pour mieux dire les plus cruels de tous les hommes, pour écrire d'une maniere qui ne seroit propre qu'à rendre leurs ouvrages le déséspoir des Savans, & de la derniere inutilité pour les simples. Ciceron dit quelque part, qu'il n'y a pas une plus grande folie que d'écrire pour n'être point entendu. Il a raison, puisque si on ne vouloit pas être entendu, il vaudroit beaucoup mieux ne point écrire.

Au reste, si on suppose que ces poëtes étoient de grands Philosophes; je demande de qui ils avoient appris cette philosophie? Car de dire que ces poëtes ont écrit les premiers de philosophie; & que les Philosophes qui sont venus aprés eux, n'ont fait qu'étudier leurs livres pour l'apprendre, comme quelques-uns le pretendent; c'est supposer, ou qu'ils ont eû d'autres Philosophes pour maîtres, ou qu'ils ont été les inventeurs de leur philosophie. Or s'ils avoient eû des maîtres, pourquoi n'ont-ils pas enseigné les autres, comme ils avoient été enseignez eux-mêmes, par une methode simple & facile? Car si leurs propres maîtres se sont servis d'allegories, ils les leur ont expliqué; autrement ils ne leur auroient rien appris en effet. Et s'ils leur ont appris

à les expliquer, les disciples devoient aussi l'apprendre aux autres. S'ils ont été les inventeurs de leur science, ils ne la devoient pas ensevelir sous ces énigmes ; & s'il est vrai qu'ils l'ayent fait, on ne sçauroit les en excuser.

Ep. 88. Seneque se mocque de ceux, qui pour justifier leur passion pour Homere, vouloient qu'il eût été un grand Philosophe ; & il dit fort bien, que puisque les Philosophes les plus opposez de sentiment y pretendoient trouver leurs principes, c'est une preuve trés-claire qu'il n'a nullement été Philosophe. Car s'il l'avoit été, il auroit suivi ses principes, & n'auroit point dit des choses qui se contredisent : *Homerum Philosophum fuisse persuadent, cùm his ipsis quibus colligunt, negent. Nam modò Stoicum illum faciunt, modò Epicureum, modò Peripateticum, modò Academicum, apparet nihil horum esse in illo, quia omnia sunt.* Qu'auroit dit Seneque, s'il avoit vû qu'un Auteur Chrétien, comme celui du Traité du poëme Epique, se fût mis en tête de trouver toute nôtre Theologie dans Homere & dans Virgile.

Enfin depuis que les poëtes virent que les peuples prenoient à la lettre tout ce qu'ils disoient de leurs Dieux, ils furent inexcusables d'avoir & laissé croire à des Dieux moins

justes, moins chastes, & moins sages que les hommes mêmes, & d'avoir laissé établir des religions dénuées de toute apparence de raison & de verité ; si en effet ils entendoient sous ces symboles toute autre chose, que ce que portoit la lettre. Mais ils ne se sont jamais avisé de détromper les peuples, parce qu'en effet toutes ces inventions étoient des artifices suggerez par le demon pour les tromper.

Saint Augustin representant dans une de ses lettres à un Payen, combien le culte idolâtre choquoit la raison & la justice, se fait cette objection : *Vous direz peut-être que les sages entendent & expliquent bien differemment des autres, ce que les anciens ont écrit des mœurs & de la vie des Dieux ? Mais quand est-ce que nous avons entendu faire au peuple dans vos temples de ces explications salutaires ? On ne voit autre chose en peinture, en bronze, en marbre, en gravure, en prose, en vers, en comedies, en chansons, en ballets, que Jupiter adultere. Si donc on avoit quelque chose de lui qui allât à condamner ces infamies, on devoit bien tout au moins le faire lire dans le Capitole.* C'est ce qu'il traitte encore plus au long dans la Cité de Dieu. Il reproche aux Payens qu'on n'a jamais donné dans leurs temples de preceptes pour bien

Ep. ad Nect. 91. al. 102.

Lib. 26.

vivre ; qu'on n'y a jamais fait des exhortations pour porter les peuples à la vertu.

Mais ſi ni Homere, ni Heſiode, ni tous les autres poëtes fabuleux n'ont pas dit un ſeul mot, qui fit entendre qu'il faloit chercher dans leurs poëmes, des ſens allegoriques & myſtiques ; c'eſt gratuitement qu'on les veut entendre autrement qu'ils ne parlent. Car les Auteurs qui ont voulu couvrir des myſteres, ont eû ſoin d'en dire quelque mot. Si ceux que le S. Eſprit a inſpiré, parlent ſouvent en figures & en paraboles, ils enſeignent auſſi ſouvent trés-clairement ce qui eſt neceſſaire pour l'intelligence de ces figures & de ces paraboles.

Si on pretend que les poëtes ne ſont pas les premiers Auteurs de ces fictions, & qu'ils n'ont fait que ramaſſer les contes des vieilles & des petits enfans, ou les réveries de quelques inſenſez, pour en faire la matiere de leurs vers ; ſont-ils excuſables d'avoir forgé de magnifiques deſſeins ſur des ſottiſes & des bagatelles, d'avoir chanté comme de grandes choſes, ce qui ne pouvoit être que l'objet du mépris des perſonnes raiſonnables ; & enfin d'avoir laiſſé croire ces contes comme des veritez ?

XV.

Il est donc certain que la fable doit sa naissance principalement à l'envie, que les poëtes profanes ont eû d'imiter les poëtes sacrez, & de chanter comme eux des choses grandes & merveilleuses. Ces fictions ont fait le fond de tout le culte idolâtre, par la puissance que le pere du mensonge avoit sur l'esprit des hommes, qu'il manioit comme il lui plaisoit, & ausquels il faisoit croire les choses les moins apparentes & les moins raisonnables, afin de se faire servir par la foi comme Dieu même. C'est ce qui a fait dire à Tertulien, que lorsque l'on enseigne ces fictions aux enfans, on les instruit dans la foi des demons, *fides diabolo aedificatur*. Et Theodoret fait voir dans son premier discours pour guérir les Grecs de leurs préjugez; *Que tout ce qu'ils croyoient de leurs Dieux, n'étoit fondé que sur la foi qu'ils ajoûtoient à ce que les poëtes avoient écrit dans leurs vers.*

De Idol.

Serm. 1. de fide.

Les esprits forts & les plus sçavans critiques se tourmenteront inutilement, pour trouver d'autre cause, tant des fictions des poëtes fabuleux, que de la facilité avec laquelle les peuples ont crû toutes ces extravagances. Si les hommes n'avoient point été le joüet du demon, auroient-ils été capables

de tomber dans un égarement si prodigieux, que si le fait n'avoit tous les fondemens de certitude, que la raison peut désirer, on ne le pourroit jamais croire.

XVI.

Les poëtes payens ayant donc été obligez de feindre, pour dire des choses qui eussent un air de grandeur semblable à celui qu'on voit dans les poëtes sacrez ; & ayant enfanté la fable pour faire le sujet de leurs poëmes, ils ont donné lieu à cette fausse opinion, que la fiction est essentielle à la poësie. C'est ce qui a fait donner à ceux qui composent en vers le nom de poëtes, c'est-à-dire, *faiseurs de fictions*. C'est aussi ce qui a fait dire qu'une piece de vers, où il n'y a rien que de vrai & de conforme à l'histoire, ne merite pas le nom de poëme ; car, selon l'Auteur du Traité du Poëme épique, la fable & la fiction sont la matiere necessaire de ce poëme ; ce qui fait dire à celui de l'Art poëtique, que le Poëme épique,

Dans le vaste recit d'une longue action
Se soûtient par la fable, & vit de fiction.

Et ces Messieurs qui s'arrogent l'autorité de faire des loix, qui se sont érigez en maîtres du Parnasse, portent si loin

leur entêtement pour la fable, qu'ils ont souverainement décidé, que d'autres heros que ceux de la fable, n'étoient pas propres pour les vers.

La fable offre à l'esprit mille agrémens divers,
Là tous ces noms heureux semblent nez pour les vers :
Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idomenée,
Helene, Menelas, Paris, Hector, Enée.
O le plaisant projet d'un poëte ignorant !
Qui de tant de heros va choisir Childebrand.

Il y a pourtant de sçavans critiques, comme Vossius & quelques autres, qui ne croïent pas que le mot de poëte soit venu de celui de feindre ; mais ou du chant, ou du sublime, ou du magnifique : *Ob dictionis præstantiam*, dit Vossius. Mais l'opinion de ceux qui veulent que la poësie ne puisse traiter que des sujets feints, est la plus commune. C'est le sentiment de tous les poëtes & de tous les Grammairiens, qui ne suivent point d'autres regles dans leurs jugemens que les imaginations des payens. Et ce sentiment ne peut venir d'un autre principe que celui que j'ay marqué ; c'est-à-dire de l'envie d'imiter les poëtes sacrez, & de fournir à la poësie des sujets dignes d'elle.

XVII.

Je pourrois encore alleguer pour preuve de mon ſyſteme, les invocations des Dieux que les poëtes prient de les inſpirer, & de les inſtruire des choſes cachées ; les apparitions de ces Dieux à leurs heros, pour les aider & les conduire par leurs conſeils ; le ſoin qu'ils leur font prendre de la fondation des villes & des empires ; le nom enfin que les payens ont donné à la poëſie, qu'ils ont appellé le langage des Dieux. Puiſque toutes ces choſes ſe trouvent dans les Autheurs ſacrez.

On y voit en pluſieurs endroits que Dieu apparoît aux Patriarches & aux Prophetes, pour les inſtruire de ſes volontez ; que les Patriarches & les Prophetes s'addreſſent à lui dans leurs prieres, & lui demandent de les proteger & de les conduire. On y voit que Dieu parle par la bouche des Prophetes ; ainſi le langage des Prophetes eſt le langage de Dieu même.

On trouve dans la vocation d'Abraham que Dieu deſtinoit pour être le pere d'un peuple particulierement conſacré à ſon ſervice, & du Meſſie qui devoit racheter les hommes & regner ſur toutes les nations de la terre ; dans les pelerinages de ce Patriarche, dans ceux de ſes enfans, dans

l'élevation miraculeuse de Joseph pour sauver ce peuple des rigueurs de la famine ; dans les miracles & les prodiges que Dieu opera par le ministere de Moïse son serviteur, pour le tirer de la servitude de l'Egypte, & le soustraire à la persecution des Egyptiens ; dans la loi qu'il lui donna au milieu des tonnerres & des éclairs ; & enfin dans toutes les victoires qu'il lui fit remporter sur les peuples qui s'opposoient à son établissement dans la terre promise. On trouve (dis-je) dans la vocation d'Abraham & dans tous les évenemens dont elle a été suivie, une espece de plan sur lequel ont travaillé les poëtes payens, sur lequel ils ont imaginé leurs fictions & dressé le dessein de leurs poëmes. Car supposant ces poëtes sans aucune connoissance des divins oracles, on ne sçauroit concevoir qu'ils ayent pû imaginer les sujets de ces poëmes tels qu'ils les ont feints ; ni leur donner la constitution que le P. Bossu & M. Dacier nous expliquent avec tant de subtilité, l'un dans son Traité du poëme épique, & l'autre dans ses Remarques sur l'art poëtique d'Aristote, & dont M. Despreaux parle dans son art poëtique.

C'est une necessité que le mensonge imite la verité, & que les fictions de la fa-

ble ayent pour fondement quelque hiſtoire. Les payens n'ont forgé leurs Dieux, que ſur ce qu'ils avoient appris du vrai Dieu ; & ils n'auroient jamais fait parler ces Dieux à leurs heros, s'ils n'avoient ſçû que Dieu n'a pas dédaigné de parler aux hommes ; ils n'auroient pas ſuppoſé de faux oracles, s'il n'y en avoit jamais eû de veritables, comme le dit Ciceron.

Tout quadre donc, tout concourt à prouver que la poëſie des payens n'eſt qu'une fauſſe imitation de celle des Hebreux. L'antiquité de celle-cy, la tradition des arts & des ſciences, qui ont paſſé avec les lettres des Hebreux aux peuples voiſins, & enſuite aux Grecs & aux autres peuples ; le ſublime des choſes & des expreſſions ; les idées d'enthouſiaſtes, de devins & de prophetes, ſous leſquelles on s'eſt figuré les poëtes ; la conſtitution des poëmes des payens ; l'uſage même qu'on a fait de la poëſie pour rendre les oracles ; la fureur enfin ſans laquelle on a crû que l'on ne pouvoit rien produire de grand dans ce genre ; tout cela enſemble forme une démonſtration qui ne paroît guéres moins certaine, ni moins évidente que celles des Mathematiques.

De Div.

XVIII.

M. Dacier n'est pas éloigné du sentiment que nous venons d'établir, puisqu'il dit dans sa Preface sur l'Art poëtique d'Aristote, que *la poësie fut d'abord la fille de la religion, & qu'ensuite elle s'abandonna à la dissolution & à la débauche.* Car pour faire parler juste ce sçavant critique, il faut l'entendre de la vraye religion, qui inspira aux premiers hommes les hymnes à la loüange de Dieu, & les cantiques d'actions de graces; la fausse religion étant plûtôt la malheureuse engeance de la poësie, que non pas sa mere. Ou si elle est la mere de la poësie, c'est d'une poësie bâtarde & corrompuë, qui ne s'est employée qu'à faire valoir les excés, les folies & les crimes de celle qui l'avoit engendrée.

Cependant pour dire la verité, c'est une interpretation benigne que je veux bien donner aux termes de M. Dacier; car le mot de religion se prend dans cette Preface indifferemment pour la vraye & pour la fausse. Il y passe de ce que faisoient les véritables adorateurs en esprit de reconnoissance pour les bienfaits de Dieu, à ce que les payens ont fait depuis en l'honneur des faux Dieux; sans

faire sentir par la difference de son stile, qu'il juge differemment des actions des uns & des autres.

Il dit par exemple : *Que tous les hommes étant assujettis au travail, Dieu touché de compassion de leur misere, leur ordonna des festes, afin qu'en se délassant de toutes leurs peines, ils lui offrissent des sacrifices pour le remercier des biens qu'ils avoient reçûs de sa bonté.* Il ajoûte ; *que c'est une verité que les payens mêmes ont reconnuë, que non seulement ils ont imité ces festes, mais qu'ils en ont parlé comme d'un don des Dieux, qui en leur accordant des temps de repos, exigeoient des marques de leur reconnoissance. Voila* (dit-il encore ensuite) *quelles furent les festes des premiers hommes : ils s'assembloient en certains temps, sur-tout en Automne aprés la recolte de leurs fruits, pour se réjoüir & pour en offrir à Dieu les premices ; ce qui donna la naissance à la poësie. Car les hommes étant naturellement portez à l'imitation & à la musique, employerent ces talens à chanter les loüanges du Dieu qu'ils adoroient, & dont ils celebroient les actions les plus memorables.*

Je ne dirai rien de l'esprit d'imitation selon lui, qui a donné lieu aux hymnes & aux cantiques, ce qui n'a point de

fondement. Mais étoit-il permis à un Auteur chrétien de rapporter du même stile & du même ton ce que l'esprit de religion inspiroit aux vrais serviteurs de Dieu, & ce que l'esprit d'erreur inspiroit aux adorateurs des demons ? Devoit-il dire que les payens avoient reconnu la verité de l'institution des festes en l'honneur du vrai Dieu, parce qu'ils en avoient celebré de semblables en l'honneur des idoles ? Devoit-il confondre les festes des payens avec celles du peuple de Dieu, & attribuer indifferemment aux hymnes des uns & des autres l'origine de la poësie ; Cette broüillerie est certainement trés-indigne d'un critique de ce caractere, dont les idées doivent toûjours être nettes, & les sentimens justes.

Mais ce qui est merveilleux, c'est qu'aprés avoir attribué dans cette Preface la naissance de la poësie à la religion, il l'attribuë à la joye & à la débauche dans ses Remarques sur le ch. 4. d'Aristote, où il dit : *Que la poësie étant née dans les assemblées que les premiers hommes, qui étoient tous bergers ou laboureurs, faisoient en l'honneur des Dieux aprés leurs vendanges, elle n'étoit pas l'effet de la préparation, mais celui de la nature excitée par la joye & par le vin ; qu'en un mot les impromptu*

furent la premiere ébauche de la poëſie.

Si c'eſt la religion qui a produit les premiers vers, les *impromptu* n'en ſçauroient avoir été la premiere ébauche, parce que ce qui ſe fait par le mouvement de la religion, ne vient point du hazard, ni d'un eſprit échauffé par le vin, mais d'un eſprit tranquille, éclairé & plein de reconnoiſſance pour les bontez de Dieu.

Mais je pourrai montrer ailleurs que dans tout cet ouvrage il n'y a rien de juſte ni ſur l'origine de la poëſie, ni ſur ce qui lui appartient, ni ſur ce qui la corrompt & la défigure, ni ſur ſon uſage legitime & l'abus qu'en font les hommes. C'eſt ainſi qu'on écrit, quand on ſe propoſe, non de chercher la verité, mais de défendre ſes préjugez; plus on a de ſcience & d'eſprit, plus on s'embarraſſe, & moins on parle conſequemment & juſte.

XIX.

C'étoit donc dans les poëtes ſacrez & dans la vraye religion que le ſçavant Auteur du Poëme épique devoit en chercher la conſtitution & les regles, au-lieu de s'arrêter à Ariſtote & à Horace; c'étoit là qu'il en devoit puiſer les exemples, & non pas dans Homere & dans Virgile. A la verité, s'il avoit écrit pour des payens, ces

autoritez lui auroient suffi ; mais écrivant pour dès chrétiens, il devoit aller à des sources plus pures & à des Ecrivains plus autorisez.

Ces anciens même trouveroient étrange que nous les prissions pour nos maîtres, nous qui en avons de seurs & d'infaillibles; que nous cherchassions les regles du bon & du beau, dans des ouvrages, où l'on ne trouve pas les vrayes vertus, ni par consequent les vrayes beautez, parce que ces Auteurs n'ont point connu les principes de la verité, ni les veritables sentimens de la nature. Ils ont pris ses maladies pour elle, c'est-à-dire les passions ; & au lieu de la guerir, ils n'ont travaillé qu'à la rendre plus malade.

Combien Homere & Virgile seroient-ils étonnez, s'ils sçavoient ce que le R. P. le Bossu leur donne d'esprit, de délicatesse, de vûës & de desseins dans la composition de leurs ouvrages ? Ils admireroient bien plus l'intelligence & la science de ce Pere que la leur.

Aristote & Horace ne le seroient pas moins, de voir que nos poëtes déferent aveuglément à leur autorité ; & qu'ils ont pour eux autant de respect, que s'ils avoient été inspirez pour la composition de leurs ouvrages. Le P. le Bossu, M. Despreaux

& M. Dacier pouvoient prendre ce qu'il y a de bon dans les uns & dans les autres, soit pour les preceptes, soit pour les exemples ; mais ils ne devoient pas nous donner leurs réveries au sujet de la fable pour des maximes seures, & pour des preceptes tirez du fond de la nature, comme ils osent le soûtenir.

Pag 311. & suiv. Ce Pere fait une distinction des muses qui est contre lui, & qui prouve ce que je dis. *Il y a* (dit-il) *des muses chrétiennes comme des payennes ; il y en a de Grecques, de Latines & de Françoises* ; mais un chrétien & un François ne doit cultiver de ces muses que les chrétiennes & les Françoises, il doit laisser les autres aux payens, aux Grecs & aux Romains. C'est ainsi qu'en jugeroient les Auteurs de l'autorité desquels ce Pere se fait une loi ; & c'est ce que la raison fera connnoître à tous ceux qui seront capables de la consulter, & de bien étudier la nature. Ils ne prendront point pour la nature, ce qui la corrompt & la déshonnore.

XX.

Ces veritez étant donc supposées, pour avoir des justes idées de l'art poëtique, & en découvrir l'usage legitime, il faut se défaire des fausses imaginations des payens

qui n'ont fait qu'en abuser & le corrompre. Il faut le considerer dans sa premiere institution & dans sa nature, qui consiste à traitter les plus grands sujets avec un nombre & des expressions qui leur conviennent; avec des mesures plus reglées & des figures plus hardies, que celle de la prose; afin de nous rendre ces choses également venerables & majestueuses, agreables & faciles à retenir.

Par cette notion conforme aux veritez les plus certaines de l'histoire & aux lumieres les plus pures de la raison, la poësie est retablie dans la dignité de son origine. Son systeme ne sera plus fabuleux ni payen, mais tout veritable, tout serieux & tout divin. Ses ouvrages ne vivront plus de fictions ridicules & honteuses, mais de grandes, de belles & de solides veritez. Elle sera propre à parler des grandeurs de Dieu avec la pompe & la majesté dont les hommes sont capables, & à celebrer, non les vertus imaginaires des heros de la fable, mais les vertus réelles des grands hommes de l'histoire, & des Saints de la religion. M. de saint Evremont parlant de la poësie, dit, *que tantôt c'est le langage des Dieux, tantôt le langage des fols, rarement celui d'un honnête homme.* Elle a été le langage de Dieu

dans les Prophetes ; elle eſt devenuë celui des fols dans les payens, qui ne s'en ſont ſervi preſque que pour repreſenter les ſottiſes & les crimes de leurs Dieux. Mais elle ſera celui de l'honnête homme, de l'homme ſage & judicieux, quand on s'en ſervira ſelon les regles que preſcrivent la raiſon & la nature, parce qu'on y trouvera, non des fictions ſcandaleuſes & dégoûtantes, mais *une réalité qui ſeule*, au jugement de ce bel eſprit, *peut ſatisfaire un entendement bien ſain*. Et on n'aura plus droit de traiter d'ignorant un poëte, qui aura choiſi pour le ſujet de ſon poëme des noms & des évenemens de l'hiſtoire ; on ne trouvera plus que Childebrand ſoit un nom moins heureux pour les vers que celui d'Achille.

Le poëte qui avoit pris ſon ſujet ailleurs que dans la fable, n'en avoit donc que le goût meilleur, pourvû que ſon ſujet fût aſſez grand pour ſoûtenir la majeſté de ſon poëme ; & ſi on demandoit au critique les raiſons pourquoi Childebrand lui ſonne plus mal à l'oreille qu'Achille, il auroit de la peine à en trouver de bonnes. Car pour le jugement de l'oreille, il ne faut pas y avoir tant d'égard, & d'ailleurs il n'y a pas une ſi grande difference entre ces deux noms, que l'un doive être tant mépriſé & l'au-

tre si fort exalté. Enfin l'histoire nous fournit des noms, ou autant, ou plus agreables à l'oreille que ceux de la fable.

Le critique ne rejette donc le nom de Childebrand, que parce qu'il est de l'histoire. Mais quoi! parce que les premiers poëtes du paganisme, n'ont employé la poësie qu'à chanter des heros imaginaires, il ne sera plus permis de s'en servir pour en chanter de veritables? Si l'Evangile permettoit la satyre, & si l'exemple des payens pouvoit nous suffire pour la justifier, on pourroit en faire une belle sur une pareille pensée. Est-il possible que des hommes sages se soient imaginé que hors la fable, il n'y avoit rien de grand, rien de digne dans les vers? C'est faire injure à tous les grands hommes de nôtre histoire; c'est offenser la verité & la nature même; c'est montrer qu'on a le goût mauvais, & qu'on ne s'est nourri l'esprit que de songes & de chimeres. M. de la Motte se rendra enfin à ce sentiment aprés la déclaration qu'il a faite dans son Discours sur la poësie; que quoiqu'il trouve que les regles qui se sont établies sur chaque genre de poësie d'aprés les poëmes des payens, soient utiles & judicieuses, il ne croit pourtant pas qu'on doive exiger pour elles un respect trop aveugle. Car aprés cette démarche il doit en

venir enfin à juger de tous les autres poëmes, comme il a fait de l'Ode, qui selon lui, n'a d'essentiel que sa forme, c'est-à-dire un nombre & une cadence qui lui est particuliere en quelque langue que ce soit, quoique cette cadence varie selon la difference des langues. Il raisonnera sur les caracteres des differens poëmes, indépendemment des opinions, dont on s'est laissé prévenir par la lecture des payens, & il ne s'attachera qu'aux principes que dictent la raison & le bon sens. Il se servira lui-même des avis qu'il donne dans son Ode contre les poëtes ampoulez.

XXI.

On dira peut-être que le poëme épique demande des heros bien connus, & que ceux de la fable le sont plus que ceux de l'histoire. Si c'est là une des regles du poëme épique, c'est une regle forgée dans la même boutique qu'une infinité d'autres, c'est-à-dire dans l'imagination de ceux à qui la lecture de la fable avoit gâté le jugement, & qui n'ont non plus de droit de faire des loix dans la republique des lettres, que les Epicuriens dans celle de Platon.

Peut-on lire sans étonnement ce que le traducteur de Virgile dit dans sa Preface, pour autoriser son jugement sur l'Eneïde : *Pref. pag. 34.*

Combien de personnes ont lû & même appris Virgile & Homere par cœur en la meilleure partie de leurs ouvrages, en comparaison du nombre, quoique grand, de ceux qui ont lû les meilleurs Historiens Grecs & Latins? Qu'on aille aujourd'hui en Forêt désabuser le monde des fictions agreables de l'Astrée, on y trouvera plûtôt des personnes qui montreront le Saule où Celadon & sa bergere mettoient leurs lettres; qu'on y en rencontrera qui prendront plaisir à se laisser dire que ce sont de pures imaginations de M. d'Urfé. Et plus l'ouvrage vieillit, & plus l'erreur prend racine. J'ay voulu rapporter toutes ces paroles, pour faire comprendre combien la lecture des poëtes & des Romans est capable de gâter les meilleurs esprits; car tout ce discours fait voir qu'elle accoûtume les hommes à se repaître de fictions, & à les preferer à la verité.

Mais ce qu'il dit qu'on sçait mieux Virgile & Homere que les meilleurs Historiens, est un grand sujet de confusion pour les maîtres de la jeunesse, qui l'instruisent plûtôt de ces fictions, que des faits de l'histoire que nous ne sçaurions trop bien sçavoir. Qu'on cesse de remplir la memoire des jeunes gens des fornettes de la fable, & qu'on ait plus de soin de leur appren-

dre l'hiſtoire, & alors l'hiſtoire étant plus connuë que la fable, elle deviendra par cette raiſon plus propre pour les vers que la fable.

Mais ſi c'étoit une raiſon de preferer un heros pour les vers, parce qu'il ſeroit plus connu; il s'enſuivroit que l'on chercheroit le heros pour faire connoître le poëme & le poëte, & que l'on ne compoſeroit pas le poëme pour faire connoître le heros. Cela paroît contraire au veritable & legitime deſſein qu'on doit avoir, lorſqu'on écrit. Car comme l'Architecture n'eſt pas faite pour faire paroître la ſcience de l'Architecte, mais pour bâtir des maiſons commodes & agreables; l'uſage de l'art poëtique ne doit pas tendre à rendre le poëte celebre, mais à faire valoir les veritables vertus des grands hommes, à nous donner de l'admiration & de l'amour pour ce qui merite d'être admiré & aimé. Un autre deſſein ſeroit le renverſement de l'ordre & de la raiſon.

Quoiqu'il en ſoit ſi le but de l'art poëtique eſt de nous inſtruire, il faut choiſir des perſonnages veritables, dont les mœurs & les actions ayent quelque proportion avec nos forces, & qui puiſſent nous ſervir de modelles; non pas des perſonnages imaginaires, que perſonne n'entreprendra jamais

jamais d'imiter, s'il n'a l'esprit malade comme Dom Guichot. On aura beau nous rebatre les grandes veritez figurées par les contes ridicules de la fable, elles ne serviront plus à nous rendre sages & vertueux, que les emplâtres de de ce heros à guérir ses blessures; ces conteurs veulent nous amuser, non pas nous instruire & nous rendre meilleurs.

XXII.

On dit que c'est une necessité de feindre, parce que pour bien instruire, il faut peindre les hommes comme ils devoient être, & non pas comme ils ont été. Je ne sçai comment des hommes de bon sens ont imaginé une regle si fausse. Ont-ils crû que pour nous former à la vertu, il falloit nous donner pour modelles des heros de theatre, à nous qui en avons tant de veritables que nous n'imitons pas?

Pour instruire efficacement, il faut peindre les hommes au naturel, & pour cela il faut les peindre d'aprés nature, afin de nous faire voir par ces peintures, ce que l'homme est capable de faire de bien & de mal; de nous animer à l'imitation des vertus qui ont été en effet pratiquées par des hommes comme nous, & à la fuite des vices dans lesquels des hommes comme nous

même. Et l'esprit rempli des idées fecondes de cet agent universel, il a enfanté ces originaux qui ont le même avantage sur les hommes ordinaires, que la nature a sur les êtres qu'elle produit. Car les originaux doivent toûjours surpasser les copies. Tout cela est dit d'aprés le P. le Bossu.

Que ces paroles expriment bien les prodigieux effets de l'érudition profane sur les meilleurs esprits, & qu'il y auroit de choses a dire sur tous ces discours! Mais il les faut passer legerement. *Peindre d'aprés nature, c'est peindre d'aprés la nature elle-même.* Et où l'a-t'il vûë cette nature pour peindre d'aprés elle-même? Les Peintres appellent peindre d'aprés nature, peindre d'aprés les objets particuliers, d'aprés les propres ouvrages de la nature.

Apeller *les êtres particuliers des copies de la nature imparfaites, confuses & vicieuses*; & au contraire donner le nom d'originaux aux peintures d'Homere, c'est dire qu'Homere a sçû peindre & representer la nature mieux qu'elle ne se representé elle-même dans ses productions; c'est dire que la nature s'égare & se méprend dans la formation des hommes, & qu'elle ne suit pas bien ses propres idées; au lieu qu'Homere, comme un ouvrier superieur à la nature, la corrige, la redresse; &

qu'en travaillant sur les idées qu'il a puisées en elle, il lui montre ce qu'elle auroit dû faire ; c'est dire enfin ce qu'on n'a jamais dit, que la perfection des ouvrages de l'art consiste, non à imiter, mais à surpasser ceux de la nature. Je ne sçai à quoi on donnera le nom de chimeres & de visions, si ces paroles ne le meritent pas.

D'ailleurs il n'y a point d'agent universel autre que Dieu. L'univers tout entier n'est que l'assemblage des êtres que Dieu a créé, & que sa providence conduit pour produire toutes les choses qui passent. Et nous n'avons d'idées de cet agent universel, que celles que nous representent ses ouvrages particuliers.

Mais venons à ce qui regarde plus précisément nôtre sujet. Je dis que pour être utile, il faut peindre les hommes comme ils sont en effet & en particulier, & non comme ils doivent être. On nous dit sans cesse que le poëme ou dramatique, ou épique est une imitation des mœurs des hommes, laquelle a pour fin la guerison des passions ; mais pour imiter les mœurs des hommes, il faut imiter ce qu'ils ont dit ou fait de bien ou de mal, & non pas une nature vague & indéterminée, qui en elle-même n'a ni vices ni vertus, & ne fait ni bien ni mal. Vous voulez guerir les

hommes de leurs passions, faites-leur donc voir combien ont été hideux les hommes qui ont été atteints de ces passions. Vous voulez leur donner de l'horreur d'un vice, representez-leur donc la laideur de ceux qui en ont été entichez. Et loin de vouloir imiter les Peintres qui tâchent de peindre en beau, en conservant pourtant la ressemblance, le poëte doit au contraire peindre les passions & les vices en laid, quand il represente des hommes vicieux & passionnez; s'il veut que ses portraits fassent le fruit qu'il se propose, ou bien pour suivre le precepte de Platon, qui dit que la parfaite imitation consiste à representer les choses telles qu'elles sont en elles mêmes, qu'il peigne, s'il se peut, les hommes tels qu'on les a connu. Mais enfin s'il veut embellir, ce ne doit être que ce qui est deja beau par soi-même, c'est-à-dire les vertus & non pas les vices, puisqu'en embellissant & déguisant les vices, il ne pouroit que nuire.

A la verité il est permis à un peintre qui ne vit jamais ni Hector, ni Achille, de leur donner l'air, la taille & la mine qu'il lui plaît, & de prendre dans differens hommes les plus beaux traits qu'il a pû remarquer, pour en composer leurs portraits. Ces beautez idéales & artificielles sont pa-

roître sa science & son adresse ; elles plaisent aux connoisseurs, & ne peuvent faire de mal à personne. Mais que les poëtes en puissent user ainsi, pour representer les mœurs de leurs heros, parce que Horace de son autorité leur accorde cette hardiesse ; c'est une erreur d'autant plus manifeste, qu'ils se vantent de suivre cette methode pour corriger les hommes, & les guérir de leurs passions ; & que c'est justement ce qui contribuë à les pervertir, & à les autoriser dans les entrepriſes les plus opposées à la raison & à la justice.

Pour prouver la verité de ce que je dis, je ne veux que me servir de ce que M. Dacier ajoûte ensuite sur l'exemple d'Aristote. *C'est ainsi qu'en a usé Homere pour Achille, il a gardé dans ce caractere tout ce que la fable y mettoit indispensablement ; mais en ce qu'elle lui a laissé de libre, il en a usé tellement à l'avantage de son heros, & la si fort embelli, qu'il a presque fait disparoître ses grands vices par une vaillante lance miraculeuse qui a trompé une infinité de gens.* Ces paroles semblent être dites exprés pour apuïer mon sentiment, & pour prouver que ces portraits flattez où on tâche de faire disparoître les vices, nuisent plus qu'ils ne servent à la guerison des passions ; puisque l'artifice du poëte à faire

diſparoître les vices par l'éclat de quelques vertus, ne peut ſervir qu'à tromper & à gâter les Princes qui prendront ces vices déguiſez pour de veritables vertus; ou qui croiront que les grandes vertus ne peuvent être ſans vices; qui enfin s'imagineront être vaillans comme Achille, parce qu'ils ſeront en effet coleres, injuſtes, emportez & vindicatifs comme lui. Voila ce qu'ils prendront de ce portrait. Et la moindre reflexion que nous puiſſions faire ſur ce que nous aprenons par l'hiſtoire & par nôtre propre experience des maux dont le monde eſt affligé, nous perſuadera qu'une des cauſes qui les produit, eſt l'envie de reſſembler à ces faux heros.

Cela prouve encore que les poëtes ne ſe ſont jamais rien moins propoſé que de travailler à guerir les paſſions, & à rendre les hommes meilleurs. Leur veritable but comme celui des Peintres, eſt leur propre gloire, & ils s'imaginent que pour arriver à cette gloire, ils doivent s'efforcer d'en donner beaucoup à leurs heros, en déguiſant leurs vices, & en leur donnant des vertus qu'ils n'eurent jamais.

XXIII.

La voye que j'ay marquée, eſt donc celle qu'il faut prendre, ſi on veut gue-

rir les vices & former les mœurs, au lieu de s'alambiquer la cervelle pour nous composer des vertus idéales & imaginaires, auſquelles l'humanité ne ſçauroit jamais atteindre. Car c'eſt propoſer à des pigmées les allures des géans. Mais cette voye eſt l'hiſtoire que l'on appelle pour cette raiſon la maîtreſſe de la vie ; parce que l'on y voit les hommes tels qu'ils ſont par eux-mêmes, & tels qu'ils peuvent être par le ſecours de la grace de celui qui les a fait. Car ſi les preceptes ont beſoin de la force des exemples pour ſe faire goûter, ces exemples doivent être réels, effectifs, & veritables, & non pas faits à plaiſir; de peur que le mépris que l'on ne peut manquer d'avoir pour des exemples feints, ne faſſe ou mépriſer ou négliger les preceptes même, comme il arrive toûjours.

Ainſi les raiſons de M. Dacier pour appuïer le ſentiment d'Ariſtote, qui veut que la fable ſoit plus inſtructive & plus morale que l'hiſtoire, n'ont aucun fondement ſolide. *Les faits de l'hiſtoire* (dit-il) *ſont particuliers, & il arrive rarement qu'ils ſoient proportionnez à ceux qui les liſent, au lieu que la fable repreſente des choſes generales qui conviennent à tout le monde.* Je ſoûtiens au contraire qu'il n'y a que les faits particuliers comme ceux de

l'hiſtoire, qui ſoient proportionnez aux particuliers, & que ceux de la fable qui ſont compoſez de pieces raportées & inventées à plaiſir, ne ſont proportionnez à perſonne ; puiſqu'il eſt certain que les hommes ne ſe forment point ſur le vraiſemblable, mais ſur le vrai ; cela eſt ſi conſtant & ſi connu même des poëtes, qu'ils particulariſent leurs faits tant qu'ils peuvent en prenant des noms de l'hiſtoire, comme le dit M. Dacier ; afin de faire croire que ce ne ſont pas des choſes ſeulement vrai-ſemblables & de leur façon, mais des choſes trés-vrayes & trés-réelles.

J'avoüe que tous ceux qui liſent l'hiſtoire, n'y trouvent pas à chaque page des faits qui leur conviennent. Mais chacun y en rencontre de temps en temps, qui le regardent & qui peuvent lui ſervir d'exemple. Au lieu que ceux de la fable, que tout le monde ſçait bien n'être que des fictions ne ſont utiles à perſonne, parce que la nature d'un homme particulier ne ſe meſurera jamais qu'à la nature d'un homme particulier comme lui ; & que la raiſon ne propoſera jamais à un homme particulier de compoſer ſes mœurs, que ſur celles d'un autre homme, qui a exiſté & qui a fait effectivement ce que l'hiſtoire en rapporte.

Enfin s'il est vrai que la poëſie ſoit une imitation, il ne ſçauroit y avoir de veritable imitation, que des faits qui ſont veritablement arrivez, que des vertus qui ont été réellement pratiquées, & les faits univerſels, les actions allegoriques, ni les vertus des heros de la fable ne ſont point certainement des imitations, mais des fictions toutes pures. C'eſt confondre toutes les idées & tous les termes du langage, que d'apeller imitation la repreſentation d'une choſe qui ne fut jamais.

L'Auteur du Traité du Poëme épique s'eſt ſi bien aperçû de la verité de ce que je dis, que les vertus que décrivent les poëtes, ne ſont point des vertus que jamais perſonne ſe propoſe d'imiter, qu'il diſtingue entre les vertus poëtiques telles qu'Homere & Virgile en ont fait paroître dans leurs heros, & les veritables & réelles; & qu'il ne fait point de difficulté d'avoüer qu'on ne doit point chercher dans les poëtes d'exemples de ces dernieres. On lui eſt obligé de cet aveu, qui détruit abſolument tous les beaux pretextes, ſous leſquels il a employé tant d'étude & de travail à nous inſtruire des regles de ce poëme ſelon le genie des poëtes payens, les preceptes d'Ariſtote & d'Horace; mais qui fait voir en même temps les égaremens

part. 2. pag. 194

de ces poëtes, l'illusion & la fausseté de tous leurs preceptes.

XXIV.

Il est donc certain que les Auteurs dont on vient de parler, ne se sont imaginez que ces noms des grands hommes celebrez dans l'histoire ne convenoient pas au poëme épique, & que ce poëme devoit se soûtenir par la fiction, qu'à cause des faux préjugez qu'ils se sont formez dans la lecture des profanes, qu'ils ont regardez comme des Auteurs inspirez, dont il ne leur étoit pas permis de mépriser ni les preceptes, ni les exemples. Et sans doute c'est cette imagination qui est en partie cause que les poëtes qui ont voulu composer en ce genre dans nôtre langue, n'ont pas réüssi, parce que la raison est choquée de l'assemblage monstrueux que l'on fait de noms connus par l'histoire avec des évenemens fabuleux. Il est vrai qu'on ne sent pas cette incongruité dans les poëmes des Grecs & des Latins, parce que s'ils ont broüillé les anciennes histoires avec les fables; ces histoires étant éloignées de nous & peu connuës, les fables & elles sont presque la même chose pour nous. C'est ce qui fait que ce mélange bizarre de la fable & de ces histoires anciennes ne nous

bleſſe pas ; mais quand on veut faire une confuſion de la fable avec des hiſtoires plus proches de nous, des hiſtoires bien certaines & bien connuës, la raiſon ne la peut goûter.

On eſt de même choqué de ces fictions, où les poëtes Chrêtiens font agir les Anges & les Saints. On ſent que c'eſt manquer de reſpect pour la religion, que d'aſſujettir aux caprices de l'imagination d'un poëte des perſonnages, qui ſont l'objet de nôtre veneration. On a encore plus de dégoût pour ces ouvrages, où on mêle les demons & les Dieux de la fable dans des ſujets ſaints & ſerieux.

Voila en partie ce qui rend dégoûtans tous les poëmes épiques, dont les poëtes ont pris le fond dans nôtre hiſtoire. Quand il y auroit infiniment plus d'eſprit, de jugement & de ſcience dans leur compoſition, qu'il ne s'en trouve dans les anciens, ils ne nous plairoient pas. Nous connoiſſons trop nos heros, pour croire tout ce qu'ils en débitent ; & ce qui s'en dit, qui n'eſt pas croyable, nous paroît ridicule, & l'eſt en effet.

J'ajoûterois à cette cauſe du peu d'eſtime que l'on a fait de ces poëmes, le penchant que l'on a pour les anciens au préjudice des modernes, & l'admiration

perpetuelle qu'on nous inspire au College pour les langues dans lesquelles les anciens ont écrit. De plus ces langues nous étant moins familieres que le François, elles nous mettent ces ouvrages dans un certain éloignement, d'où nous n'en jugeons pas avec la même exactitude que nous faisons des pieces Françoises. De sorte que nous admirons dans celles que nous connoissons le moins, les perfections qui n'y sont point en effet.

Enfin je pourrois alleguer la simplicité & la modestie de nôtre langue & de nôtre versification, ou plûtôt la solidité du genie François, qui ne peut souffrir les sotrises & les badineries de la fiction. Mais ce n'est pas ici le lieu de faire voir que c'est beaucoup moins par jugement, que par préjugé, que l'on a mis les poëmes épiques de nôtre temps si fort au-dessous des anciens.

Si les poëtes qui ont travaillé en ce genre, ne meritent donc pas la gloire qu'ils ont recherchée, c'est parce qu'ils ont voulu imiter les fictions des anciens. Car s'ils s'étoient uniquement attaché à la verité, s'ils l'avoient suivie aussi scrupuleusement qu'on le fait dans l'histoire, se contentant d'exercer leur genie dans les embelissemens que fournissent les vers, c'est-à-

dire, dans les expressions & les figures qui forment le systeme poëtique ; ils auroient merité les loüanges des personnes judicieuses & de bon goût. Nos poëtes (dit M. de saint Evremont) *font de mauvais poëmes ajustez à ceux des anciens, & conduits par des regles qui sont tombées avec des choses que le temps a fait tomber ; c'est à une imitation servile & trop affectée qu'est dûe la disgrace de tous nos poëmes. Nos poëtes n'ont pas eû la force de quitter les Dieux de la fable, ni l'addresse de bien employer ce que nôtre religion leur pouvoit fournir. Le genie de nôtre siecle est tout opposé à cet esprit de fables & de faux mysteres. Nous aimons les veritez déclarées ; le bon sens prévaut aux illusions de la fantaisie ; rien ne nous contente aujourd'huy que la solidité de la raison.* *Discours sur les poëmes anciens.*

S'il est vrai qu'il n'y ait rien de grand dans les choses que la verité & la justice ; rien de grand dans les sentimens que nôtre amour pour l'un & pour l'autre ; rien de grand enfin dans les actions, que ce que font les hommes par la force de cet amour ; il s'ensuit que la sublimité de l'expression que demande la poësie, ne sçauroit consister qu'à faire paroître la verité & la justice aussi grandes qu'elles sont, à peindre parfaitement les grands personnages

qui les ont aimées & preferées à toutes choses ; qui ont répandu leur sang pour rendre témoignage à la verité, ou pour défendre les interêts de sa justice. Et rien de tout cela ne demande la fiction. De sorte que si on s'est imaginé qu'il y avoit quelque repugnance entre le genie de la poësie & l'exacte verité ; c'est qu'on ne s'est plû à lire que celle qui étoit profanée par les sujets vains & mépriſables de la fiction, & que l'on sent qu'il y a quelque indécence à étaler la majesté de la verité & les vertus des grands hommes, avec un langage que l'on n'employe ordinairement, qu'à débiter le mensonge & à faire valoir des bagatelles. Mais ce sentiment ne peut point venir de la nature de la poësie, qui étant un langage plus élevé que la proſe, doit par conſequent être encore plus propre que la proſe à décrire les plus grandes choſes.

XXV.

Il est vrai que l'on s'efforce de juſtifier ce monſtrueux aſſemblage de menſonge & de verité par cette licence que l'on appelle poëtique, & que l'on veut qui permette aux poëtes de tout oſer, comme il eſt permis aux Peintres. Mais bien loin que cette licence ſoit une regle, c'eſt au con-

traire le renverſement des veritables regles, qui ne veulent pas que la parole telle qu'elle puiſſe être, ſerve à autre choſe qu'à inſtruire les hommes de la verité. On ſçait bien que la contrainte des meſures & de la cadence des vers, a fait diſpenſer les poëtes de la ſeverité des regles du langage ordinaire. On leur a permis des conſtructions irregulieres, des expreſſions défectueuſes, des termes extraordinaires, pour donner plus de nombre & de grandeur à leurs vers. Nous en avons des exemples dans les poëtes ſacrez. Mais on abuſe de cette licence, quand on la veut étendre du ſtile aux choſes. Et ſi une fois cette extenſion eſt permiſe, il n'y a plus rien de ſi extravagant, que les poëtes ne puiſſent dire. Car à qui ſera-ce de donner des bornes à cette licence? Quand on a une fois franchi les loix de la raiſon & de la verité, rien n'eſt plus capable de nous retenir.

Cette licence peut avoir ſes limites dans le ſtile, parce qu'il faut toûjours parler de maniere à pouvoir être entendu. Mais dans les choſes on ne ſçauroit lui en marquer de certaines, puiſqu'aucun poëte n'eſt obligé de s'aſſujettir aux regles d'un autre; ſi un poëte fait rencontrer des hommes qui n'ont jamais pû ſe voir, des hom-

mes éloignez d'un siecle ; pourquoi un autre n'en pourra-t'il pas faire rencontrer d'éloignez de deux, de trois, de quatre & de plus ?

On dira peut-être que l'on demande du vrai-semblable dans ces fictions, & qu'il n'y en auroit point dans ces rencontres d'hommes, qu'on sçauroit avoir été si éloignez les uns des autres. Je ne veux que cette réponse, pour prouver que la fiction dans les poëmes est tout-à-fait opposée au bon sens & à la raison. Si l'homme ne peut goûter les choses où il n'y a point de vrai-semblance, c'est qu'il n'aime en effet que la verité, & que ce qui n'en a aucune apparence ne lui sçauroit plaire. La raison veut donc qu'on lui presente plûtôt la verité que la vrai-semblance, qui ne sçauroit non plus rassasier nôtre ame affamée de la verité, que les festins en peinture nourrir nôtre corps.

XXVI.

Les poëtes Chrétiens auroient donc dû corriger par les lumieres de la raison & de la religion les erreurs des payens sur le systeme de la poësie, au lieu de les suivre aveuglément & sans aucune reflexion. Ces lumieres nous montrent, qu'il ne peut y avoir d'art pour celebrer le mensonge & pour rendre les vices aimables. En l'expo-

rience nous fait voir que bien loin que les états ou les hommes en particulier puissent tirer aucun avantage des réveries & des faletez de la fable ; les uns & les autres au contraire en souffrent une infinité de maux. Les fables n'ont jamais fait que corompre les mœurs, amollir les hommes, & les rendre aussi incapables de se soûmettre aux loix de la police, que de suivre les preceptes graves & severes de l'Evangile.

On pardonne à Aristote & à Horace qui ne connoissoient rien de meilleur, de s'être imaginé que la fable peut servir à la guerison des passions, & que le theatre peut être une école de vertu ; mais que cela ait pû entrer dans la pensée des Chrétiens, c'est ce qui ne se peut comprendre. Quoi ! des Chrétiens être moins sages sur ce chapitre, que Platon & que Ciceron ; qui le pourroit croire ?

Saint Evremont se mocque de cette guerison des vices, sous pretexte de laquelle les sectateurs d'Aristote & d'Horace pretendent justifier la fable. L'Auteur du *Parrhasiana* ou pensées diverses, ne juge pas autrement de tous les poëmes de quelque nature qu'ils soient. De la maniere qu'ils sont faits, il ne les croit propres qu'à nuire aux bonnes mœurs, & à gâter le jugement de la jeunesse.

Quelque choſe que puiſſent donc dire tous ces Auteurs entêtez de la manie des poëtes payens, ils ne ſçauroient faire voir d'incompatibilité entre le poëme épique & la verité; ſans ſe fonder ſur des préjugez viſiblement faux & tout-à-fait pueriles. Ce ſont tous gens élevez dans le païs de la fable, qui ne raiſonnent que ſur des ſonges, & qui ne veulent pas qu'on les éveille pour leur en faire voir les illuſions. Ils ont trop reſpiré ce mauvais air, pour ſe plaire dans celui du bon ſens & de la verité toute pure.

XXVII.

Ces Auteurs auroient infiniment mieux fait, s'ils avoient ſuivi la methode des Philoſophes de ce ſiecle; c'eſt-à-dire, s'ils s'étoient mis au-deſſus des préjugez de la mauvaiſe éducation, & qu'ils ne ſe fuſſent pas ſoûmis aveuglément à ce qu'ils avoient reçû de quelques anciens. Avec leur ſcience & leur eſprit, ils auroient trouvé dans les lumieres de la raiſon & dans les ſources de la nature, les regles veritables de la poëſie, ils en auroient trouvé de veritables modelles dans les poëtes ſacrez; les livres de l'ancien & du nouveau Teſtament, l'hiſtoire ſainte & profane, les arts & les ſciences, le ciel & la terre, la nature &

les mœurs, la pieté & la patience des Saints, les merveilles & les prodiges de la puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté, sa justice & sa misericorde leur en auroient fourni autant de dignes sujets, qu'ils en auroient pû souhaiter. Et si tant de matiere ne leur avoit pas encore suffi, on leur auroit pardonné d'en chercher dans la fable, ou dans les fictions de leur propre imagination.

Le Journal de Trevoux du mois de Mai 1706. nous apprit que le P. Leva Jesuite, poëte & philosophe distingué, employe le talent qu'il a pour la poësie, à rendre la philosophie & la Mathematique moins seches. *C'est* (dit l'Auteur du Journal) *le veritable usage du langage des Dieux. Il ne devroit être employé que par la raison & en faveur de la verité. C'est dégrader un art si noble & si utile, que de le reduire à faire valoir le mensonge, ou à à dire pompeusement des bagatelles.* Celui du mois de Juin de l'année 1708. en nous aprenant que l'illustre M. l'Abbé Genest travaille à un poëme François contre les impies, & que M. l'Abbé de Polignac, qui fait admirer dans tout ce qu'il écrit & la beauté & la solidité de son genie, en a composé un Latin sur le même sujet, ajoûte ces paroles; *Le feu divin de la poë-*

sie est mis à son veritable usage, quand on l'employe pour défendre la cause de Dieu. Ces reflexions sont dignes de leur Auteur. Nous n'usons bien de nos talens, que lorsque nous les employons pour nous entr'aider à connoître Dieu & à le servir.

Enfin si Orphée a veritablement existé, s'il a composé des vers qui le firent regarder comme un homme divin & l'oracle de la sagesse; nos poëtes peuvent être ses imitateurs, comme il a été l'imitateur immediat de Moïse. Ils peuvent travailler à nous faire goûter les vertus Evangeliques, qui sont seules capables d'apprivoiser les Tigres & les Lions, de faire paître ensemble les Loups & les Agneaux, parce qu'elles seules peuvent dompter les passions qui rendent les hommes plus cruels que les Tigres & que les Lions, & qui sont cause qu'il se commet plus de meurtres & de brigandages dans les villes, que dans les déserts même & dans les forêts.

Le nouvel imitateur de l'Anacreon & de Pindare M. de la Motte dit, que l'art poëtique est de soi-même indifferent au bien & au mal; que les poëtes ne cherchent qu'à plaire, laissant aux Philosophes le soin d'instruire. Je suis fâché que de telles paroles soient échapées à un Auteur si judicieux. J'avoüe que les poëtes ne cher-

chent qu'à plaire; mais en cela ils ont tort. J'avoüe encore que tous les arts considerez eux-mêmes aussi bien que les créatures insensibles, sont indifferens au bien & au mal. Mais nous les devons regarder dans les desseins de Dieu qui a tout fait pour sa gloire, qui nous a donné les arts, afin que nous nous en servissions pour le glorifier & pour nous soulager dans les necessitez de la vie. Saint Paul disoit que toutes les creatures gemissoient dans l'attente de se voir affranchies de la corruption à laquelle les hommes les ont assujetties. Nous pouvons dire la même chose des arts dont les hommes se servent pour se corrompre les uns les autres; ils gemissent de ce qu'on les employe à des usages si opposez aux desseins de Dieu. Et l'art poëtique est celui de tous dont on abuse le plus & avec le moins de remords. Rom. 8. 20.

M. l'Abbé Testu de l'Academie Françoise, dans les Stances chrétiennes sur des sujets tirez de l'Ecriture & des Peres, & Mademoiselle de la Guerre dans ses *Cantates* sur des sujets à peu prés pareils, s'efforcerent de retirer la poësie de cette honteuse servitude; & en montrant que la nature & la grace concourent en eux pour enrichir nôtre langue de saints Cantiques également capables d'éclairer nos esprits

des lumieres de la foi, & d'embraſer nos cœurs des ardeurs de la charité ; ils font en même temps la preuve de ce que j'ai dit, que le ſyſteme poëtique n'a nulle alliance avec la fable, & que de ſoi-même il ne reſpire que la verité & la ſainteté.

Fev. 1709. Art. 20. Le Journal de Trevoux, de qui nous apprenons l'impreſſion des *Cantates* de Mademoiſelle de la Guerre, nous apprend auſſi au même lieu, que M. de la Motte en a compoſé plus de cinquante ſur les plus beaux évenemens de l'hiſtoire ſainte. Et il ajoûte : *Qu'il ſouhaitteroit que ces Cantates fuſſent imprimez avec des argumens en proſe & des figures de la main de nos plus habiles Graveurs ; que ce ſeroit le moyen d'inſtruire les perſonnes du ſiecle de la religion. Qu'il ſeroit doux* (ajoûte-t'il encore) *de voir la poëſie, la peinture, la muſique, ces beaux arts trop ſouvent profanez par d'indignes, par de criminels uſages, ſe réünir pour prêter leurs ornemens à la parole de Dieu.*

Ces ſouhaits partent d'un cœur veritablement ſage & chrétien. Car il eſt certain, que ſi Dieu fait tout pour lui, il ne ſçauroit donner aux hommes ces talens extraordinaires, que le ſaint Eſprit appelle du nom de ſageſſe dans l'Ecriture, lorſqu'elle parle de la fabrique du Tabernacle

cle de Moïse ; que pour les faire servir à sa gloire dans la construction du Tabernacle spirituel, dont le premier n'étoit que la figure. Et les employer à autre chose, c'est user de ses propres bienfaits, pour élever des idoles en Israël ; & tomber dans la folie avec la science que Dieu nous a donnée pour le glorifier. Jerem. 10. 14.

XXVIII.

Pour venir enfin à la conclusion de ce Discours, aprés tout ce que j'ay dit, il est facile d'inferer non seulement que la poësie n'a nul rapport necessaire avec la fable ; mais même qu'elle la rejette comme sa honte & son deshonneur. Elle n'a servi dans sa naissance qu'à décrire les merveilles du Tout-puissant, à publier les oracles de sa justice & de sa misericorde, elle voudroit qu'on ne la fît pas dégenerer, ni servir à rien d'indigne de cette noble origine.

Loin donc de nôtre poësie tous ces noms de divinitez fabuleuses ; loin toutes ces expressions qui en marquent les mysteres. Ce sont des restes de l'idolâtrie dont il faudroit exterminer même la memoire, s'il étoit possible, & dont au moins on ne se doit souvenir qu'avec pitié. Ces expressions deshonnorent non seulement nô-

tre poëſie, elles nous deshonorent encore nous-mêmes. Et il eſt à craindre que nous ne rendions quelque honneur à des divinitez, dont nous pretendons ennoblir nos vers. Les Ecrivains qui ont le mieux connu le genie de la poëſie, les condamnent. L'Auteur des nouvelles reflexions ſur l'Art poëtique dit, que la maniere d'ecrire de nos poëtes eſt toute payenne, & qu'ils s'en excuſent mal ſur l'exemple des anciens. Saint Jerôme qui a peut-être plus cité les Auteurs profanes qu'aucun autre des Peres, défend aux Chrétiens de ſe ſervir de certaines expreſſions qui ſont venuës du paganiſme. *Abſit ut de ore Chriſtiano ſonet, Jupiter omnipotens, & me Hercule, & me Caſtor, & cætera magis portenta quàm numina.*

Ep. ad Damaſ. Papam.

Le plus fameux des poëtes lyriques de ce temps a paſſé condamnation ſur ce ſujet, même à l'égard de la poëſie Latine. Quoiqu'il eût été dans l'ancien préjugé, & qu'il l'eût défendu par écrit, *devenu plus ſage* (dit-il) il l'a condamné dans le volume de ſes Hymnes, & même il a fait imprimer le poëme de ſon adverſaire ſur la vanité des fables. *In vanas poëtarum fabulas.* Il l'appelle ſon frere à la façon des Hebreux; car c'étoit ſon couſin germain. Voici ce qu'il en dit:

Mais mon frere plus censé que moi m'a « fait connoître par ce poëme aussi élegant « que chrétien, que jusqu'ici je me suis « trompé, il m'avertit de laisser Apollon « & les Muses, pour écrire sur des sujets « plus saints; parce que, comme le dit saint « Paulin, Apollon ne doit point avoir « d'entrée dans des cœurs consacrez à Je- « sus-Christ. *Sed meus frater consultior hoc christiano nec minus latino carmine me desipuisse hactenus monet; & abjurato Apolline cum Musis, ad sanctiora scribendi argumenta invitat; non enim patent Apollini sacrata Christo pectora, ait sanctus Paulinus ad Ausonium.*

Ille procul veterum figmenta incondita vatum,
Dîque Deæque sacros nec violate modos.
Reliquias veterum infames, hæc monstra, poëtæ,
Intempestivis nec revocate jocis.

Il fait ensuite une abjuration solemnelle de toutes les fictions de la fable & de toutes les divinitez profanes. Il ne veut plus qu'il en paroisse le moindre vestige dans ses vers. Il deteste devant Dieu tous les poëmes où il les a mêlées; & souhaite que les marbres mêmes sur lesquels ils sont gravez, se brisent, afin qu'il n'en demeure rien à la posterité.

Hæcque ſcripta tenus ſine te data præda favillis,
Pervolitent meritis ſcripta pianda Regis.
Marmora diſſiliant vatem indignata profanum,
Vanus & à ſera poſteritate legar.

XXIX.

Mais ce n'eſt pas aſſez pour reparer toutes les profanations que l'on a fait de la poëſie en ne l'employant qu'à traiter des ſujets feints & profanes, de ne la plus faire ſervir qu'à la gloire de la verité & de la vertu; il faudroit encore bannir de chez elle tout cet attirail de mots, qui ſont les marques des flétriſſures qu'elle a reçûës. Apollon & les neuf ſœurs, le cheval volant & le ſacré vallon, Helicon & le Parnaſſe, Aganipe & Hypocrene, & je ne ſçai combien d'autres mots, dont eſt compoſé le jargon des poëtes Grecs & Latins, ne devroient point paroître dans nos vers, *Ce ne ſont plus aujourd'hui que de grands ſons vuides de ſens & de raiſon*, comme le dit un bel eſprit de ce temps. Cela ſe ſent encore trop du paganiſme pour avoir bonne grace dans les vers des Chrétiens.

S. Evremont.

Il y a même dans cette imitation je ne ſçai qu'elle baſſeſſe tout-à-fait indigne des poëtes, qui ſe piquent de genie, de nobleſſe & d'élevation. Le retour ſi frequent de

ces sortes de mots cause du dégoût dans la lecture de leurs vers ; ils font croire que le genie est petit & la veine sterile, d'où sont sortis des vers composez de toutes ces antiquailles.

M. de Santeüil le dit dans les vers que je viens de raporter & dans ceux-ci.

Usque adeò lævis vos fabula pascit inanes ;
Vos inopes rerum fabula ditat inops.

Quand on lit ces vers de M. Despreaux,

Sur le haut Helicon leur veine mépriſée
Fut toûjours des neuf sœurs la fable & la riſée,
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegase pour eux refuſe de voler.

On a du regret de voir qu'un poëte de cette qualité, à qui il étoit si facile de trouver une infinité d'autres expressions grandes & nobles, pour marquer le mépris que font les hommes de bon goût, de ceux qui se mêlent d'être poëtes, sans avoir le genie de la poësie, qui ont la temerité de traiter des sujets qui passent leurs forces, se soit servi d'expressions si usées, & n'ait point eû honte de s'exprimer dans ce stile de college.

Qu'il y auroit de choses à dire à ce sujet sur les poësies de M. de la Motte ! Il a

joint à ſes Odes où il invoque ſi ſouvent Apollon & les Muſes, & qui ſont preſque toutes compoſées dans un ſtile tout payen, un Poëme ſur les Apôtres, où il invoque l'Eſprit ſaint qui les anima dans la publication de l'Evangile. Quel raport de la fin avec le corps de l'ouvrage ? Le Prophete reprochoit à Achab & à ſon peuple qu'ils clochoient des deux côtez, en voulant ſervir en même temps Dieu & Baal.

3. Reg. 18. 21. *Si le Seigneur eſt Dieu* (leur dit-il) *ſuivez-le ; mais ſi c'eſt Baal qui eſt Dieu, ſuivez Baal, & laiſſez le Seigneur.* Si les Dieux des payens ont veritablement formé le genie de M. de la Motte, ſi c'eſt eux qui lui inſpirent le feu qui lui fait produire ſes vers ; qu'il ne reconnoiſſe point d'autre Dieu, & qu'il les invoque toûjours ; mais s'il eſt vrai qu'il ne doive qu'au Dieu qui a fait le ciel & la terre, ſon eſprit

Pſ. 25. & tous ſes talens ; qu'il ne s'adreſſe point à d'autres & qu'il n'invoque que lui ; qu'il renonce aux Dieux des Gentils, qui ſont des demons.

Si les poëtes Grecs ont voulu celebrer les monts & les vallons, les fleuves & les fontaines, tous les lieux enfin où ils compoſoient leurs poëmes, & dont ils croïoient ou feignoient de croire, que les divinitez leur inſpiroient le feu qui échauffoit leur

esprit ; s'ils se sont proposé en cela d'imiter les poëtes sacrez qui ont conservé la memoire des lieux où Dieu avoit operé ses plus grandes merveilles, pour faire éclater la protection qu'il donnoit à son peuple, & où il avoit fait sentir sa presence aux Patriarches & aux Prophetes ; qu'est-ce que cela fait pour nos poëtes ? Ils doivent laisser aux Grecs ce qui ne peut convenir qu'aux Grecs. Et ils ont moins de raison de mettre à tout moment dans leurs vers le Parnasse & le Pinde, qu'il n'y en auroit d'y mettre Vaugirard & Montmartre, si nos poëtes avoient fait à ces lieux le même honneur, que les Grecs ont fait à ceux dont on vient de parler.

Mais les poëtes Latins ont imité les Grecs, ils n'ont point fait de vers, où ils n'ayent cousû quelques-uns de ces noms. Hé bien si les Latins ne se sont point piqué de quelque chose de plus grand, que d'une basse imitation de la poësie Grecque ; & s'ils ont voulu emprunter les termes & les expressions même des Grecs, comme ils en ont pris leurs loix & leurs coûtumes ; nous autres François & Chrétiens devons-nous les suivre comme des vils esclaves ? ne devons-nous pas au contraire nous pique d'écrire avec une parfaite liberté, soit pour le stile, soit pour les sujets ? devons-

nous nous assujettir à autre chose qu'aux regles essentielles de la poësie, aux regles communes à tous les temps & à tous les pays, c'est-à-dire aux loix seules de la raison & de la nature, qu'ont pratiquées les poëtes Hebreux ?

S'il y a des modelles à imiter, ce ne peut être que ceux que les profanes ont voulu imiter, & qu'ils ont mal imitez. S'il y avoit des expressions que l'on dût affecter dans la poësie, ce seroit celles de ces parfaits originaux. Neanmoins avec cette retenuë qu'on ne s'ingere point de vouloir paroître inspiré ; car si les poëtes payens ont contrefait les entousiastes pour imiter les Prophetes, il me semble que c'est une impieté & une espece d'idolâtrie à nous de contrefaire en cela les payens.

Sublime ingenium fucum fastidit & umbras
Nativis gaudet luxuriare bonis,
O si naturæ nossent mysteria vates
Ingenua simplex crefferet arte labor.

Sanzovil.

On ne sçauroit donc assez s'étonner que cet arbitre du bon goût, l'Auteur de l'Art poëtique, veüille que les façons de parler qui se tirent du systeme fabuleux, soient les vrais ornemens de la poësie ; & qu'il se mocque des Auteurs qui ont des scru-

pules sur ces restes de l'idolâtrie, comme il le fait dans ces vers.

Mais dans une profane & riante peinture
De n'oser de la fable employer la figure,
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flute, aux Parques leurs ciseaux,
D'empêcher que Caron dans sa fatale barque,
Ainsi que le Berger ne passe le Monarque;
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir au Lecteur plaire sans agrément.

Si ce sont des agrémens, ce sont ceux qu'affectent les Courtisanes, mais que les femmes sages mépriſent & rejettent. La simplicité qui naît du seul fond de la nature plaira toûjours infiniment davantage aux personnes de bon goût, que ce ridicule assemblage de tant de pieces, qui ne conviennent ni à nos mœurs, ni à nôtre religion.

Est-il donc possible que des gens de bon sens ayent pensé, que l'on ne peut composer des vers excellens sans les bizares expressions de la fable? Les Auteurs de ces belles inventions seroient bien surpris, s'ils revenoient au monde, & qu'ils visent de graves personnages comme les Chrétiens, faire tant d'honneur à leurs songes & à leurs impietez, que de s'en ser-

vir pour donner de la grandeur & de la ſublimité à leur poëſie. Ils croiroient au contraire que les Chrétiens devroient, ou mépriſer ces choſes comme des amuſemens d'enfans, ou les déteſter comme les trophées des victoires que le demon a remportées ſur le genre humain; & que pour relever & ennoblir leurs vers, ils devroient chercher le grand & le ſublime dans leur propre religion, dont ils adorent les merveilles & les myſteres. Voila ce que leur feroit penſer le bon ſens.

Santeüil. O utinam priſci remearent lucis in auras,
Redirent ipſos quos coluere Deos.

Si on dit pour la défenſe de l'Auteur, que c'eſt ſeulement dans les ſujets profanes, qu'il veut qu'on puiſſe employer les Dieux de la fable, c'eſt défendre une faute par une autre, puiſque la raiſon ne peut ſouffrir qu'un Chrétien traite des ſujets de cette nature, qui offenſent & la dignité de ſon être & la ſainteté de ſa vocation. Un Chrétien doit laiſſer aux profanes les peintures profanes, & ſe contenter d'exercer ſon genie ſur des ſujets graves & ſerieux, ou au moins qui n'ayent rien de profane, comme ceux que nous fourniſſent toutes les merveilles de l'art & de la nature.

XXX.

Mais il me semble que j'entends Messieurs du Parnasse s'élever en foule, & s'écrier, qui est donc ce nouvel Aristarque, qui se méle de nous reprendre, qui s'ingere de donner des loix dans un païs qu'il ne connoit point, & où il n'est point connu ? Je les vois deja prêts à me reduire en poudre par leurs vers foudroyans, à me traiter d'impie comme un Zoile, & d'insensé comme un Ariphrade ; ou peut-être me mépriser, ce qui leur paroîtra sans doute une punition plus digne de mon audace & de mon ignorance. Peut-être même qu'ils ne me feront pas l'honneur de croire que je peche par ignorance ; parce que, comme le dit un d'eux, *l'ignorance n'est pas toûjours malheureuse, il n'est pas possible qu'elle rencontre toûjours si mal ; il faut que j'aye eu un dessein formé de trouver mauvais les meilleures choses, ou le sens si peu juste, que je ne sçaurois jamais rien prendre que de travers.* M. Dacier sur la poët. d'Arist. c. 26.

A la verité, si ces Messieurs se tenoient toûjours sur le Parnasse, ou s'ils étoient toûjours en l'air montez sur le cheval volant, sans descendre jamais parmi nous autres habitans de la terre ; on pourroit les laisser vivre selon leurs loix, & ne se

mettre pas en peine de ce qu'ils feroient dans leur societé. Mais ils veulent faire la loi à tous les autres Ecrivains, & si on ne se soumet à leurs décisions, on est aussitôt exposé aux traits piquans de leurs satyres. Ils se rendent les arbitres de la reputation des Auteurs, & exercent un empire tyrannique dans la republique des lettres.

Parlons plus serieusemint & avec plus de sens froid. Je les prie de me dire pourquoi ils pretendent, qu'on doit tellement respecter les sentimens d'Aristote & d'Horace dans le Christianisme, que l'on ne puisse s'en éloigner sans crime, dans les choses même que condamne visiblement la raison, & qui repugnent à la sainteté de la religion que nous professons. Il faudroit qu'un Legislateur d'une autorité reconnuë de tous les hommes, nous eût donné les regles de la poëtie, pour reduire à la necessité d'obéïr tous ceux qui voudroient écrire en ce genre. Or nous n'avons point de Legislateur de ce caractere, qui nous ait défendu de faire des vers de quelque espece que ce soit, sans des noms honteux au genre humain, & des fictions opposées à la religion.

Mais s'il n'y a point dans la republique des lettres de Legislateur absolu, ni de

Docteur irrefragable ; il nous doit être permis d'appeller des décisions d'Aristote, d'Horace, & de celles de leurs sectateurs modernes, que nous respectons encore plus qu'Horace & qu'Aristote, à des tribunaux plus autorisez que les leurs ; je veux dire à ceux de la droite raison & de la verité, de la saintеté & de la justice, qui sont blessées par les regles pretenduës de ces maîtres ; je veux dire à ceux de Platon & de Ciceron, à ceux des Peres de l'Eglise dont le jugement est encore plus seur que celui de ces deux Philosophes.

Mais n'y auroit-il jamais eû de poëtes, si les hommes avoient toûjours été assez sages & assez heureux, pour conserver les traditions qu'Adam avoit laissées à ses enfans, & pour ne s'écarter jamais du culte du vrai Dieu ; si les premiers poëtes des Grecs n'avoient point divinisé des hommes impurs & cruels ; s'ils n'avoient pas fait des Déesses, je ne sçai quelles chanteuses qui s'étoient renduës celebres par la musique ; s'ils n'avoient point celebré dans leurs vers les montagnes, les vallées, les fontaines, les bois & tous les lieux où ils les composoient ? Cette pensée doit paroître à tout le monde entierement opposée au bon sens & à la raison. Les poëtes Hebreux avoient composé leurs poë-

Clem. Alex. adm. ad gentes.

mes ſans ce ſtile ; un grand nombre de Chrétiens en ont compoſé de trés-excellens ſans avoir eû beſoin du ſyſteme fabuleux ; ce ſyſteme n'eſt donc point de l'eſſence de la poëſie, & c'eſt une injuſtice manifeſte, & même une tyrannie, d'y vouloir aſſujetir ceux qui ſont capables de compoſer en ce genre. Ils feroient infiniment mieux, s'ils pouvoient ſe défaire de tous ces mauvais reſtes de la pouſſiere du College.

XXXI.

Il faut eſperer que de ſi faux préjugez ſe diſſiperont un jour, & que l'on proſcrira la fable de la poëſie ; au moins ce que je dis, ſervira peut-être à interrompre en quelque maniere un abus ſi honteux, & à ramener quelque jour les poëtes aux lumieres de la verité & de la raiſon. Car il ne faut pas attendre que ceux d'aujourd'hui changent. Nous tenons trop aux vices & aux enchantemens qui nous viennent, ou de nôtre mauvais naturel, ou de nôtre malheureuſe éducation. *Ita pervicax vel in vitiis, vel in nugis eſt humanum ingenium, vel inquè natum, vel perperam educatum.*

Enfin nous avons ſur cela une autorité qui doit faire plier nôtre raiſon & détruire

tous nos préjugez. Dieu avoit commandé à son peuple de détruire tous les monumens & tous les vestiges de l'idolâtrie, de renverser les Autels, & d'effacer tous les noms des faux Dieux, quand il seroit en possession de la terre promise : c'étoit sans doute, afin que ce peuple ne nommant point ces Dieux, en perdît absolument le souvenir. Quel bonheur pour le Christianisme, si les noms de ces Dieux avoient été effacez, & de tous les monumens des anciens, & de toutes les compositions des Chrétiens ; puisque les pensées & les noms de ces Dieux ne se presentent guéres à leur esprit, qu'avec les traits de l'injustice & de l'impureté, qui font le caractere de ces Divinitez odieuses ; & que toutes ces pensées font, ou du tort, ou de la peine à l'innocence de leur ame & à la pureté de leurs mœurs. Mais que ne font-elles point dans ces vers dont la cadence & le sublime nous charment ? Et nos poëtes croiront pouvoir sans crime rapeller dans nôtre memoire, ce que Dieu a voulu que l'on en effaçât ?

Exod. 23. 13. *Douter.* 11. 30.

XXXII.

Au reste il ne faut pas conclure de ce que la fiction, ni la fable ne doivent point paroître dans nos vers, qu'il

en faille bannir toutes les figures. Ce ſeroit anéantir la poëſie, puiſque c'eſt proprement par ces figures hardies & par ces images ſurprenantes & extraordinaires, ſous leſquelles les Poëtes repreſentent les choſes, que la poëſie ſe diſtingue de la proſe, qu'elle tranſporte & qu'elle ravit. Les poëtes ſacrez ſe ſont ſervi utilement de ces figures & de ces images, pour faire comprendre la grandeur & la toute-puiſſance de Dieu, la facilité & la promptitude avec laquelle il opere les choſes qui nous étonnent le plus. Et il ſeroit très-aiſé de faire voir que les tours & les expreſſions que l'on admire le plus dans les profanes, ſont tirées des poëtes ſacrez & ſur-tout des Pſeaumes, où David animé de l'eſprit de Dieu, s'efforce de donner de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe & de tous ſes autres attributs, les plus hauts ſentimens qu'il ſoit poſſible à l'homme d'en concevoir. C'eſt le ſentiment de Clement Alexandrin, comme je l'ay dit cy-deſſus, & celui de ſaint Auguſtin dans ſon Livre des Locutions, ou des Façons de parler des Livres de Moïſe; il dit que toutes les figures du diſcours que les Grammairiens admirent, tirent leur origine de l'Ecriture.

Ces poëtes perſonifient par tout les choſes inſenſibles; ils leur donnent de la

raison & du jugement, tantôt pour les porter à la reconnoissance du Dieu qui les a créé, tantôt pour leur faire admirer sa puissance & publier ses loüanges; afin d'exciter les hommes à les imiter & les confondre de leur ingratitude envers le Dieu, de la bonté duquel ils ont reçû l'être, & dont ils reçoivent encore tous les jours tant de bienfaits. C'est ce que les payens ont encore imité.

Je dirai la même chose de ces petites fables ou apologues ingenieusement inventées, pour instruire les hommes des plus belles maximes de la Morale. L'Ecriture nous en a donné l'exemple. Elles sont toutes sans venin & d'une merveilleuse utilité, pour insinuer d'une maniere également spirituelle & agreable, les plus belles & les plus solides regles des mœurs dans l'esprit de la jeunesse; elles ont un air de simplicité & de naïveté qui plaît même infiniment aux vieillards.

XXXIII.

Mais enfin on me pourra dire que chacun a son goût; que si le mien n'est pas pour les poëtes profanes & pour la fable, je ne dois pas pretendre qu'il soit la regle de celui des autres; que le goût le plus commun doit passer pour le meilleur,

& que ſans difficulté le mien ne l'eſt pas; qu'enfin il s'agit de juger, & que chacun ayant pris ſon parti, il eſt difficile qu'il ſe trouve quelqu'un qui ſoit en état de le faire avec équité. C'eſt ce qui m'engage à examiner ce que c'eſt en effet que le bon goût, & à faire voir que ceux qui ſe flattent de l'avoir, n'en ſont peut-être pas tout-à-fait ſi bien partagez qu'ils le penſent.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 NOV 1955
OF OXFORD
LIBRARY

DISCOURS II.

On montre ce qui fait le bon goût de l'esprit.

IL faut que ce qui fait le bon goût de l'esprit soit bien peu connu ; puisque nous voyons certains Auteurs se reprocher les uns aux autres, qu'ils manquent de goût, sans qu'aucun d'eux ait encore donné de preuve capable de convaincre les autres, qu'il avoit raison, & que les autres avoient tort.

Horace n'estimoit pas Plaute, & les Sçavans sont partagez sur le jugement d'Horace. Les uns disent que le bon goût qui regnoit du temps de Plaute, pour la fine raillerie, étoit deja perdu du temps d'Horace ; les autres au contraire disent que le siecle d'Horace étoit celui du bon goût, *& que les Laquais de ce poëte en avoient plus que les plus hauts huppez de nos beaux esprits d'aujourd'hui.* Il en est de même de certains Sçavans qui ne s'accordent pas sur la preference des anciens & des modernes. M. Baillet.

Il ne faut point d'autres preuves pour montrer combien on ignore ce que c'eſt que le bon goût ; & pour faire voir que le jugement qu'on fait des Auteurs, eſt plûtôt un effet de l'humeur & des préjugez de l'éducation, que d'un diſcernement éclairé & d'une connoiſſance certaine qui procede de la raiſon ; c'eſt-à-dire du veritable bon goût, qui eſt un, qui ne change point, & qui ne ſçauroit être oppoſé à lui-même.

Ces reproches que les ſçavans ſe font les uns aux autres, ſont au fond trés-inutiles, puiſque ce qui s'eſt dit de part & d'autre, n'a jamais ſervi de rien pour terminer les diſputes. Elles m'ont toûjours paru trés-indignes des gens de lettres, qui ne devroient marcher qu'avec la lumiere, & ne jamais rien dire pour la défenſe d'une cauſe, qui pût leur être retorqué avec la même confiance qu'ils l'ont allegué. C'eſt ce qui m'oblige de chercher dans ce Diſcours en quoi conſiſte le bon goût de l'eſprit, & les ſignes certains par leſquels on peut diſcerner les perſonnes qui l'ont, d'avec celles qui ne l'ont pas. C'eſt le ſeul moyen de finir les conteſtations.

Il eſt vrai qu'une illuſtre Sçavante en a donné une juſte définition, comme je le

ferai voir dans la suite ; mais comme elle ne l'a point suivie, & qu'au lieu de s'étudier à en montrer la verité, elle l'a laissée dans une certaine généralité, où chacun peut la tourner à son avantage ; en un mot, comme ni cette Sçavante, ni les Auteurs qui ont écrit depuis, n'en ont fait aucun usage, cette définition n'a point encore produit le fruit qu'on en pouvoit esperer. De sorte qu'il est necessaire aujourd'hui de la retoucher tout de nouveau & de l'aprofondir, afin qu'on en puisse tirer tout l'avantage qu'on en doit attendre pour éclaircir les questions, & les terminer.

II.

On entend souvent dire parmi nous, comme une espece de proverbe, ou de maxime, *Il ne faut point disputer des goûts*; & on ne voit que trop de gens qui veulent étendre cette maxime au goût de l'esprit & de la conscience même, afin qu'on les laisse & penser & vivre comme bon leur semble. L'abus qu'on fait de ces paroles m'obligea, il y a deja plusieurs années, de faire voir en quoi elles peuvent être vrayes, & en quoi elles sont fausses en effet. Je montrai qu'elles sont vrayes en ce sens, qu'il ne faut pas entreprendre de cor-

riger à force de raiſons le mauvais goût des perſonnes qui aiment la craye & le charbon ; mais qu'elles ſont fauſſes, ſi on veut leur faire ſignifier que ces perſonnes ayent le goût auſſi bon que ceux qui aiment les viandes les plus propres à faire un bon ſang & à former les eſprits ; ainſi en general on peut diſputer des goûts, on peut dire même qu'il y en a de bons & de mauvais.

Nous devons raiſonner de la même maniere du goût de l'eſprit. Il y en a certainement un bon & un mauvais ; la queſtion eſt de le bien marquer, afin que l'on ne s'y méprenne pas. Saint Evremont dit: *Qu'il eſt preſque impoſſible d'aprendre, ni d'enſeigner en quoi conſiſte le bon goût ; que quand on a cet avantage, il ne faut pas traiter de haut en bas ceux qui ne l'ont pas, parce que l'on n'a pas de pieces en main pour les convaincre, & leur faire voir qu'ils ont tort, & qu'on les ramene bien plûtôt qu'on ne les perſuade.* Mais il ſe trompe ; il n'eſt point du tout impoſſible d'aprendre & d'enſeigner ce qui fait le bon goût, & il eſt aiſé de trouver des pieces pour convaincre ceux qui ne l'ont pas. Je ſoûtiens même qu'il eſt moins facile de les ramener, que de les perſuader. Pour les ramener, il s'agit de corriger la

mauvaise disposition de leur esprit & celle de leur cœur, & pour les persuader, ou au moins les convaincre, il ne faut que des raisons claires & des principes certains. Or on peut trouver ces raisons & ces principes.

Le mauvais goût de l'esprit est la funeste production de la mauvaise habitude de l'ame, comme le mauvais goût de la langue, est l'effet de la mauvaise santé du corps; & pour corriger l'un & l'autre, il faut aller à la source du mal. Mais si ceux dont le corps est malade, sentent leurs maladies, & en conviennent; il y en a peu au contraire qui avoüent les maladies de leur ame; les hommes dont l'esprit est le plus gâté & le cœur le plus corrompu, se flattent souvent d'être les plus sains; ceux qui n'aiment à lire que les écrits d'Ovide & de Lucrece, disputeroient de la justesse de l'esprit & de la pureté du cœur, contre les personnes qui font leurs délices de la lecture de l'Ecriture sainte & des ouvrages des Peres. Voila d'où resulte la difficulté de les ramener. Car si les raisons ne sont pas capables de changer les dispositions du corps, elles n'ont guéres plus de pouvoir sur celles du cœur. Mais il ne s'agit ici que de convaincre & d'éclairer les esprits; c'est à celui qui est le

maître des cœurs à faire le reste.

III.

Le goût & le jugement ne sont en effet qu'une même chose, uue même disposition, une même habitude de l'ame, à laquelle on donne differens noms, selon les differentes manieres qu'elle prend pour agir. On l'appelle goût, quand elle agit par sentiment & à la premiere impression des objets; on l'appelle jugement, quand elle agit par raisonnement, & aprés avoir examiné les ouvrages sur les regles de l'art & par les lumieres de la verité. De sorte que l'on peut dire que le goût est le jugement de la nature, & que le jugement est le goût de la raison. Les personnes qui ont plus de sens que de science, jugent par sentiment; & celles qui joignent la science au bon sens, jugent par raisonnement.

Mais s'il est vrai que le goût soit le jugement de la nature, & que le jugement soit le goût de la raison; il faut que le sentiment de la nature, pour être bon & juste, puisse devenir un veritable jugement de la raison par l'examen & par les reflexions. De sorte que si en aprofondissant par le raisonnement le sentiment dont nous avons été touchez à la premiere vûë d'un ouvrage, nous ne le trouvons pas fondé sur les

principes

principes de la verité & sur les regles de l'art ; nous devons être persuadez que nôtre goût est dépravé, que nôtre sentiment est mauvais, & qu'il ne vient pas d'une nature droite & éclairée, mais d'une nature ignorante, ou prévenuë par la passion, ou corrompuë par l'erreur.

Ainsi il est certain que quand nous cherchons ce qui produit le bon goût, nous cherchons en effet la source de ce jugement exquis, qui fait que nous voyons les choses telles qu'elles sont, & que nous les estimons precisément ce qu'elles valent. Mais il n'y a personne qui se croye inferieur aux autres par le jugement ; chacun se pique d'avoir de ce côté là de quoi se dédomager avantageusement de ce que les autres peuvent avoir au-dessus de lui par la science & par l'esprit. On trouve donc la même difficulté à discerner les personnes d'un jugement solide, que celles d'un bon goût.

IV.

Je crois qu'il est encore necessaire d'observer, que quoique le goût de l'esprit soit au fond la même chose que le jugement ; il est pourtant certain qu'on ne se sert pas indifferemment des termes de goût & de jugement à l'égard de toutes sortes

d'ouvrages. Celui de jugemene eſt plus propre pour exprimer le ſentiment que l'on a des ouvrages où l'eſprit a plus de part que l'imagination, comme ceux de Mathematique, de Theologie, de Morale & les autres de cette nature; & au contraire celui de goût convient mieux, lorſqu'il s'agit des ouvrages qui apartiennent autant à l'imagination qu'à l'eſprit, comme ſont ceux de poëſie, d'architecture & de peinture En effet le mot de goût n'eſt devenu auſſi familier qu'il l'eſt aujourd'hui, que depuis qu'on a beaucoup cultivé ces arts.

Je remarquerai de plus que les termes de goût & de jugement, renferment chacun quelque choſe, qui n'eſt pas compris dans l'autre. Celui de goût, outre l'idée de jugement, ſignifie encore qu'on a certaine affection pour les objets, ou que les objets ont un certain attrait pour nous. Ainſi lorſqu'on dit qu'un homme a le goût de la poëſie, ou de la peinture, cela ſignifie non ſeulement qu'il juge bien de l'une & de l'autre, mais encore qu'il les aime. Au lieu que le terme de jugement ne renferme ni affection ni penchant pour les choſes. C'eſt pourquoi on peut dire que l'eſprit a plus de part que le cœur à ce qui fait le jugement, & qu'au contraire le

cœur a plus de part que l'esprit à ce qui fait le bon goût.

D'un autre côté le terme de jugement presente à l'esprit une plus noble idée ; car il signifie proprement un discernement éclairé & fondé sur des connoissances certaines ; au lieu que celui de goût marque un discernement confus, qui vient plus de sentiment, que de lumiere. On dit fort bien que les Sçavans jugent des ouvrages, parce qu'ils voyent clairement ce qui les rend bons ou mauvais ; & que ceux qui ont moins de science que de bon sens, les goûtent, parce qu'ils ne sçauroient bien rendre raison de ce qu'ils en pensent. Les Sçavans sont persuadez par lumiere & par raison ; & les autres sont emportez par impression & par sentiment.

V.

Pour éclaircir cette matiere, sur laquelle on a parlé jusqu'ici d'une maniere si confuse & si peu propre à nous instruire ; il est encore necessaire de démêler l'équivoque qui se trouve dans le terme de goût. On le prend tantôt pour l'habitude ou la disposition de l'ame, qui fait que nous nous plaisons dans certaines études & dans la lecture de certains livres ; tantôt pour le sentiment même que nous avons à l'oc-

câsion de ces études & de cette lecture ; c'eſt-à-dire que tantôt il ſignifie l'habitude qui produit l'acte ; & tantôt l'acte qui eſt produit. Tantôt on met le goût dans l'ame, & c'eſt l'habitude ; & tantôt dans les choſes, & c'eſt le ſentiment que nous avons à l'occaſion des choſes ; comme on le fait à l'égard du goût de la langue, lorſqu'on dit qu'un Cuiſinier a le goût bon, & qu'une ſauſſe eſt de bon goût.

Or il eſt certain que c'eſt l'habitude & la diſpoſition de l'ame que nous cherchons, lorſque nous tâchons de déterminer en quoi conſiſte le bon goût ; puiſque les objets ne peuvent nous cauſer de ſentimens, ou de plaiſir, ou de peine, que ſelon les diſpoſitions de nôtre ame.

VI.

J'ay lû dans le Traité de la maniere de bien penſer, dans les ouvrages de l'eſprit ; *Que le goût eſt un ſentiment naturel qui tient à l'ame, & qui eſt indépendant de toutes les ſciences, qu'on peut acquerir ; qu'il n'eſt autre choſe qu'un certain raport, qui ſe trouve entre l'eſprit & les objets qu'on lui preſente ; que le bon goût eſt le premier mouvement, ou pour, ainſi dire, une eſpece d'inſtinct de la droite raiſon, qui l'entraîne avec rapidité, & qui la conduit plus*

seurement, que tous les raisonnemens qu'elle pourroit faire.

L'estime que j'ay pour le discernement de l'Auteur, fait que j'ay de la peine à m'expliquer sur ces differentes pensées. Il les a publiées comme quelque chose capable de nous éclairer, & de donner quelque notion de ce qui fait le bon goût. Cependant sans m'arrêter à faire la dissection ou l'analyse de toutes ses paroles, je dis qu'on s'aperçoit à la simple lecture de ce que je viens de raporter que la premiere & la derniere de ses pensées ne signifient rien ; je dis même que plus on les voudra aprofondir, plus on sera persuadé qu'on ne peut rien penser de plus confus, ni peut-être de moins juste.

Peut-on dire par exemple que le goût, c'est à-dire, que le bon goût soit indépendant de toutes les sciences, & qu'il conduise plus seurement la raison, que tous les raisonnemens ? Il est vrai, comme je viens de le dire, que la nature commence le bon goût ; mais c'est par la connoissance des sciences solides qu'il se perfectionne. Et le plus beau naturel du monde n'aura jamais un goût parfait sans la culture des sciences & des arts. C'est pourquoi j'ay été surpris qu'un des beaux esprits des derniers temps, ait pretendu qu'on ne peut poin-

donner de jugement, ni de goût à ceux qui n'en ont pas; puisqu'il s'ensuivroit de là que les sciences ne serviroient de rien pour éclairer l'esprit, pour redresser la raison & pour purifier le cœur.

M. du Segrais dans la Preface sur Virgile, p. 2.

Que le bon goût resulte du raport de l'esprit avec les objets qui lui sont presentez, c'est une pensée claire & vraye; elle conduit à l'idée du goût en general, & elle peut nous servir à découvrir celle du bon goût en particulier. Car si le goût vient du raport de l'esprit avec les objets, il s'ensuit que le bon goût est le raport d'un esprit bien fait, d'un esprit juste & éclairé avec ce qui est effectivement bon. Cela posé il seroit donc necessaire de connoître la qualité des objets, avant que d'être asseuré de celle du goût; & les Sçavans au contraire cherchent ce qui fait ce bon goût, qui juge seurement du merite des objets. Cependant, comme cette pensée est vraye, nous verrons dans la suite que la connoissance des objets, est necessaire pour nous faire discerner les goûts.

Il est certain que comme le goût de la langue est l'effet du temperament du corps, aussi celui de l'esprit est l'effet du temperament de l'ame, si on peut parler ainsi. Et de même la qualité des alimens dont on aime à se nourrir, fait connoître quel est

le temperament du corps ; auſſi celle des objets qui plaiſent à nôtre eſprit, fait connoître la bonne ou la mauvaiſe diſpoſition de nôtre ame, c'eſt-à-dire, ou le juſte raport de toutes ſes facultez à ſon vrai bien, ſi ces objets ſont effectivement bons ; ou les paſſions qui l'éloignent de ce bien, ſi ces objets ſont mauvais. Ceci s'éclaircira dans la ſuite.

VII.

La Sçavante dont j'ay parlé ci-deſſus, & dont le nom eſt celebre dans toute la republique des lettres, par les excellentes traductions qu'elle a données de pluſieurs ouvrages des anciens, dit dans une de ſes Prefaces : *Que les Traitez qu'elle a vûs du goût, ne ſont que des idées confuſes, où il n'y a ni juſteſſe, ni raiſon, & par conſequent point de verité. Que chaque difficulté qui ſe preſente, ſemble demander un autre principe, que celui que l'on a poſé. Que cependant la plus grande & peut-être la ſeule marque du vrai, c'eſt quand un même principe ſert à expliquer toutes les difficultez.* On ne ſçauroit parler plus juſte, ni de meilleur ſens. Un principe ne peut être vrai, s'il ne reſout toutes les difficultez, & s'il ne le fait pas, on doit conclure ſans balancer, qu'il eſt faux, au Sur Ariſtophane.

moins quand ce ſont des difficultez qui ne ſurpaſſent pas nôtre intelligence.

J'eſpere (ajoûte cette Dame,) *que j'aurai été plus heureuſe dans la recherche que j'en ay faite, & que la définition que j'en vais donner, contentera ceux qui voudront ſe donner la peine de l'approfondir*; voici donc la définition qu'elle en donne. *Le goût* (dit-elle) *eſt une harmonie, un accord de l'eſprit & de la raiſon. On en a plus ou moins, ſelon que cette harmonie eſt plus ou moins juſte.*

Cette définition me paroît trés-vraye, & je ne penſe pas qu'il ſoit poſſible d'en trouver une autre. Car nôtre ame poſſede en effet cette qualité, qui fait diſcerner par ſentiment les bonnes choſes d'avec les mauvaiſes, & qui les fait eſtimer leur juſte prix, quand nôtre eſprit ſe trouve dans un parfait accord avec la raiſon. Je ne crois pas que perſonne puiſſe conteſter cette verité; autrement la raiſon ne ſeroit pas raiſon, elle ne ſeroit pas la lumiere, que nous devons tous ſuivre dans les jugemens que nous faiſons des choſes.

Cependant cette définition, toute vraye qu'elle eſt, laiſſe encore les Sçavans dans le même embaras. Car qui ſera aſſez humble pour reconnoître que ſon eſprit n'eſt pas d'accord avec la raiſon; & qui eſt-ce

au contraire qui ne s'applaudit pas de soi-même de sa raison & de son jugement. Cette définition ne sçauroit donc accorder les Sçavans qui sont partagez sur le merite de Plaute & d'Horace, des anciens & des modernes.

Aussi cette Dame a bien senti que sa pensée n'aplanissoit pas toutes les difficultez ; elle a bien vû qu'elle avoit besoin d'être approfondie, pour empêcher que chacun ne la pûr prendre à son avantage ; & que les personnes du plus mauvais goût, ne pussent se vanter de l'avoir aussi bon, que ceux qui ont le meilleur.

VIII.

Il ne s'agit donc pas tant en effet de déterminer en quoi consiste le bon goût, que de découvrir les signes par lesquels on puisse discerner seurement les personnes qui ont cet avantage, d'avec celles qui ne l'ont pas. Et cela n'est pas impossible. Car encore que nous ne connoissions point parfaitement nôtre ame en elle-même ; parce que nous n'en avons point d'idée claire & distincte, & que nous ne la voyons point d'une vûë directe ; ce qui fait que les hommes se flattent souvent d'avoir les vertus qu'ils n'ont point, & qu'ils ont au contraire les vices qu'ils ne croyent pas avoir ;

nous la connoissons pourtant par experience, par sentiment, par reflexion, par raisonnement, par nos inclinations, par nos desseins, par nos lectures, par les choses qui nous plaisent, ou nous déplaisent, & en un mot par toutes nos œuvres. Toutes ces choses sont les fruits qui font connoître quel est l'arbre qui les porte, suivant les paroles de Jesus-Christ. Saint Jacques demande qu'on fasse preuve de sa foi par ses œuvres. Et Saint Jean veut qu'on montre que l'on aime Dieu par l'amour que l'on a pour le prochain. Le Sage dit, que l'air du visage, les habits & la démarche de l'homme font connoître quel il est. Ainsi il est certain que l'exterieur de l'homme, est le miroir fidele de ses dispositions interieures. Cette verité supposée, il faut necessairement que l'homme de bon goût se puisse distinguer, d'avec l'homme de mauvais goût, par quelque chose de sensible.

Eccl. 19. 27.

Or il n'est point difficile de marquer les caracteres de l'homme de bon goût. Reprenons ce que nous avons déja touché ci-dessus; comparons l'ame avec le corps; cette comparaison est juste & naturelle sur le sujet que je traite. On sçait que les Medecins n'ont point d'indication plus certaine de la constitution de nôtre corps, que la qualité des alimens, dont nous ai-

mons à nous nourrir, comme je viens de le dire. Si ces alimens sont bons, s'ils sont propres à fortifier le corps & à en entretenir la santé; ils jugent bien de nôtre constitution, mais ils en ont des sentimens tout contraires, si ces alimens sont mauvais. Cette methode n'est pas moins seure pour connoître les dispositions de nôtre ame. Si nous nous plaisons dans la lecture & la meditation des choses, qui sont les plus capables de l'éclairer, de la fortifier, de la faire croître également en science & en vertu, de l'élever à la perfection à laquelle elle doit aspirer, & de la conduire à la possession du souverain bien qu'elle desire; nous pouvons nous assurer que ses dispositions sont excellentes, que nôtre esprit est veritablement d'accord avec la raison, & que nôtre goût est bon.

Cette verité est trés certaine, & ne peut être contestée par aucune personne raisonnable; & elle va nous faire distinguer avec une merveilleuse facilité ceux qui se trompent dans l'opinion, qu'ils ont eû de leur propre goût, ou de celui des autres.

IX.

La difficulté se reduit donc à sçavoir, quelle est la vraye nourriture de l'ame. Cette nourriture sans doute doit avoir de

l'analogie & du raport, tant avec la nature de l'ame, qu'avec le souverain bien, par la possession duquel elle peut devenir aussi heureuse, qu'elle desire de l'être. De même que celle du corps doit être propre à entretenir sa bonne constitution, & à le rendre capable des fonctions & des travaux ausquels il est destiné.

Tous les hommes de tous les temps ont senti que nôtre ame est immortelle, & qu'elle est faite pour la possession d'un bien, qui surpasse tous les biens sensibles & passagers. C'est ce sentiment naturel à tous les hommes, qui a donné occasion aux rêveries des poëtes, & aux diverses pensées des philosophes sur l'origine de l'ame, sur sa nature & sur son état aprés la mort. C'est ce sentiment qui a produit toutes les vertus vrayes ou fausses des payens; asseurez que leur ame étoit immortelle, ils s'efforçoient de se procurer une immortalité heureuse, dans l'esperance qu'ils avoient de joüir aprés leur mort de la gloire qu'ils se seroient acquise pendant leur vie. Ni les poëtes, ni les philosophes n'ont donc point été les inventeurs de l'immortalité de l'ame, ni de son desir pour le souverain bien. Ils étoient nez les uns & les autres avec ce sentiment & ce desir, comme tous les hommes qui avoient été avant eux. Ce qui

(pour le dire en passant) est le principe d'une preuve incontestable de l'immortalité de l'ame, & d'une démonstration aussi certaine, qu'il s'en puisse faire en géometrie.

Mais les poëtes & les Philosophes avec toutes leurs études, n'ont fait que tâtonner sur l'origine de l'ame, sur sa nature & sur celle de son souverain bien, & la foi nous en instruit tout d'un coup. Elle nous aprend que Dieu nous a créé pour lui; que comme il est nôtre principe, il est aussi nôtre derniere fin; c'est-à-dire le seul bien capable de remplir tous les desirs de nôtre cœur; c'est pourquoi ce cœur est toûjours dans l'inquietude & dans l'agitation jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la possession de Dieu, conformément à ces paroles que saint Augustin adresse à Dieu: paroles qu'on peut regarder comme l'abregé de toute la philosophie. *Mon Dieu vous nous avez fait pour vous, & nôtre cœur ne sçauroit trouver du repos qu'en vous.* Conf. 1.

Or si telle est l'excellence de nôtre ame, qu'elle ne puisse être heureuse que par la possession de Dieu; il est certain qu'elle ne se peut veritablement nourrir que des choses qui portent le caractere de cet être, qui en representent les traits & les perfections, c'est-à-dire, des choses où elle aperçoit de

l'unité, de la bonté, de la verité, de la sainteté, de la sagesse, de la justice & de l'ordre, parce que Dieu est essentiellement toutes ces choses; c'est par l'ordre qu'il fait subsister toutes les créatures, & qu'il les orne de toutes les beautez que nous admirons. En effet, si nôtre ame ici bas est continuellement brûlée d'une soif ardente pour son souverain bien; elle ne sçauroit être soulagée que par quelques goûtes de ce torrent de délices, dont les ames bienheureuses seront perpetuellement enyvrées dans le ciel.

X.

Ces veritez supofées comme certaines & inconteſtables, nous serons asseurez que nôtre esprit est veritablement d'accord avec la raison, & que nôtre ame est dans la disposition qui lui convient; si d'un côté elle ne se plaît dans les choses, qu'autant qu'elle y aperçoit les traits & les écoulemens des perfections divines, qu'autant que ces choses purifient ses desirs, & qu'elles sont propres à soûtenir ses esperances, & à la rendre digne de posséder le bien-aimé de son cœur; & si de l'autre, elle rebute & rejette tout ce qui ne peut que tromper ses desirs & ses esperances, l'attacher à des biens frivolles & perissables, & la

détourner du droit chemin dans lequel elle doit marcher pour arriver à son souverain bien.

L'homme qui se trouve dans cette heureuse disposition, est certainement un homme de bon goût. Il a les yeux du cœur éclairez pour le discernement du bien & du mal, & un esprit propre pour démêler la verité de l'erreur. Et cet homme ne sçauroit manquer d'être touché de plaisir dans la lecture des ouvrages où la verité est traitée avec beaucoup de methode & de dignité, où les principes sont bien établis, & les consequences bien tirées, où tout tend au même but, & y conduit par les voyes les plus droites, où l'éloquence est employée avec sagesse, pour faire sentir & toute la beauté, & toute la force de la verité, où tous les agrémens sont ménagez avec tant d'art, qu'ils paroissent moins recherchez pour plaire, que pour instruire & pour persuader, où les figures sont naturelles & les expressions propres, où les comparaisons sont bien choisies, où le stile enfin est par tout digne des choses qui y sont traitées. Cet homme (dis-je) aperçoit du premier coup d'œil toutes ces beautez, & plus il examine de tels ouvrages, plus il juge qu'ils meritent toute son estime; plus il aime à les lire pour augmenter

les lumieres de son esprit, & pour purifier de plus en plus les affections de son cœur.

Voila d'où resulte toute la solidité, la grandeur & la vraye beauté, en un mot, tout le merite des compositions de l'esprit, quand tout y conduit à la verité, quand tout y porte à la vertu, & sert de dégré à l'ame pour s'élever à Dieu. Car ce n'est qu'en cette maniere que l'éloquence est veritablement le langage de la sagesse: *Eloquentia nihil est aliud quàm copiosè loquens sapientia.* La sublimité des pensées, la noblesse des sentimens, la beauté du stile, & les richesses de l'expression se doivent mesurer par cette fin, & si elles ne nous y menent pas, les pensées sont fausses, les sentimens sont mauvais, le stile & les expressions sont mal employées, & l'Orateur a mal répondu aux preceptes de la Rhetorique.

Cicer.

Si nous étions sans vice & sans passion, si nous avions l'esprit sain & le cœur droit, on n'auroit pas besoin de tant d'art pour mettre la verité en œuvre. Grande, belle & aimable comme elle est par elle-même, elle n'auroit qu'à se faire voir, pour se faire aimer. Mais nous sommes tous plus ou moins malades; la verité toute nuë n'a point de charmes pour nous, & nous n'avons point de goût pour elle, parce qu'elle

combat trop ouvertement nos inclinations perverses ; *la verité est amere & triste*, dit saint Jerôme. De sorte que c'est une necessité de nous l'assaisonner, & cette necessité a produit ce que l'on appelle la Rhetorique ; c'est-à-dire l'art de persuader la verité, de faire aimer la vertu, qui n'est proprement que l'exercice de nôtre amour pour la verité.

C'est sur ces principes que nous devons juger de toutes les compositions de l'esprit, soit en prose, soit en vers ; puisque les pieces de vers ne doivent differer de celles de prose, que par la hardiesse des figures, la sublimité des expressions, & la regularité des mesures ; & ceux qui voudront y trouver d'autres differences, ne feront que donner à connoître, que la litterature profane leur a dépravé le goût & gâté le jugement.

XI.

Mais si l'homme veritablement spirituel & de bon goût, estime & aime les ouvrages qui ont pour objet la verité & la vertu, il ne sent au contraire que du dégoût & de l'aversion, pour ceux où la verité est blessée, & les vices déguisez en vertus ; ouvrages qui sont plus communs dans la republique des lettres qu'on ne le croit.

Quand ils surpasseroient par l'excellence de leur composition, ce qui se trouve de plus achevé dans les anciens & dans les modernes, l'homme de bon goût n'en a que du mépris, il sent une veritable douleur de voir tant de rares talens employez à faire valoir des choses si mauvaises.

On me dira peut-être, qu'il y a des pieces qui tiennent un certain milieu. Quoiqu'elles ne tendent pas à persuader la verité, ou la vertu, elles n'inspirent pas aussi l'erreur ni le déreglement des mœurs. Cependant la lecture donne beaucoup de plaisir, tant à cause de la politesse avec laquelle elles sont écrites, que de l'esprit qui y brille par tout. S'il y a en effet de ces compositions qui se puissent appeller indifferentes, l'homme de bon goût ne les considere que comme des colifichets, qu'un Pere de l'Eglise apelle une laborieuse inutilité, *operosa inutilitas*; ou si on veut, comme les parteres qui ne sont faits que pour amuser la concupiscence des yeux. On peut dire aux Auteurs de ces compositions, ce que dit un payen au sujet des amusemens des villes, *Qu'il vaut mieux ne rien faire, que de faire des riens.* Car peut-on imaginer de plus grands riens que ce qui n'est qu'un amusement. Les personnes de bon goût, n'ont point de goût

a. Aug.

Plin. Ep.

pour ces sortes d'ouvrages, parce qu'après avoir bien lû les pieces de cette nature, on est comme cet homme dont parle le Prophete, *Qui s'étant couché avec la faim & la soif, a revé qu'il beuvoit & mangeoit, & qui à son reveil s'est trouvé aussi vuide & aussi affamé qu'auparavant.* De bonne foi quelle nourriture, quel soûtien, & quelle force l'ame peut-elle tirer de semblables lectures ? Isa. 29. 8.

Mais je dirai plus, si ces lectures ne peuvent servir de rien, elles nuisent necessairement. Il en est de l'esprit comme de l'estomac ; ce qui n'est bon ni à l'un, ni à l'autre, leur est infailliblement mauvais. Il ont l'un & l'autre une capacité bornée, & si ce qui les remplit, n'est pas propre à les nourrir, il leur devient un poison mortel. Il n'y a peut-être rien qui gâte plus les esprits, que ces repletions de choses vaines & frivoles. Elles les accoûtument à ne se repaître que de vanité, & n'en font jamais que *des airains sonnans & des cymbales retentissantes.* Elles ne forment que des hommes qui ne pensent jamais à s'instruire de leurs veritables obligations, & qui meurent sans avoir fait reflexion, qu'ils devoient mourir. Le monde fourmille de gens de ce caractere.

Je ne dis rien de l'usage que les Auteurs

de ces pieces sont de leur science & de leur esprit. C'est à eux à voir, s'ils pouront les faire passer dans le compte, qu'ils doivent au souverain Pere de famille, qui se fera rendre raison des talens qu'il leur a donné, & même des paroles inutiles.

J'ay bien voulu supposer qu'il y a des ouvrages indifferens, & qui ne sont ni bons, ni mauvais pour les choses. Cependant je feray voir dans la suite par des exemples trés-remarquables, que les compositions de beaucoup d'Auteurs du premier rang, que l'on regarde même comme absolument bonnes, cachent pourtant beaucoup de venin, & un venin d'autant plus dangereux, que la politesse du langage & le brillant des pensées le font avaler avec plaisir. Par là on pourra juger de celles qu'on s'imagine être indifferentes qui ne font point de mal, si elles ne font point de bien.

Ce sont là les regles sur lesquelles on peut juger de son goût & de celui des autres. Ces regles sont seures, car comme le plaisir que nous prenons dans les mets, qui conviennent au corps, est tout ensemble la preuve & de la bonne constitution de nôtre corps, & du bon goût de nôtre langue; la bonne nourriture dont nous prenons plaisir de nourrir nôtre ame, est tout

ensemble la preuve & de la bonne constitution de nôtre ame, & du bon goût de nôtre esprit.

XII.

On a vû au commencement de ce Discours, que le goût & le jugement étoient la même chose; on peut dire qu'il en est de même du goût & de la sagesse. Les Auteurs Latins employent le même mot pour signifier être sage & avoir le goût de l'esprit; & la définition de Mr. Dacier convient également à la sagesse & au bon goût. Les Philosophes nous ont fait de la sagesse de pompeuses descriptions, qui n'étoient propres qu'à flater leur vanité, & qui convenoient moins à la sagesse de l'homme, que les armes de Goliat au petit David. L'harmonie, ou l'accord de l'esprit & de la raison est la plus juste définition qui s'en puisse donner. Car s'il est vrai que se conduire sagement, c'est suivre en tout les lumieres de la raison; il est certain que la sagesse de l'homme naît du parfait accord de son esprit avec la raison.

Cette définition est d'autant plus vraye, que la beatitude regardant tous les hommes, la sagesse doit aussi leur être commune. Les personnes de tout sexe & de toutes conditions, les ignorans comme les

sçavans doivent tous y avoir part, parce que la sageſſe nous doit conduire à la beatitude. Or les Philoſophes ſuperbes vouloient une ſageſſe qui ne convînt qu'aux ſçavans, & qu'ils puſſent ſe vanter de poſſeder à l'excluſion du reſte des hommes.

Quoiqu'en effet ils fuſſent plus éloignez de la connoiſſance des choſes divines & humaines, en quoi ils mettoient leur ſageſſe, que le ciel ne l'eſt de la terre. Mais l'accord de l'eſprit & de la raiſon, ſe peut trouver auſſi-bien dans les femmes, que dans les hommes, dans les perſonnes de toutes conditions, & dans les ſimples, comme dans les Philoſophes.

En effet, la ſageſſe de l'homme ne peut être qu'une imitation de celle de Dieu. Et ſi Dieu a créé chacune des creatures en particulier; s'il a reglé leur grandeur, leur ſituation, leurs fonctions & leur durée, par raport au tout qu'il vouloit former de leur aſſemblage & de leur harmonie; auſſi l'homme ſage, c'eſt-à-dire, le Chrétien, car il n'y a de veritable ſage que le Chrétien, doit regler ſes penſées, ſes vûës, ſes entrepriſes, ſes paroles & ſes actions par raport à ſa fin, ſelon les talens qu'il a reçû de Dieu, & ſelon la profeſſion où il l'a appellé, pour former & le corps politique avec les autres citoyens, & le corps de

Jesus-Christ avec les autres Chrétiens, afin d'arriver ainsi à la possession du bien, qui seul peut faire sa félicité. Or il ne sçauroit y réüssir heureusement, qu'autant que son esprit est d'accord avec la raison. Car c'est par ce seul accord qu'il est le maître de ses passions, qu'il possede son ame en paix, & qu'il joüit de cette heureuse liberté, qui est necessaire pour porter toûjours des jugemens justes sur la valeur de chaque chose, pour ordonner ses affections, ses empressemens & ses recherches suivant ses jugemens, en un mot, pour suivre toûjours les regles de ses devoirs.

Si selon les maîtres de l'éloquence & de la poësie, il est vrai que les pieces de prose & de vers que nous admirons, soient le fruit de la sagesse des Auteurs; il est certain que la beauté de ces pieces ne peut être ni connuë, ni goûtée que par la sagesse des Lecteurs. Ainsi on ne peut pas contester que la sagesse & le bon goût ne soient les effets de la même cause, & ne resultent des mêmes principes, je veux dire de l'harmonie de l'esprit & de la raison. De sorte qu'il est clair que le jugement, la sagesse & le bon goût peuvent être considerez comme la même perfection de l'esprit, que l'on appelle de differens noms par raport aux choses differentes dont il s'agit.

XIII.

Saint Paul renferme tout ce que je viens de dire dans ces paroles de son Epitre aux Philippiens : *Mes Freres, mediez sans cesse ce qui est vrai, ce qui est chaste, ce qui est juste, ce qui est saint, ce qui est aimable, ce qui fait une bonne reputation, ce qui est selon la vertu & l'ordre de la discipline.* Car ce sont là les délices de l'homme d'un jugement sain, de l'homme sage & de bon goût, en quelque état & en quelque profession qu'il soit, du simple, comme du sçavant, du plus petit, comme du plus grand, selon la mesure de la science & des talens que Dieu a distribué à un chacun de nous.

Phil. 4.

Ce même Apôtre nous marque le dernier trait de l'homme de bon goût dans ces autres paroles de son Epître aux Colossiens ; *Mes Freres, si vous êtes ressuscitez avec Jesus-Christ, cherchez les choses d'en-haut, goûtez les choses du ciel & non celles de la terre.* En effet, l'homme ressuscité, l'homme nouveau, l'homme libre de la liberté des enfans de Dieu, qu'est-ce autre chose qu'un homme dont l'esprit est toûjours d'accord avec la raison, qui n'a que du mépris ou de l'indifference pour les choses terrestres & passageres

geres, & qui n'est veritablement touché, que de la beauté des choses celestes & éternelles, ou de celles qui en portent les traits & les caracteres ? En un mot, un homme qui n'aime rien, qui ne cherche rien que dans l'ordre de Dieu, & dépendemment de son amour.

Enfin n'est-il pas évident que le bon goût des hommes qui habitent encore sur la terre, doit être l'avant-goût des choses qui font la vie & les délices des habitans du ciel ? Car si la beatitude perfectionne la nature, elle ne la change pas. Si Jesus-Christ est la vie des Saints dans le ciel, il doit commencer de l'être sur la terre. Ses preceptes sont la voye dans laquelle nous devons prendre plaisir à marcher ; & sa verité doit être nôtre lumiere dans ce lieu de tenebres, si nous voulons qu'il soit nôtre vie dans l'éternité. Autrement nous ne sçaurions nous réjoüir dans l'esperance d'être admis au festin éternel, que Dieu a preparé à ceux qui l'aiment ; à ce festin où les amis de l'époux seront éternellement enyvrez de ce que l'œil n'a point vû, que l'oreille n'a point entendu, & qu'il est impossible à l'esprit de l'homme de concevoir.

Qu'on se regle sur les paroles de l'Apôtre pour examiner le plaisir qu'on prend

dans la lecture ; que l'on mesure à ces regles qui ne sçauroient nous tromper, les desseins, les sentimens & les expressions de tous les Auteurs qu'on admire, soit anciens, soit modernes ; s'ils en approchent, soyons persuadez que l'estime que nous en en faisons, est raisonnable, & que nôtre goût est bon. Mais si ces regles les condamnent, ne doutons point que nôtre goût ne soit mauvais ; & si ces ouvrages nous ont plû, c'est à cause du raport, ou pour ainsi dire, de la consonnance où nous nous trouvons par le déreglement, & par la corruption de nôtre cœur. Un de ces Auteurs même l'a remarqué, lorsqu'il a dit que *d'ordinaire ce qui plaît ne vient pas tant de la perfection, que d'un certain temperament qui s'accommode à nos sentimens naturels.* Ces paroles sont conformes à l'idée du goût en general, qué j'ay raportée cidessus.

Le Chr. de Meré.

Par exemple trouveroit-on du plaisir à voir les Poëtes & les Orateurs même chrétiens, s'épuiser pour nous donner une haute idée de l'ame d'Alexandre, parce qu'il avoit formé le dessein de se rendre maître de tout le monde, parce qu'il en avoit ravagé une grande partie, & qu'il avoit désolé des peuples qui ne l'avoient jamais offensé, qui n'avoient pas même oüi par-

ler de lui ? Trouveroit-on bon qu'on nous proposât Cesar comme le modelle des heros, parce qu'il avoit porté la guerre par tout, & que par tout il avoit eû des maîtresses ? Approuveroit-on que l'on appellât generosité & magnanimité, l'orgueil de cette fiere nation qui vouloit soûmettre toutes les autres, & marcher sur la tête des Rois, si on n'étoit atteint des mêmes passions, que les Poëtes & les Orateurs nous peignent dans ces personnages comme des vertus, si on n'étoit ambitieux, superbe & voluptueux comme eux ?

Un homme qui sent son cœur, qui sçait ce qu'il vaut, & pourquoi il est fait, ne trouve que de la folie dans les desseins d'Alexandre, qui s'imaginoit que les choses sensibles étoient capables de remplir le sien.

Un homme qui aime la justice, n'a que de l'aversion pour ceux de Cesar, qui désola sa patrie & opprima la liberté de ses concitoyens, pour satisfaire sa vanité, & qui, quoiqu'il voulût être le maître de tous, étoit pourtant l'esclave des plus honteuses voluptez.

Un homme enfin qui sçait l'usage qu'il doit faire de son esprit & de ses talens, n'est touché que de pitié pour l'aveuglement de ces poëtes, qui font tant d'efforts

langue eſt ſujet au changement ; que non ſeulement il eſt different dans les hommes de divers temps & de divers climats ; mais encore dans les mêmes hommes ſelon les âges, parce que le corps dont elle eſt l'organe, change lui même, & doit enfin ſe détruire. Mais le goût de l'eſprit doit être immuable, comme l'eſprit qui eſt immortel, comme la verité qui demeure éternellement. Et s'il eſt vrai que le goût ait beaucoup changé depuis un ſiecle, comme le remarquent les Sçavans (& il changera bien encore) c'eſt que le goût de nos peres n'étoit pas bon. Ils ne ſe l'étoient pas formé ſur des modelles aſſez parfaits, ni par des lectures qui ne les puſſent tromper. C'eſt que ne s'étant pas aſſez ſervi de leur raiſon & de leurs lumieres, pour diſcerner dans les anciens ce qui étoit imitable d'avec ce qui ne l'étoit pas ; les uns ſont tombez dans les fautes des anciens ; & les autres ont admirez tout ce qui reſſembloit aux anciens. Pourroit-on ſouffrir aujourd'hui une Preface, ou une Epître dédicatoire du ſtile dont on les compoſoit, il y a cent, ou ſix vingt ans ? Pourroit-on entendre ſans s'ennuyer beaucoup, les ſermons qui faiſoient alors l'admiration de tout le monde ? Conſeilleroit-on à preſent à un Prêtre du Seigneur, de lire les poëtes

& les Romans pour se rendre capable du ministere de la parole ?

Saint Evremont a eû honte dans sa vieillesse des éloges qu'il avoit fait de Petrone. Il a reconnu que c'étoit le feu des passions de la jeunesse, qui lui avoit fait admirer les peintures de cet Auteur. *Je me declare* (dit-il) *franchement contre moi-même par le désaveu des loüanges que j'ay données à Petrone. L'orgueil même s'offense des manieres trop libres, des débauches & du libertinage de son stile. Et quand l'orgueil se tairoit, la vertu ne se tairoit pas. Elle n'a pas encore tellement abandonné le genre humain, qu'elle ne lui ait laissé beaucoup d'amour & d'admiration pour elle.*

Le goût de saint Evremont étoit donc devenu meilleur avec l'âge, ou pour mieux dire, moins mauvais ; car s'il eût été absolument bon, non seulement il auroit blâmé le libertinage du stile de Petrone, mais il auroit condamné encore plus celui des choses, que cet Auteur décrit. Quand la vertu sera admirée & autant aimée qu'elle le doit être ; on ne pourra plus souffrir l'obscenité des paroles, & encore moins celle des choses. On sera même d'autant plus choqué de celle que l'on couvre de la modestie des paroles, qu'elle réveille la débauche dans les esprits sous des images,

le. Mais la nature & la raiſon étant le fondement des mœurs, elles ne ſçauroient ſouffrir de changement. Ainſi les mœurs qui ſont les plus conformes à la raiſon, & qui conviennent le mieux à la nature, doivent être preferées aux autres. Autrement il n'y auroit aucune difference entre les peuples les plus polis & les plus barbares.

M. Dacier dans ſes Notes ſur la Poëtique d'Ariſtote, parle d'une maniere qui confirme ce ſentiment. Il dit que le bon & le beau eſt ce qui plaît à la nature, & que ce qui plaît ou déplaît par raiſon, doit toûjours plaire ou déplaire, parce que ni la nature, ni la raiſon ne ſçauroient changer. Mais aprés avoir ainſi parlé, il ne devoit pas entreprendre de juſtifier Homere par les coûtumes des anciens, ni nous dire, comme il fait dans ce même livre, *qu'il faut ſe tranſporter au temps des anciens pour juger ſainement de leurs ouvrages, parce que s'il y a des défauts, ce ſont des défauts qui viennent des temps, des mœurs & des coûtumes, & que par conſequent on ne doit pas attribuer aux Auteurs.* N'eſt-ce pas ſe contredire viſiblement? S'il demeure d'accord de ces défauts; qu'importe d'où ils viennent, ils ſont toûjours dans ces Auteurs; ces Auteurs n'ont donc pas

toutes les perfections qu'on s'efforce d'y faire trouver. Et si ce sont des défauts des temps & des mœurs, nos temps sont donc plus sçavans & nos mœurs plus polies, puisque nous sentons & connoissons ces défauts. En un mot nous avons l'esprit plus juste & le goût meilleur que ces anciens ; puisqu'il est plus conforme à la nature & à la raison.

Ces anciens mêmes ne pourroient comprendre qu'on tâchât de les justifier par de si mauvaises raisons ; ils croiroient qu'il y auroit plus de bonne foi & de sincerité à ne pas défendre des défauts, que condamnent & la nature & la raison. Ciceron dit, *que la bienseance est ce qui convient à l'homme, en ce qui le distingue de la bête*, c'est à-dire, en tant qu'il est raisonnable ; il ajoûte dans un autre lieu, *que la raison étant commune à tous les hommes, la droite raison le doit être de même.* Il n'y a donc point d'homme de quelque temps & de quelque païs qu'il puisse être, qui doive refuser de soûmettre ses ouvrages au tribunal de cette raison.

Peut-être (dit M. de saint Evremont en parlant de la fable) *que l'on fera passer tant d'extravagances pour des fictions, qui tombent dans les droits de la poësie ? Mais quel art & quelle science peut avoir un droit*

pour l'exclusion du bon sens ? Le caractere du Poëme aura-t'il la force de rectifier celui de l'impieté & de la folie. Mais je ne crois pas qu'on donne tant de pouvoir à la force secrete d'aucun charme. Ce qui est mechant, est mechant par tout ; ce qui est extravagant, n'est sensé nulle part. La reputation du Poëte ne rectifie rien non plus que le caractere du Poëme ; l'Auteur le plus celebre ne sçauroit rendre bon ce qui est effectivement mauvais. Enfin (dit il encore dans un autre endroit) *tout est changé aujourd'hui, les Dieux, la politique, les mœurs, le goût, les manieres ; tant de changemens n'en produiront-ils point dans nos ouvrages ?*

Discours sur les poëmes des Anciens.

XVII.

Mais s'il est vrai que le bon goût ne se trouve que dans les personnes dont l'esprit & l'imagination sont dans un parfait accord avec la raison ; quel est l'homme qui possede veritablement le bon goût, dont l'esprit suit toûjours les lumieres de la raison, & dont l'imagination est une servante fidele de l'un & de l'autre ? Il est certain que cette harmonie parfaite n'a pû se rencontrer que dans Adam avant son peché ; & que ceux de ses enfans qui ont le goût le meilleur, sont proprement ceux qui

l'ont le mõins mauvais, parce qu'il n'y en a point en qui l'harmonie de l'esprit & de la raison ne soit défectueuse en quelque chose.

Le peché du premier homme fait que nous naissons tous plus ou moins malades, plus ou moins esclaves de la concupiscence. Il met le désordre dans toutes nos facultez; assujettissant l'esprit à la chair, il le rend ennemi de la raison, & revolte l'imagination contre l'un & contre l'autre. De sorte que dans ce triste état les hommes n'aiment que les choses sensibles, & ne vivent que de la terre comme les serpens.

A la verité nous qui avons le bonheur d'être chrétiens, nous sommes délivrez du peché par le Sacrement qui nous fait renaître de nouveau, mais nous ne sommes pas parfaitement guéris. Le levain de la maladie demeure toûjours en nous, il est toûjours prêt à nous causer de nouveaux maux à moins que nous ne prenions soin d'user des remedes capables d'en reprimer les mauvais effets, & de garder le regime que nous a prescrit l'Eglise, lorsqu'elle nous a fait enfans de Dieu.

La foi nous enseigne que les enfans baptisez deviennent le temple du saint Esprit, ainsi nous ne devons pas douter que ce divin Esprit ne repare dans eux par son on-

ction l'accord de l'esprit & de la raison, quoiqu'il laisse la concupiscence dans l'ame & des infirmitez dans le corps qui doivent être le sujet de nos combats & la matiere de nos victoires.

Il n'y auroit donc qu'à s'appliquer à conserver cet accord par une éducation sage & vrayment chrétienne, pour faire croître les enfans également en âge & en sagesse, comme il est dit de Jesus-Christ nôtre modele, & pour leur former un goût excellent & un jugement exquis.

Mais ô malheur ! que l'on ne sçauroit assez déplorer, & auquel si peu de personnes font reflexion ; malheur qui est peut-être une des plus veritables causes, pourquoi Jesus-Christ trouvera si peu de foi sur la terre, quand il y viendra ; la chose à laquelle on pense le-moins dans l'éducation des jeunes gens, c'est à nourrir & à faire croître en eux ce germe de saintetè & de sagesse, de jugement & de bon goût qu'ils ont reçû dans le Baptême, à mesure que leur raison se dévelope, & qu'ils avancent dans les études.

A l'égard de la religion qui est le fondement de tout l'édifice, puisque sans elle on ne bâtit que sur le sable ; on se contente de quelques instructions legeres & superficielles, qui ne vont point jusqu'au cœur,

& qui demeurent tout au plus dans la memoire, pendant qu'on les applique tout entiers à l'étude des lettres profanes; non seulement on s'efforce de remplir leur esprit des pensées & des expressions des payens, mais on s'étudie encore à les leur faire goûter comme les vrais modeles de la perfection, à laquelle ils doivent tâcher d'atteindre. En sorte que ces enfans tout enfans qu'ils sont, sentent bien que le capital de leurs devoirs, est de se rendre habiles dans la connoissance des profanes, & que la science du salut, n'est qu'un trés-leger accessoire de leurs obligations. Ainsi on étouffe entierement en eux les semences de vertu & de pieté qu'ils avoient reçûës du saint Esprit, & qui auroient produit ce bon goût que l'on cherche, si elles avoient été fortifiées par de bons preceptes.

Je ne sçaurois m'empêcher de rapôrter ici une reflexion de l'Auteur du Journal de Trevoux, elle est parfaitement belle & elle vient merveilleusement à mon sujet. Il l'a fait à l'ocasion d'un livre composé pour établir l'incredulité. *La mauvaise éducation des enfans* (dit-il) *contribuë aussi à repandre l'incredulité. On craint ce semble d'aprofondir avec eux les matieres de la religion. On se contente de leur en donner des idées superficielles, & d'exiger d'eux* Juin 1706. art. 2.

un attachement à la foi, qu'il faudroit leur perſuader. Comme on n'a poſé aucun fondement ſolide dans leur eſprit, les exhortations à la vertu dont on les fatigue juſqu'à les ennuyer, portent à faux, & ne font impreſſion ſur eux qu'autant que la crainte & la vigilance les rendent efficaces. Quand ils voudroient s'inſtruire de la religion, les études inutiles dont on a chargé leur eſprit, ne leur en laiſſent guéres le temps. Ils entrent dans le monde comme dans un champ de bataille, où la religion eſt attaquée de toutes parts, & ils y entrent ſans armes. Là ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on eſpere, ce qu'on redoute, ce qui plaît, ce qui choque, conſpire à détourner de la religion & de ſes maximes. Toûjours pouſſez, toujours ſolicitez, comment de jeunes gens pourroient-ils reſiſter, & qu'oposeroient-ils aux coûtumes tyranniques, au langage empeſté du monde, ſi la conviction de leurs devoirs n'eſt dans leur eſprit ni auſſi pleine, ni auſſi lumineuſe, qu'elle le devroit être? Ils ſe rendront bientôt à la corruption generale; & pour calmer une conſcience allarmée, ils prendront volontiers des leçons d'impieté, & manqueront rarement de maîtres. Ces paroles toutes d'or doivent bien donner à penſer & à craindre aux perſonnes qui ſont char-

gées de l'éducation de la jeuneſſe.

Saint Paul nous enſeigne que la pieté eſt utile à tout, & pour la vie preſente, & pour celle qui eſt à venir. Que les maîtres en faſſent donc leur principal objet dans l'éducation des enfans ; qu'ils ne leur mettent jamais en main des livres capables de l'éteindre ; qu'au contraire ils ne leur faſſent lire que ceux où ils puiſſent voir les grandes veritez de la religion, ſoûtenuës par de grands exemples ; & qu'ils attendent que leur jugement ſoit formé, & que leur pieté ſoit ſolidement établie, pour leur permettre la lecture des Auteurs profanes, dont ils peuvent avoir beſoin pour la beauté du langage, pour la connoiſſance de l'hiſtoire & des ſciences. Ils verront alors avec étonnement & avec joye le progrés de ces enfans dans les lettres par la benediction que Dieu répandra infailliblement ſur une éducation dans laquelle on aura premierement cherché ſon royaume & ſa juſtice.

Qu'une pareille methode dans l'inſtruction des enfans, produiroit de grands biens & pour l'Egliſe, & pour l'Etat ! Quelle union & quelle paix ne verroit-on point dans la ſocieté ? Quelle exactitude dans tous les devoirs de la vie civile & de la vie chrétienne ? Quelle ſoûmiſſion pour

l'Eglise & pour le Prince ? Quel désintéressement & quelle integrité dans les Ministres de l'une & de l'autre puissance ? Quelle valeur & quelle fidélité dans les Officiers de guerre ? En un mot, quelle solidité de jugement & quelle délicatesse de goût dans tous les hommes de lettres, si les jeunes gens étoient avant toute chose parfaitement instruits des maximes de la religion & des exemples des Saints.

XVIII.

Peut-être me dira-t'on que je rafine trop, que je tire les choses de trop loin, lorsque je vas les chercher dans le fond de la nature & dans les desseins de Dieu ; qu'il ne s'agit point du goût de la pieté, qui se puise dans ces sources, mais de celui de la litterature qui se forme par la connoissance des sciences, & qui peut fort bien se rencontrer sans celui de la pieté, comme l'experience le fait voir ; qu'à la verité le goût de la pieté ne nuit pas à celui de la science, & qu'on est heureux quand on possede l'un & l'autre, mais que néanmoins l'un ne supose point l'autre, & que comme quelques Saints ont eû celui de la pieté sans celui de la science, aussi les Sçavans peuvent avoir celui de la science sans celui de la pieté. Car enfin oseroit-on dire que Platon,

Aristote, Ciceron, Horace, Virgile & tant d'autres heros de la litterature, qui n'ont point connu la veritable religion, ont manqué de bon goût ?

Je tire mes principes d'où ils se doivent tirer. Ciceron trouveroit-il mauvais qu'on foüillât dans la nature, pour y puiser les idées des choses & les regles de nos devoirs? Lui qui disoit, *que si nous pouvions voir la nature telle qu'elle est, nous n'aurions besoin ni de science, ni d'étude pour bien juger & pour bien vivre, parce qu'elle nous suffiroit seule pour éclairer nôtre raison & regler nos actions.* Que n'auroit-il point dit à l'avantage de la religion, s'il avoit eû le bonheur de la connoître, & sur-tout d'une religion qui lui auroit appris si facilement ce quil n'avoit pû découvrir de la nature ? Tusc. 3.

Platon & Ciceron conviendroient que la pieté est le fondement de toutes les bonnes qualitez de l'homme ; n'ont-ils pas regardé leur religion, toute fausse qu'elle étoit, comme le premier des devoirs de l'homme, & le soin des choses de la religion, comme la premiere obligation des Legislateurs & des Magistrats. Ces genies sublimes n'auroient jamais pensé que l'homme sage, l'homme judicieux, l'homme de bon goût se pût separer de l'homme

pieux, s'ils avoient été instruits de nos principes; puisqu'ils ont crû que l'homme ne pouvoit être un Orateur achevé sans être juste, ni être juste sans ressembler à Dieu.

Ces grands hommes ne pourroient donc désaprouver, que j'eusse été chercher les caracteres du bon goût de l'homme dans les desseins de Dieu qui a créé l'homme, & qui l'a créé si excellent, qu'il ne sçauroit être heureux que par la possession de son Créateur. Ils l'aprouveroient même d'autant plus que Dieu ne parle de la felicité qu'il fera goûter à ceux qu'il aime, que sous les idées de mets & de breuvages délicieux.

XIX.

Je réponds en second lieu, que Platon, Aristote, Ciceron & les autres qu'on admire, ont eû le goût bon en quelque chose, mais qu'ils ne l'ont pas eû absolument bon & parfait. S'ils ont eû le goût de quelques sciences & de quelques arts, ils n'ont pas eû le goût qui convient à l'homme en tant qu'homme, en tant que créé pour posseder son Créateur. Ce goût consiste dans l'accord de l'esprit & de la raison; de cette raison commune à tous les hommes, & qui enseigne clairement à ceux qui la consul-

tent, qu'ils doivent suivre dans toutes leurs pensées, dans toutes leurs vûës & dans toutes leurs actions, les desseins de l'Auteur qui leur a donné l'être. La raison d'une Montre, si une Montre avoit une raison, lui diceroit qu'elle doit répondre exactement aux desseins de l'Ouvrier qui l'a fabriquée; & de même que cette Montre trouveroit son plaisir à se mouvoir, & à faire ses revolutions exactement selon l'intention de l'Ouvrier, aussi l'homme doit trouver le sien à executer fidelement ce que lui commande le Dieu qui l'a créé. C'est dans cette pratique qu'il doit goûter le repos & les douceurs qui sont la consolation des justes sur la terre, & qui sont le fondement de leur esperance pour la felicité du ciel.

Ainsi pour répondre clairement à la difficulté, je distingue de differens goûts; sçavoir, celui de l'homme, comme homme & comme raisonnable, qui, selon que je l'ay montré, resulte de l'accord de son esprit avec la raison, & celui du Philosophe, de l'Orateur, du Poëte, *&c.* qui resulte de l'accord de l'esprit avec les vrais principes de ces sciences & de ces arts, parce qu'il est certain que la raison de ces sciences & de ces arts, se trouve dans leurs principes. Mais comme la raison ne sçau-

roit être opoſée à la raiſon, il faut que ces principes, pour être vrais, conviennent parfaitement avec la nature de l'homme en tant que raiſonnable, en tant que créé à l'image de Dieu, pour être heureux par la poſſeſſion de ſon Créateur. Car ſi ces principes n'ont point cette convenance, ils ſont neceſſairement faux, & ils ne ſçauroient être goûtez que par des hommes, ou ignorans, ou d'un cœur corrompu, & d'un goût dépravé. Ces veritez ſont claires, & les grands hommes de l'antiquité n'en pourroient diſconvenir.

Ces veritez ſupoſées, je dis que Platon, Ciceron, Virgile & les autres ont eû le goût bon en ce qu'ils ont penſé de vrai & de digne de l'homme. Mais comme il eſt certain qu'ils ont écrit beaucoup de choſes contraires à la verité, & qui ne ſe ſentent pas aſſez de la dignité de l'homme, ni de l'excellence de ſa fin, il s'en faut beaucoup qu'ils ayent poſſedé le bon goût dans ſa perfection. En effet quelques ſçavans & quelques éloquens qu'ils ayent pû être, leur ſcience a été mêlée d'un trés-grand nombre d'erreurs, leur éloquence ne pouvoit pas être parfaite, puiſqu'ils manquoient de la vraye ſageſſe, qui de leur aveu même fait le fond de la veritable éloquence.

Ces grands perſonnages demeureroient d'accord

d'accord de ces principes, eux qui ont été assez éclairez pour connoître que les sciences & les arts n'ont été donnez à l'homme que pour perfectionner sa raison, & pour le soulager dans ses besoins, c'est-à-dire, pour éclairer son esprit, & redresser son cœur; pour lui découvrir ses devoirs, & pour lui enseigner les moyens de les pratiquer, afin de parvenir à la felicité qu'il desire. C'est ce que ces Sages entendroient comme nous par la perfection de la raison, & ils conviendroient que tous les goûts particuliers des sciences & des arts, doivent sortir du bon goût de l'homme en tant qu'homme, comme des ruisseaux de leur source, sans quoi il ne sçauroit manquer de pecher en beaucoup de choses.

Ces Sçavans conduits par les seules lumieres de la nature, avoient pensé que la probité étoit la premiere qualité necessaire pour former un Orateur parfait; nous devons raisonner de même de tous les arts, & regarder la probité, comme le premier dégré qui peut nous élever à leur perfection. Ainsi ce n'est pas avoir le goût de ces arts, que de travailler sur des desseins qui peuvent nuire à l'innocence & corrompre les mœurs.

Un Poëte par exemple qui compose des vers pleins de molesse, un Sculpteur, ou

un Peintre qui repreſentent des nuditez honteuſes, quoiqu'ils faſſent voir quelque genie, quelque délicateſſe, quelque force d'imagination, quelque adreſſe de la main, ils ne font pourtant pas voir qu'ils ont la vraye intelligence de leur art. Tous les arts n'ont été inventez & perfectionnez, que pour l'utilité des hommes, pour rendre la vertu aimable, & pour conſerver à la poſterité la memoire des grands perſonnages qui en ont donné de grands exemples. Or ces malheureuſes compoſitions ne pouvant ſervir qu'à faire aimer le vice & à favoriſer la débauche, elles prouvent que leurs auteurs n'ont jamais bien entendu leur art. Si à la vûë de pareils ouvrages les perſonnes d'un goût exquis, donnent quelque loüange au Peintre, elles n'ont que du mépris, ou même de l'averſion pour l'homme, qui n'a pas craint de ſe déshonorer lui-même dans de tels deſſeins, en y découvrant la corruption de ſon cœur. Cet homme ne pouvoit-il faire preuve de ſes talens pour les vers, ou pour la peinture dans des deſſeins plus innocens & plus honnêtes ? Comment ſe peut-on imaginer que Dieu ne condamne pas, ce que des yeux, ou des oreilles chaſtes ne peuvent voir ou entendre ſans peine.

Voila ce qu'avoüeroient tous les grands

hommes que nous vante l'antiquité. Ils demeureroient d'accord que leur goût étoit fort défectueux, parce qu'ils n'avoient de l'homme qu'une connoissance trés-imparfaite. Ils ne croiroient pas que ce fût dans leurs ouvrages que les Chrétiens dûssent chercher à perfectionner le leur, à moins qu'ils n'eussent acquis d'ailleurs toutes les connoissances necessaires, pour démêler le vrai d'avec le faux, le précieux d'avec le vil, le poison qui tuë les ames, d'avec la solide nourriture de la verité, qui les fait vivre, parce que, dit saint Jerôme, *c'est l'effet d'une prudence consommée de chercher l'or dans la boüe, & les perles parmi les serpens.*

XX.

Nous devons faire le même jugement des Sçavans de ce temps, qui ne lisent & n'étudient que les payens. Leur goût est vitieux en beaucoup de choses, j'en prendrois encore les anciens pour juges. Ils seroient étonnez de voir les Chrétiens négliger les richesses qu'ils possedent, pour ne chercher qu'à s'enrichir de la pauvreté des Auteurs des premiers âges; & ne prendre pour guides ou pour maîtres dans les sciences & dans les arts, que des hommes qu'ils doivent regarder comme des aveugles, ou du

moins comme des hommes qui ne ſont pas aſſez éclairez, pour les conduire ſeurement dans preſque aucune des connoiſſances qu'ils déſirent.

Les Auteurs dont j'ay parlé dans le Diſcours precedent, ont dit des merveilles ſur la conſtitution des Poëmes épique & dramatique, ſur l'unité de l'action, les mœurs & le caractere du Heros. Mais une preuve qu'ils manquoient de goût, c'eſt qu'ils ont oublié leur propre caractere; ils en ont violé l'unité; ils ont montré qu'ils ne ſe ſouvenoient pas qu'ils étoient chrétiens, & que le caractere de chrétien, auſſi bien que celui de raiſonnable, doit influer dans tous les autres, & regler toutes nos entrepriſes. Car ſi dans ces ouvrages, ils ont fait paroître de l'eſprit & de l'érudition, ils n'oſeroient pas ſe vanter de les avoir entrepris par une veritable ſageſſe, par l'amour de la juſtice ou de la verité, pour la gloire de Dieu, ou pour leur propre ſanctification, pour l'utilité de leurs concitoyens, ou pour celle de l'Etat. Il n'y a pourtant que ces deſſeins qui ſoient raiſonnables & legitimes. De bonne foi ſe ſont-ils pû imaginer que Dieu aprouvât des ouvrages qui n'ont pour but, que d'enſeigner aux hommes à compoſer des pieces, qui à la verité peuvent être de quelque utilité pour amu

ser les personnes oisives, mais qui d'un autre côté, causent une infinité de maux par la vanité dont elles repaissent les esprits, & par les passions qu'elles nourissent dans les cœurs ?

La pieté doit être plus veritablement le caractere du Chrétien, qu'elle ne fut celui d'Enée, qui la viola dans un point essentiel, en épousant une femme pour un temps, quoiqu'il sçût bien qu'il seroit obligé de la quitter pour obéïr aux Dieux, selon les Romanciers. Or les desseins de ces Auteurs ont-ils quelque raport avec la pieté; avec ce culte pur & parfait, que nous devons à Dieu, qui veut que nous le cherchions en toutes choses, & qui nous commande que quelque chose que nous fassions, nous le raportions à sa gloire.

Il est vrai que le P. le Bossu (peut-être pour calmer une conscience qui lui reprochoit l'emploi qu'il faisoit de son esprit) veut nous persuader, *Que le Poëme épique peut servir à nous sanctifier, & que les fictions poëtiques de la protection des Dieux, nous apprennent à adorer Dieu, & à le reconnoître, comme le principe unique & necessaire de tout ce qu'on peut faire de bien.* Part. 2. Mais je crois, & tout le monde le monde le croira comme moi, que si le ciel n'est rempli que des hommes qui sont de-

venus saints par l'étude d'Homere, de Virgile & des autres Romans semblables; ce n'est sans doute qu'une vaste solitude. Pour nous persuader une pensée si éloignée du dessein des Auteurs, soit profanes, soit chrétiens, qui se sont occupez à la composition de pareils ouvrages, le P. le Bossu auroit eû besoin de l'autorité, ou de l'Ecriture, ou des Peres de l'Eglise. Car vouloir que nous croïons un tel paradoxe seulement parce qu'il nous le dit, c'est trop se promettre de son autorité particuliere. Et il ne faut que l'experience, pour être convaincu, que la lecture des Romans ne fera jamais ce que peut à peine faire celle des Auteurs qui ont été inspirez de Dieu, pour former en nous l'esprit de pieté & de religion.

On pouroit dire avec plus de raison, & on le prouveroit trés-facilement, qu'une des principales causes de l'impieté qui regne parmi les jeunes gens, & même parmi quelques-uns de ceux qui font profession de ce qu'on apelle belles lettres, c'est l'habitude qu'ils se sont faite dans la lecture de ces Romans, de mépriser les religions des payens, & de les regarder, ou comme les réveries des Poëtes, ou comme les inventions de la politique. Du mépris de ces fausses religions, ils passent à celui de la vo-

ritable, & la regardent du même œil, ils liſent les livres de Moïſe, comme ils ont lû Homere ou Virgile. Que l'experience fournit d'exemples de cette verité !

Il eſt donc trés-certain & trés-évident, que les Sçavans qui ne prennent de plaiſir qu'à l'étude des profanes, qui y font commentaires ſur commentaires, & qui employent tout ce qu'ils peuvent avoir de ſcience & d'eſprit pour y découvrir des merveilles & des perfections qui ſouvent ne s'y trouvent point, montrent par de ſemblables occupations, que leur goût n'eſt pas plus parfait que celui de ces anciens.

XXI.

S'il eſt donc vrai que nous ne puiſſions nous aſſeurer de ce qui fait le bon goût de l'homme ſans bien connoître l'homme, nous ne devons pas eſperer que nous puiſſions tirer ni l'une, ni l'autre de ces connoiſſances de l'étude des payens, puiſque ce qu'ils ont pû dire de vrai ſur ce ſujet, y eſt étouffé par une infinité d'erreurs. C'eſt dans les Livres divins & dans ceux des Peres que nous pouvons puiſer cette ſcience. C'eſt là ſeulement que nous pouvons apprendre ce qu'étoit l'homme par ſa nature, ce qu'il eſt devenu par ſon peché, & ce que Dieu le fait être par ſa grace. Nous y

voyons que par sa nature il est créé à l'image de Dieu, & qu'il est le plus excellent de ses ouvrages ; que par son peché il est devenu semblable aux bêtes, & l'esclave du demon ; & que par la grace il est fait enfant & heritier de Dieu, frere & coheritier de Jesus-Christ. Quoiqu'il ne soit pas vrai, que par sa nature il soit une portion de la Divinité, comme quelques Philosophes l'ont pensé, il est pourtant certain que par la grace il est fait participant de la nature de Dieu, & qu'il est appellé à regner avec lui, & à joüir du même bonheur que lui.

Voila ce que ces Livres nous aprennent de nôtre excellence. Or dans un état si sublime, nous ne pouvons aimer legitimement que ce qui peut nourrir & faire croître en nous cet être divin ; que ce qui peut nous conduire à la plenitude de l'homme parfait, dont parle saint Paul ; en un mot que ce qui peut contribuer à nous faire vivre de la foi. Toutes nos études dans les arts & dans les sciences, doivent tendre à ce but, à nous rendre de plus en plus dignes d'une si haute & si sainte vocation. Nous y proposer autre chose, c'est dégenerer, c'est retomber dans nôtre bassesse, c'est devenir de nouveau semblables aux bêtes, c'est violer les vœux de nôtre Baptême, c'est rentrer dans l'esclavage du de-

mon, & renoncer à toute la gloire à laquelle nous sommes apellez.

Saint Augustin disoit que nous ne devions considerer les sciences que comme des machines qui doivent nous aider à élever plus haut l'édifice de la charité. En user autrement, c'est en user contre les desseins de Dieu, qui ne nous a enrichi de ces thresors, que pour nous unir plus intimement à lui.

XXII.

Quelques Philosophes trouvent étrange que l'homme ose dire, que l'univers tout entier a été créé pour lui, que la terre est au centre du monde, que les astres & les étoiles tournent autour d'elle, afin de l'éclairer, de la rendre feconde, & lui faire produire tout ce qui est necessaire pour nourir l'homme, & pour le réjoüir par la varieté infinie de ses productions. Ils traitent cette pensée d'orgueil.

Nous pardonnerions à ces Messieurs de rejetter le sentiment qu'a l'homme, que tout est fait pour lui, comme un sentiment plein de vanité, si nous n'en avions pour garant que l'opinion des Stoïciens, qui au raport de Lactance, croyoient que l'univers avoit été fabriqué pour l'utilité de l'homme. Mais cette pensée est tellement apuyée sur les oracles du saint Esprit, que *De ira Dei.*

ce n'eſt plus une opinion, mais une verité conſtante & certaine, que l'on ne ſçauroit combatre ſans impieté. Et ces Philoſophes donnent une mauvaiſe opinion de leur ſyſteme, s'il les engage à nier cette verité.

Quand l'homme a donc cette penſée de la dignité de ſon être, il n'eſt point ſuperbe. A la verité c'eſt orgueil à un homme de ſe preferer à un autre homme, parce qu'il n'apartient qu'à Dieu de diſcerner entre un homme & un homme. Mais quand l'homme regarde l'univers, comme ayant été créé pour lui, il n'a de lui, que les ſentimens que Dieu même veut qu'il en
Gen. 1. ait; puiſqu'il l'a créé à ſon image & à ſa reſſemblance; puiſqu'il ne l'a créé qu'aprés toutes les autres créatures, comme
Pſ. 8. un grand Roi à qui il avoit bâti un magni-
Sap. 9. fique palais; puiſqu'il l'a établi pour dominer ſur les poiſſons de la mer, les oyſeaux du ciel, ſur les animaux de la terre, & ſur tous les ouvrages de ſes mains, comme nous l'enſeigne le Prophete Roi.

Mais s'il eſt vrai que l'empire de tout l'univers, ne ſoit pas capable de lui faire goûter la felicité qu'il déſire, & qu'il faille que Dieu même ſe donne à lui pour remplir la vaſte étenduë de ſon cœur; n'eſt-il pas évident qu'il eſt plus grand que tout l'univers? Traiteroit-on de ſuperbe un

Roi qui se croiroit trop grand pour loger dans la cabanne d'un berger ; or je ne craindrai point de dire, que l'univers est moindre à l'égard de l'homme, que cette cabane à l'égard du plus grand des Rois.

Mais quand on dit, que c'est avoir de trop hauts sentimens de l'homme, que de penser que Dieu a créé le monde pour l'homme innocent ; on ne fait pas reflexion à ce qu'il a fait pour l'homme pecheur. Il a donné son Fils unique pour le racheter de son peché, & pour être la victime de la reconciliation de cet homme avec sa majesté offensée. Or il n'y a aucune proportion entre la fabrique du monde entier, & un Dieu fait homme. Le monde n'a coûté à Dieu qu'une seule parole, des mondes à l'infini ne lui en couteroient pas d'avantage, & l'incarnation du Verbe est le miracle de sa puissance, le chef d'œuvre de sa sagesse, & le plus grand effort de son amour. Mais qu'a fait pour l'homme ce Fils incarné, & que fait-il tous les jours ? Il s'est offert pour lui en sacrifice à la justice de son Pere sur l'arbre de la croix, & tous les jours il se donne à lui pour nouriture dans le Sacrement de nos autels. Dieu pourroit-il ajoûter quelque chose à la magnificence de ces dons ?

Enfin saint Paul dit en termes exprés,

1. Cor. 3. 22. que tout eſt à l'homme chrétien, *que le monde & la vie, les choſes preſentes & les choſes à venir ſont à lui, comme il eſt à Jeſus-Chriſt, & que Jeſus-Chriſt eſt à Dieu.* L'homme eſt donc en effet au-deſſus du monde, puiſque le monde eſt à lui; & l'homme n'a que Jeſus-Chriſt au-deſſus de lui, puiſqu'il n'eſt qu'à Jeſus-Chriſt. Ainſi quand nous avons ces nobles ſentimens de nous-mêmes, nous penſons comme ſaint Paul & comme Jeſus Chriſt; nous glorifions veritablement Dieu, puiſque nous ne nous glorifions qu'en lui, comme le même Apôtre nous l'ordonne; nous ſommes ſages de la ſageſſe d'en haut, dans laquelle ſe trouvent la veritable modeſtie & la parfaite humilité.

2. Chriſt. ſerm. 14. ſur ſaint Paul aux Rom.

Je pourois encore ajoûter que le monde finira, que le ciel & la terre paſſeront, lorſque le grand deſſein de Dieu dans la conſtruction de la celeſte Jeruſalem ſera acompli. Or ſi ce ciel & cette terre paſſent, il eſt manifeſte que Dieu ne les avoit créé que pour l'homme. Car ſi Dieu a tout fait pour lui-même, c'eſt par l'homme qu'il veut recevoir la gloire de tous ſes ouvrages. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en dire davantage, pour prouver que ces Philoſophes n'ont pas raiſon d'accuſer cette penſée de ſuperbe; & ce que j'ay dit, ſuffit

pour nous faire connoître nôtre dignité, pour nous faire comprendre qu'une creature pour qui tout l'univers a été créé, & qui est si excellente, que tout ce qui est visible & passager ne sçauroit faire son bonheur, ne peut vivre que de la verité. Ainsi elle ne se doit nourir que du pain, qui donne la vie & l'intelligence; elle ne peut se désalterer que dans les eaux salutaires de la vraye sagesse, & par consequent son goût ne peut être bon, que quand elle fait ses délices de cette nouriture. Eccl. 15. 3.

XXIII.

Si les partisans des profanes ne se rendent pas à des veritez si manifestes & si bien apuïées sur la raison & sur la revelation; c'est qu'il est difficile de se défaire de ses préjugez. On ne renonce pas aisément à des opinions, dont on a été imbu dés la premiere jeunesse par des hommes que l'on respectoit, & qu'on croïoit sans examen, sur-tout quand on a pris soin de les cultiver par de longues études, & dont on ne s'est jamais avisé de douter. C'est enfin que le goût se corrige difficilement, parce qu'il a son principe dans le cœur, & que, comme je l'ai dit, Dieu seul est le maître des cœurs.

En effet si le bon goût consiste dans l'ac-

cord de l'esprit & de la raison, il est certain qu'il naît en partie des dispositions du cœur; puisque c'est le cœur qui par ses bonnes ou mauvaises affections met ou la paix ou la division entre l'esprit & la raison. C'est ce que prouve l'experience; c'est ce qui se prouveroit encore par une infinité de textes de l'Ecriture, qui font voir que l'homme goûte les veritez qui lui sont enseignées, selon que son cœur est bien ou mal disposé. Jesus-Christ disoit aux Juifs, qu'ils ne pouvoient écouter sa parole, parce qu'ils ne vouloient pas la pratiquer, *parce que la sagesse n'est entenduë & justifiée que par ses enfans*; saint Paul dit, *que l'homme charnel n'est pas capable d'entendre les choses qui viennent de l'esprit de Dieu; que c'est une folie pour lui.*

Joan. 8. 43.

1. Cor. 2. 14.

Enfin il est constant que nous ne pouvons pas avoir tout à la fois du goût pour des choses contraires, pour les choses du ciel & pour celles de la terre. Nous nous sommes assez facilement formé au goût des Auteurs profanes, parce qu'ils flattoient en nous des passions dont nous ne rougissons pas. Mais il n'est pas si aisé d'acquerir celui des Livres sacrez. Ils combattent tous les penchans de nôtre cœur corrompu; ils ne font grace à aucune de nos passions; ils nous obligent de nous défaire

même de celles dont nous nous faisons honneur.

Cependant si on vouloit bien lire les Auteurs sacrez & les ouvrages des Peres avec le même soin & la même aplication qu'on a lû les autres ; avec le même desir d'en penetrer le sens & d'en découvrir toutes les beautez ; peu à peu nôtre goût se rectifieroit. Il est constant qu'à force de se faire violence pour ne point user de la mauvaise nouriture, à laquelle nous porte le déreglement de nôtre constitution, & de ne nous nourir que des alimens les meilleurs & les plus sains, on réüssit à corriger le mauvais goût de sa langue. L'experience fait voir que les hommes qui voyagent dans des pays, dont le climat est fort different du leur, s'habituënt peu à peu à une nouriture fort differente de celle dont ils usoient dans le païs de leur naissance. Nous devons raisonner de la même maniere du goût de l'esprit. Il se gâte à ne lire que les Livres des payens ; mais il se changera, si aprés les avoir lû autant qu'il est necessaire pour la connoissance des sciences & des arts, on les quitte pour ne s'occuper que de l'Ecriture sainte & des Livres des Peres. On s'accoûtumera peu à peu à goûter ceux-cy, & à en faire son plaisir.

Perſonne n'avoit plus goûté l'éloquence des profanes que l'illuſtre M. de Balſac ; perſonne n'en a mieux imité la pompe. On pouroit dire même qu'il la ſurpaſſée. Cependant il ne ſe fut pas plûtôt donné à la lecture des Livres, qui peuvent nous apprendre la ſcience des Saints, & nous conduire dans les voyes du ciel ; qu'il perdit le goût de tous les autres, qu'il eut du regret de leur avoir donné trop de temps, & de ne s'être pas plûtôt mis à l'étude des Livres ſaints & des Peres.

Mais tant que nous ne nous repaîtrons que des oignons de l'Egypte, la Manne du ciel ſera un met inſipide pour nous. Tant que nous ne remplirons nôtre eſprit & nôtre memoire que des fictions des Poëtes, ou des opinions des Philoſophes qui ſe détruiſent les unes les autres ; il ne faut pas s'attendre que nous ſentions d'attrait pour les ſolides maximes de la vraye Philoſophie, pour les veritez terribles, mais néanmoins conſolantes qui ne paſſeront jamais, tant que nous ſerons ébloüis de l'éloquence faſtueuſe des payens, nous ne devons pas eſperer de prendre plaiſir à l'éloquence ſimple & modeſte, mais forte & ſublime des Auteurs qui ont puiſé dans la ſource, où ſont cachez tous les treſors de la ſcience & de la ſageſſe.

XXIV.

Au reste, quoique je donne une grande étenduë au bon goût, & que je pretende que ce soit en effet la même chose que le jugement & la sagesse, je n'avance pourtant rien qui ne soit renfermé dans la définition de Me. Dacier, comme la fleur l'est dans son bouton; rien que cette Dame n'eût dit elle-meme, si elle eût voulu se donner la peine de l'aprofondir, & de nous développer tout ce qui y est compris. C'est ce que je pourois prouver par quelques endroits de sa Preface & de ses Remarques sur Aristophane. Mais j'allongerois un discours qui n'est deja que trop long; j'aime mieux attendre que cette Dame, ou quelque autre pour elle désavoüe quelqu'une des consequences que je tire de sa définition. Alors il me sera trés aisé de les soûtenir, & de montrer qu'elle doit ou les recevoir, ou renoncer à sa définition.

Pour achever ce qui pouroit manquer à ce Discours, & pour former une parfaite conviction sur ce que nous devons entendre par le bon goût; je montrerai dans les Discours suivans par quelques exemples, que si les lumieres de la religion ne rectifient le goût, on l'a toûjours

plus ou moins mauvais, quelque bel esprit que l'on ait, & quelque docte qu'on puisse être d'ailleurs ; & que la définition de Madame Dacier, toute vraye qu'elle est, ne lui a servi de rien, ni à elle, ni à tous les autres Sçavans dans les Lettres profanes, parce qu'ils ne l'ont point suivie, & qu'ils n'en ont pas assez bien connu la verité par les principes.

DISCOURS III.

On montre par quelques exemples, que la lecture des profanes corrompt le goût en beaucoup de choſes.

ON m'avoüera que ſi le bon goût ſe devoit faire ſentir dans quelque ouvrage, c'étoit dans la Preface où j'en ay pris l'idée. Cette Dame qui avoit ſi bien rencontré dans la définition qu'elle en avoit donnée, devoit être attentive à la ſuivre en tout, & à ne s'en écarter jamais. Cependant il ſemble qu'elle l'ait oubliée dans tout ce qu'elle dit à l'avantage de la perſonne d'Ariſtophane & de ſes comedies. Pour le prouver, je me contenterai d'en raporter ſeulement quelques endroits. Je fatiguerois le Lecteur, ſi je voulois relever tout ce qui s'y trouve d'opoſé à la raiſon, à la juſtice & à la verité, & par conſequent au bon goût.

Je tâcheray de le faire ſans m'éloigner du reſpect qui eſt dû à une perſonne d'une ſi grande reputation pour ſon eſprit, ſa

ſcience & ſa politeſſe ; & ſans même que ce que je dirai puiſſe donner atteinte à ſa pieté, ni aux autres vertus qui font l'honneur de ſon ſexe. Je pretends ſeulement faire voir que la lecture trop opiniâtre des payens & l'eſtime exceſſive qu'on fait de leurs ouvrages, nous enchante tellement qu'elle nous jette inſenſiblement dans une eſpece d'oubli des maximes de nôtre religion, & qu'elle nous accoûtume à parler de toutes choſes, comme ſi nous n'étions pas chrétiens. Ainſi ſi l'étude des profanes n'eſt pas rectifiée par d'autres études, elle ne fait que nous gâter le goût, au lieu de le perfectionner, comme le pretendent les admirateurs perpetuels des ouvrages des payens.

En effet, s'il eſt certain que les modernes ne ſurpaſſent pas les anciens dans leurs compoſitions, quoiqu'ils les ſurpaſſent de beaucoup par l'étenduë & la ſolidité de leurs connoiſſances ; c'eſt que ne ſe ſouvenant pas des grandes veritez que la religion enſeigne, & que n'étant pas aſſez touchez des ſentimens qu'elle inſpire, ou pour mieux dire, n'ayant dans l'eſprit & & dans le cœur que les penſées & les ſentimens des profanes, ils n'aſpirent qu'à devenir leurs imitateurs ; & l'eſprit d'imitation tenant le genie en ſervitude, il en

empêche l'essor, & en éteint le feu; & dans cet état il a peine à produire quelque chose qui surpasse la mediocrité. C'est que trop envieux des richesses des payens, ils ne pensent qu'à les leur enlever, sans se mettre en peine de faire valoir leur propre bien, en comparaison duquel tout celui des payens n'est qu'une veritable pauvreté.

De bonne foi que deviendroient tant d'ouvrages modernes (je parle de ceux qui ne connoissent rien de parfait que les profanes) si on leur ôtoit tout ce qu'ils ont pris chez eux? Que seroit-ce que la plûpart des pieces de vers, si on les dépoüilloit des haillons de la fable, des idées des poëtes Grecs & Latins; ce seroit des squelettes hideux? Ils n'auroient rien que de dégoûtant & de mépriſable.

II.

Entrons en matiere. Madame Dacier nous aprend qu'Aristophane ayant été appellé devant les Juges pour soûtenir son droit de bourgeoisie, qui lui étoit contesté, il ne répondit que ces paroles pour sa défense: *Ma mere m'a toûjours dit que j'étois fils de Philippes; pour moi je n'en sçai rien, car il n'y a personne qui soit asseuré de connoître son pere.* Elle admire cette réponse, & d'autant plus que *ce sont* (dit-elle)

deux vers que Telemaque dit dans l'Odyſſée.

A la verité une pareille réponſe put d'abord exciter à rire ceux qui l'entendirent, parce que ſans doute ils ne s'y atendoient pas, & que la ſurpriſe eſt la cauſe du ris. Mais on ne ſçauroit y faire tant ſoit peu de reflexion, qu'on ne la regarde comme la marque du mauvais caractere de l'eſprit d'Ariſtophane. Si la raillerie eſt quelquefois un témoignage d'urbanité & de politeſſe, quand elle eſt faite à propos & ſans bleſſer perſonne; elle eſt au contraire la preuve d'un eſprit mal fait, inſolent & audacieux, quand elle eſt faite dans des lieux & en preſence de perſonnes à qui on doit du reſpect, & lorſqu'il s'agit de choſes graves & ſerieuſes. Ce ſont les gens de ce caractere que le Sage apelle des mocqueurs qui ſe mettent au-deſſus des regles & des loix, & qu'il ne veut pas qu'on entreprenne de corriger par des avis charitables, parce que ce ſeroit perdre ſon temps, & s'expoſer à la confuſion.

Telle eſt la raillerie qui a tant plû à Madame Dacier. Ariſtophane y offenſoit toutes les meres, il outrageoit la ſienne propre, il bleſſoit la majeſté des Juges, enfin il marquoit un ſouverain mépris pour les Atheniens; puiſque ne ſe mettant pas en peine de ſe défendre devant ſes Juges,

il témoignoit ne se pas soucier du jugement qu'ils pouvoient porter de son état, ni du droit de bourgeoisie dont les Atheniens faisoient tant de cas.

Ce discours mocqueur ne peut donc plaire qu'à ceux qui aiment à voir attaquer la reputation d'autrui, qui mépriſent ce que les hommes doivent le plus reſpecter & eſtimer. Si un pareil diſcours eſt capable de faire rire d'abord, les perſonnes de bon goût paſſent auſſi-tôt du ris à l'indignation pour l'arrogance d'un homme qui fait une ſi inſolente raillerie dans un temps & dans un lieu où il auroit dû être dans la crainte & dans la perplexité. Il auroit merité pour ſon inſolence, que ſes Juges l'euſſent privé de ſondroit & chaſſé d'Athenes, comme un homme pernicieux à la ſocieté civile, ainſi que l'experience le fit voir; puiſque par ſa malignité il fit perir le meilleur des Atheniens, & qu'il expoſoit continuellement l'autorité des Magiſtrats à la fureur de la populace. C'eſt ce qui lui ſeroit arrivé à Rome au temps de la ſeverité de ſa diſcipline, où un homme ne pouvoit manquer de reſpect aux Magiſtrats en la moindre choſe ſans être noté. On ne ſçait que trop combien les hommes de ce caractere cauſent de maux dans les Etats, ſurtout dans les Republiques.

III.

C'eſt par le même effet de ce mauvais goût que cette Sçavante veut, que les gens de bon goût *ſoient charmez de la ſouplesſe de l'eſprit de ce Poëte, qui lui rendoit ſi facile l'art de tourner en ridicule les choſes mêmes les plus parfaites & les plus excellentes.* On ſçait bien que le grand fond du ridicule & du plaiſant, ſe tire des choſes les plus ſaintes & les plus dignes de reſpect, & qu'il n'y a qu'à les repreſenter ſous des images baſſes & mépriſables pour exciter le ris. Mais ſi ces images forcent quelquefois les ſages de rire, la pitié, l'indignation & le zéle ne manquent pas de ſuivre de prés ce ris forcé; & bien loin d'être charmez de cet art pretendu de tourner en ridicule, ce qu'on ne devroit regarder qu'avec veneration ou frayeur; ils le déteſtent & le regardent comme un des plus dangereux artifices, dont l'eſprit de malice ſe ſert pour rendre mépriſables les plus grandes vertus, & nous faire avoir une eſpece de honte de ce qui doit faire toute nôtre gloire. Cet artifice n'eſt-il pas celui de tous les impies & de tous les hommes ſans joug & ſans diſcipline? En un mot ſi un eſprit qui eſt parfaitement d'accord avec la raiſon n'eſt veritablement charmé

charmé que de la verité & de la vertu ; il ne sçauroit sentir que du dégoût & de l'aversion pour un art dont le but est de les dépoüiller de toutes les beautez, qui les peuvent faire aimer & respecter.

Ce n'est donc pas avoir le goût bon ; c'est au contraire l'avoir trés-mauvais, que de se plaire dans ce ridicule, & si l'esprit railleur est un mauvais caractere, aimer la raillerie n'en est pas un meilleur. Ni l'un ni l'autre de ces personnages ne sçauroit être innocent, quand il s'agit de choses graves & importantes, non plus que le médisant & celui qui l'écoute.

Enfin ni la satyre, ni la comedie qui roulent sur ce ridicule, n'ont jamais eû que de funestes effets. Elles n'ont regné à Athenes & à Rome, que depuis que ces deux villes ont commencé à se corrompre par le luxe, & par tous les vices qui en sont les suites. Il n'y eut plus ni ordre, ni discipline dans ces deux villes, plus de probité, ni d'innocence dans les mœurs des citoyens, depuis que les poëtes se mêlerent d'en être les reformateurs, par cet art de transformer les choses à leur fantaisie. Cet art ne peut donc plaire qu'aux personnes d'un goût dépravé.

IV.

Me. Dacier s'efforce de nous faire croire que les comedies d'Ariſtophane ſervoient à rendre les hommes meilleurs, & à maintenir la liberté. Mais il faudroit être bien credule & bien ignorant ſur l'état des choſes du monde, pour ſe perſuader que les Comediens fuſſent le ſoûtien du bon ordre de la ſocieté civile & les protecteurs des loix. Car c'eſt de cet ordre, c'eſt de l'exacte obſervation des loix, que dépendent & l'integrité des mœurs, & la liberté publique. Comment s'imaginer que les comedies d'un Poëte, qui a l'audace d'attaquer & de faire joüer ſur le theatre les premiers Magiſtrats & les plus gens de bien, comme a fait Ariſtophane, ſoient capables de rendre les hommes meilleurs?

Mais ce qui eſt merveilleux, c'eſt que ce qu'elle allegue pour le prouver, prouve en effet tout le contraire. Elle dit que Denis le Tyran ayant envie de ſçavoir de Platon, quel étoit le vrai état de la Republique d'Athenes, Platon le renvoye aux comedies d'Ariſtophane. Elle conclud de là que Platon vouloit faire entendre à ce Tyran que tout étoit bien reglé, & que la vertu y étoit honorée, puiſque l'on s'y plaiſoit à la repreſentation de ces co-

medies. Mais il me semble qu'on doit conclure tout le contraire de la réponse de Platon, & que ce Philosophe vouloit faire comprendre par cette réponse le mauvais ordre de la Republique, & le peu de police qui s'observoit dans Athenes.

Ce que je dis, se prouve premierement par les passages de Platon que j'ay raporté ailleurs, & qui font voir quels étoient ses sentimens sur le sujet de la comedie & des Poëtes. Car il faudroit avoir bien mauvaise opinion du jugement de ce Philosophe, pour croire qu'il eût allegué les comedies d'Aristophane les plus capables de toutes, de corrompre les mœurs, comme une preuve du bon état de la Republique d'Athenes; lui qui dit en tant d'endroits, que le bonheur de la societé dépend de la vertu & de l'innocence des citoyens, & qui veut que l'on chasse les Poëtes comme les corrupteurs de la probité & des bonnes mœurs.

2o. Les excés où les comedies d'Aristophane porterent le peuple d'Athenes contre les Magistrats & contre l'Oracle, sont une preuve de tout ce que Platon a dit des mauvais effets de la comedie, & font voir qu'elle ne peut être que l'école des vices, de la licence & de la sedition. Et si cette Apologiste d'Aristophane avoit été bien

conseillée, ou elle n'auroit pas fait sonner si haut les effets merveilleux des pieces de ce Poëte, ou bien elle auroit dissimulé ces faits. O Dieu! quelle face de gouvernement, quel ordre, quelle justice, où les Magistrats & les meilleurs citoyens sont sans cesse exposez à la fureur d'une canaille irritée par les vers mordans d'un Poëte satyrique?

Ciceron dans ses Livres de la Republique, dont saint Augustin nous a raporté des fragmens qui nous font regreter la perte d'un si excellent ouvrage, veut que ce soit au Magistrat seul à reprendre & à punir les mechans, & au Censeur public à les noter, non pas à un Poëte passionné & à une populace ignorante. Il montre quel préjudice une autre conduite peut aporter à un Etat par l'exemple de Pericles, qui aprés tant de services rendus, avoit été attaqué par un Poëte. Qu'est-ce que ç'auroit été à Rome, si Scipion, Caton & les meilleurs citoyens l'avoient été de même par les Poëtes Latins? Ciceron a donc raison de parler ainsi. Tous les Etats bien policez ont également défendu les satyres & les libelles diffamatoires. Aprés cela on nous viendra dire, qu'Aristophane rendoit les citoyens meilleurs, & plus redoutables à leurs ennemis. Qu'on nous

persuade auparavant, que c'est par le vice que les hommes deviennent meilleurs, & que les Etats deviennent plus puissans & plus heureux par la sedition.

Mais enfin si M. Dacier demande quelque autorité, pour croire que le sens que je donne à la réponse de Platon, soit le veritable; je lui alleguerai un Juge qu'elle ne sçauroit recuser, c'est M. son illustre époux, qui dit dans la vie de Platon, *que du temps de ce Philosophe & de Socrate, les loix étoient foulées aux pieds; qu'il n'y avoit ni ordre, ni discipline; & que toute l'autorité se trouvoit entre les mains du peuple, toûjours plus redoutable que tous les Tyrans.*

V.

Le discours qu'Aristophane fait à sa propre loüange dans un chœur d'une de ses comedies, est encore un des fondemens sur lesquels s'apuye Mr. Dacier, pour faire de si grands éloges de ce Poëte. Elle reprend même un Auteur Italien, *de n'avoir pas pris comme elle dans les écrits de ce grand homme, les particularitez de sa vie. Mais peu de gens* (dit-elle) *se piquent de cette exactitude, qu'elle estime beaucoup plus que les autres qualitez d'un Historien.* Or ces écrits ce sont les comedies de ce Poëte; car

s'il a écrit autre choſe, il n'eſt pas venu juſqu'à nous. Comme ſi dans la comedie, on débitoit la verité toute pure, & que les Poëtes fuſſent des gens d'un caractere à devoir être crûs ſur tout ce qu'ils diſent à leur avantage. Ciceron n'étoit pas du ſentiment de M. Dacier, lui qui dit, *que c'eſt la coûtume des Poëtes de ſe croire meilleurs que tous les autres, & de ſe préferer à tout le monde.*

Tuſcul. 5.

Voici donc comment Ariſtophane parle de lui-même dans une de ſes comedies. *La gloire de ce Poëte & la reputation de ſon courage, vont deja ſi loin, que le grand Roi* (c'eſt le Roi de Perſe) *interrogeant un jour les Ambaſſadeurs des Lacedemoniens, leur demenda premierement: quels peuples de Grece étoient les plus forts ſur la mer, & enſuite ceux ſur ce qui ce Poëte s'acharnoit le plus dans ſes comedies.* Car (ajoûte ce Roi) *ce ſont ſes conſeils qui rendent les hommes meilleurs, & qui les font triompher de leurs ennemis.*

Au jugement de M. Dacier, nous devons croire que le grand Roi a parlé ainſi d'Ariſtophane, parce qu'Ariſtophane lui-même le dit. Les perſonnes d'un autre goût ne pourroient-elles point penſer, qu'un pareil diſcours ne merite guére plus de croyance, que ceux d'un Capitaine Ma-

tamore, & que ce n'eſt pas avoir le diſcernement de la verité, que de la chercher dans de telles ſources?

Ne voit-on pas au ſeul recit de ce diſcours, qu'il a plus l'air d'une fable que d'une hiſtoire? On y fait faire au grand Roi une queſtion indigne de lui, puiſqu'elle ſupoſe qu'il étoit bien mal informé de l'état des divers peuples de la Grece, lui qui avoit eu tant d'affaires à démêler avec eux. Mais s'il connoiſſoit ſi peu ces peuples, il y a lieu de croire qu'il connoiſſoit encore moins Ariſtophane. Et enfin quand il l'auroit connu, il n'auroit pû tenir de lui un tel diſcours qu'en ſe moequant.

De plus le caractere de ce Poëte fait voir que l'on ne ſçauroit guére plus mal uſer de ſa raiſon, que de croire ce qu'il dit de ſon propre merite. Il a trop donné de témoignage de ſa débauche & de ſon peu de probité, pour meriter la moindre créance, lorſqu'il vante ſes vertus. Un homme qui par ſon art de tourner en ridicule les choſes les plus parfaites, & de faire paroître criminelles les perſonnes les plus innocentes; un homme ſi plein de lui-même, qu'il dit aux Atheniens: *Que pour laiſſer d'eux une bonne opinion à la poſterité, ils lui doivent don-*

ner leurs suffrages, & voir ses comedies avec plaisir; un homme enfin qui a osé entreprendre de sacrifier à sa vengeance le meilleur de ses concitoyens, pourroit bien s'être fait un Dieu de son propre merite, ainsi qu'il arrive ordinairement aux Poëtes, comme le dit M. Dacier même dans cette Preface, & par consequent elle abuse de nôtre simplicité, lorsqu'elle veut que nous ajoûtions quelque foi aux contes que fait de lui-même un pareil fanfaron. De sorte que pour me servir de l'expression de cette Dame, *si de la maniere dont on est fait aujourd'hui*, on n'a pas grande croyance pour tout ce recit; si on ne fait pas un grand cas ni de la personne d'un Poëte si dissolu, ni de ses comedies qui sont pleines d'obscenitez, c'est une marque qu'on a le goût bon, qu'on a l'esprit reglé sur les loix de l'ordre, de la justice, de l'humanité & de la pudeur.

VI.

Voici un trait qui encherit encore sur tout ce que nous avons raporté. M. Dacier dit que le peuple d'Athenes étoit beaucoup plus sage que d'autres que l'on connoît, parce qu'il souffroit *qu'Aristophane entreprît de le désabuser de ses superstitions, en lui découvrant sur le theatre les*

friponneries & les abus de ses Prêtres. Je ne sçay si elle pouvoit dire quelque chose qui marquât mieux, combien son esprit est peu d'accord avec la raison. Tous les hommes sages sçavent que rien ne blesse l'ordre plus visiblement, que de parler publiquement contre la reputation des personnes, mais sur tout de celles qui par la consideration de leur dignité & de leur ministere, doivent être respectées des peuples.

Ciceron, comme nous l'avons deja vû, ne veut pas que dans une Republique bien reglée aucun homme puisse être noté par un Poëte. Il raporte même une loi des douze tables, qui défendoit de blesser la reputation d'autrui par des vers injurieux, cette loi en fait un crime capital. Voici ses paroles, elles meritent d'être raportées en original : *Tabulæ cùm per paucas res capite sanxissent, in his hanc quoque sanciendam putaverunt, si quis occentavisset, sive carmen condidisset, quod infamiam faceret, flagitiumve alteri.* Nous avons dans le Digeste, dans le Code & dans nos Ordonnances, plusieurs loix semblables à celle des douze tables. Ciceron fait voir la justice de cette loi, en disant qu'il faut accuser les hommes devant leurs Juges & dans les tribunaux publics, où ils pourons

S. Aug. de civit. Dei, lib. 2, c. 9.

ſe défendre, s'ils ſont injuſtement accuſez, & non ſur le theatre & par des ſatyres, contre leſquelles il n'y a point de défenſes legitimes. Combien cela ſe doit-il moins ſouffrir à l'égard des Prêtres que l'on eſt obligé de reſpecter beaucoup plus que les autres citoyens? Parmi les Chrêtiens la diſcipline de l'Egliſe marque l'ordre que l'on doit garder dans leur correction. Mais quand les circonſtances des choſes empêchent que l'on ne puiſſe ſuivre cet ordre, l'honneur, la ſainteté de leur caractere, & la charité veulent que l'on cache leurs défauts.

S'il eſt donc vrai que les peuples que connoît M. Dacier, n'aiment pas qu'on les entretienne des fautes de leurs Prêtres, ils ſont en cela paroître beaucoup plus de ſageſſe & de religion, que celui d'Athenes. Et on ne ſçauroit les en blâmer, ſans donner à entendre que l'on ſe plaît dans la médiſance & dans la ſatyre. Or il n'eſt rien qui convienne moins avec l'ordre & la juſtice, & qui ſoit moins raiſonnable que ce plaiſir.

Ce que je dis eſt ſi vrai, il eſt tellement des regles de la bonne police, que M. Dacier en reconnoît elle-même la verité. Puiſque dans ſa Preface elle parle d'une loi des Atheniens, *qui ordonnoit que l'on*

reprît en particulier les hommes de leurs fautes, & que l'on tâchât de les corriger, avant que de les diffamer. C'est le precepte que nous donne Jesus-Christ lui-même. Et cette loi des Atheniens est une preuve que le Sauveur ne nous en donne point, qui ne soit conforme à la raison & à la justice naturelle. La loi des douze tables dont je viens de parler, avoit sans doute été tirée de celle des Atheniens. M. Dacier allegue cette loi, pour faire voir qu'Aristophane ne s'étoit abandonné à persecuter la vertu dans la personne de Socrates, que par un esprit de vengeance & non par aucun interêt. Cette distinction fait assurément beaucoup d'honneur à Aristophane; & le voila bien justifié d'avoir fait perir Socrates, de ce qu'il ne l'avoit pas fait par avarice, mais par vengeance. Le grand homme de bien! mais qui peut comprendre comment elle allegue cette loi pour faire une pareille preuve?

Voici comme elle s'y prend : *Socrate étoit choqué de la trop grande licence de la comedie; comme il étoit pieux, charitable & juste, il ne pouvoit souffrir que l'on déchirât ainsi ouvertement la reputation de ses concitoyens, & qu'on violât impunément un article de leurs loix, qui ordonnoit que l'on reprît en particulier les*

hommes de leurs fautes, & que l'on tâchât de les corriger de leurs défauts, avant que de les publier. C'eſt ce qui avoit donné à Socrate de l'averſion pour Ariſtophane & pour Euripide.

Voila la preuve de tout ce que j'ay dit juſqu'ici contre la comedie & contre Ariſtophane. Si les Legiſlateurs ont toûjours crû qu'il n'étoit pas de l'ordre de ſouffrir que l'on déchirât publiquement la reputation d'autrui ; ſi les gens de bien, pieux, charitables & juſtes, comme cette Dame pretend que l'étoit Socrate, ont toûjours été indignez de cette licence, à quoi penſoit-elle de loüer les Atheniens de ce qu'ils aimoient à entendre publier les friponneries & les abus de leurs Prêtres, & de les eſtimer plus ſages que les peuples, qui ſe choquent de cette audace ? Car puiſqu'il eſt vrai que les loix condamnent ces entrepriſes, que les perſonnes pieuſes & juſtes ne les peuvent pas approuver, les peuples dont les mœurs ſont en cela conformes aux loix & aux ſentimens des perſonnes les plus ſages, ne ſont-ils pas trés-ſages en effet ? Et le peuple d'Athenes loin de meriter d'être traité de ſage à ce ſujet, ne merite-t'il pas au contraire d'être blâmé d'avoir eû une inclination ſi oppoſée aux loix & à la ſageſſe ? Comment eſt-ce donc

que Mr. Dacier a pû alleguer cette loi, pour prouver la sagesse du peuple d'Athenes, c'est-à-dire, du petit peuple, à qui Aristophane s'efforçoit de plaire par ses médisances?

Enfin est-ce avoir l'esprit d'accord avec la raison que de faire paroître dans un même lieu des sentimens qui se détruisent les uns les autres, d'apeller pieux & charitable Socrate, parce qu'il ne pouvoit souffrir qu'Aristophane déchirât dans ses comedies la reputation des gens de bien, & violât ouvertement les loix de son païs; & de vouloir en même temps que ce Poëte rendît par ses comedies les hommes meilleurs & les Atheniens plus redoutables à leurs ennemis? La raison n'est-elle pas choquée d'une si visible contradiction? Et M. Dacier ne donne-t'elle pas en cela des preuves de ce que je viens de dire du désordre d'Athenes au temps d'Aristophane?

VII.

Lorsque Mr. Dacier se met sur les loüanges de la comedie des Nuées, elle dit: *Que cette piece eut un si grand succés, que les Atheniens surpris & charmez de sa beauté, sans attendre qu'elle fût achevée de representer, ordonnerent que le nom d'Aristophane seroit écrit au-dessus*

des noms de tous ſes rivaux ; qu'elle fit même une ſi grande impreſſion ſur leur eſprit, qu'il en coûta la vie à Socrate. Ces paroles ſemblent être dites exprés, pour prouver que le theatre n'eſt capable que de cauſer du tumulte dans l'eſprit du peuple, d'y émouvoir toutes les paſſions même les plus injuſtes & les plus cruelles ; qu'il n'eſt propre qu'à renverſer les meilleures loix ; en un mot, que la vertu & la probité ont tout à craindre dans les lieux où les Comediens ſont écoutez comme des Maîtres.

Aprés des effets ſi tragiques de la comedie, qu'on nous la vante comme la reformatrice des mœurs & la protectrice de la liberté ; qu'on nous plaigne comme fait cette Dame, de ce qu'il faut autre choſe que la raillerie pour nous corriger ; Eſt-ce donc que les mœurs ſe reforment par la mort des plus gens de bien? Eſt ce que la liberté ſe maintient par la ruine de la vertu & par l'opreſſion de l'innocence? Mais quelle raillerie ! qui transforme le peuple dans une bête cruelle, qui lui fait fouler aux pieds l'autorité du Magiſtrat & de la loi, & pourſuivre la mort de celui que l'on diſoit avoir été déclaré par l'Oracle le plus ſage des hommes ?

Voyez M. de Meaux

Le grand & pieux Evêque qui écrivit il y a quelques années contre la comedie, dit

fort bien qu'elle ne reforma jamais que les grands canons & les precieuses ridicules, si elle pouvoit aussi reformer les grandes perruques ; c'est tout au plus ce qu'elle peut faire. Voila ce qui est du ressort de la comedie & de la satyre. Mais de pretendre qu'elle puisse contribuer à faire aimer la vertu & la discipline, à soûtenir les loix & à policer les Etats ; c'est ne pas connoître l'homme ; c'est ignorer l'Evangile, c'est fermer les yeux à tout ce qui se lit dans l'histoire.

Si Mr. Dacier vouloit parler à l'avantage de la comedie, elle devoit taire tout ce qu'elle raporte des effets de celle de son Poëte ; elle devoit se souvenir de ce que dit Platon, que l'excés de la liberté & de la servitude est également mauvais. On pouroit dire encore avec plus de verité, que celui de la liberté est le plus mauvais des deux, puisque c'est l'excés de cette liberté qui causa la mort au meilleur de tous les Atheniens.

VIII.

Finissons nos remarques par les choses que M. Dacier dit à la fin de sa Preface. *Voila* (dit-elle) *tout ce que je puis dire en general, pour faire sentir la beauté de cette piece, & pour donner aux moins éclairez*

le moyen de ſe rendre juſtice en la rendant à ce Poëte Grec. Pour moi j'avoüe que je ſuis ſi charmée de cette piece, qu'aprés l'avoir traduite & lûë deux cens fois, elle ne me laſſe point, ce qui ne m'eſt jamais arrivé d'aucun autre ouvrage, & le plaiſir qu'elle me donne eſt ſi grand, qu'il me fait oublier l'averſion & l'horreur qu'on ne ſe peut empêcher d'avoir pour Ariſtophane, de ce qu'il a ſi violemment abuſé de ſon eſprit, pour noircir la verité des plus noires couleurs du menſonge, & pour perdre un homme qui étoit la ſageſſe même & le plus grand ornement des Atheniens.

On n'auroit jamais fait, ſi on vouloit faire remarquer tout ce qu'il y a d'étrange dans ces paroles. Lire deux cens fois une piece dont tout le merite conſiſte à tourner en ridicule les choſes les plus parfaites, à peindre la vertu des couleurs du vice, & à faire trouver des crimes dans la vie la plus innocente. Quel ragoût! cette lecture tant de fois repetée ne l'a point laſſée, ce qui ne lui eſt jamais arrivé d'aucune autre piece; de quelles lectures eſt-ce donc qu'elle s'occupe, ſi toutes lui plaiſent ſi peu en comparaiſon d'une piece, où la juſtice & l'humanité ſont ſi viſiblement violées? Où plûtôt quel eſt donc ſon goût? Certes il eſt bien different de celui de Joſeph Scaliger.

Tout Calviniſte qu'il étoit, & par conſequent peu ſuſceptible des émotions que ſentent les vrais & parfaits Catholiques dans la lecture de la vie & de la mort des Saints ; il parloit ainſi aprés avoir lû les actes des Martyrs de l'Egliſe de Lyon : *Cette lecture édifie & touche tellement l'eſprit des Lecteurs devots & religieux, qu'on ne s'ennuye jamais de les lire, & il n'y a perſonne qui ſelon les mouvemens de ſa conſcience, ne puiſſe reconnoître cette verité. Pour moi (*ajoûte-t'il*) je puis dire que je n'ay jamais rien lû dans l'hiſtoire Eccleſiaſtique qui me laiſſe ſi tranſporté de zéle & d'ardeur pour la foi, qui m'emporte ſi fort hors de moi-même, & me change en une autre perſonne que je ne ſuis.* Sans doute ce n'eſt pas l'artifice des bourreaux, pour faire ſouffrir ces Martyrs, qui le touche, il nen a que de l'horreur, c'eſt la foi, c'eſt la generoſité, c'eſt la joye, c'eſt la conſtance invincible de ces Martyrs admirables qui le charment.

On a dit à l'honneur de feu M. le Duc de Montauſier, qu'il avoit lû cent ſept fois le nouveau Teſtament. Mais je ne ſçai ſi ceux qui feront l'éloge de M. Dacier n'y oublieront point qu'elle a lû deux cens fois une comedie d'Ariſtophane.

Le plaiſir que cette piece lui donne eſt ſi

grand, qu'il lui fait oublier l'averſion & l'horreur qu'on ne peut s'empêcher d'avoir contre Ariſtophane, de ce qu'il a ſi vilainement abuſé de ſon eſprit pour perdre Socrate. Ce terme *vilainement* eſt trop foible ici, & il faut être bien peu touché de la mort d'un ſi grand homme, pour ne point parler autrement de l'abus qu'Ariſtophane a fait de ſon eſprit, pour le faire perir. Il faut au contraire être bien ſenſible aux plaiſirs des ſpectacles & aux petits tours de ſoupleſſe de l'eſprit, pour en perdre le goût de la vertu & de la probité. Car c'eſt une neceſſité que l'amour de ces choſes ait eû la force d'étouffer dans cette Sçavante celui de l'innocence, pour lui faire oublier l'horreur que l'on doit avoir du crime, par lequel elle a été opprimée. Que penſeroit-on d'un homme qui en voyant l'artifice avec lequel les grands empoiſonneurs preparent & font avaller les poiſons, ſe laiſſeroit tellement prevenir d'admiration, qu'il en oublieroit l'averſion & l'horreur des crimes qui ſe commettent par cet artifice? Or l'art de transformer les vertus en vices, & de faire paroître l'innocence criminelle, eſt infiniment plus déteſtable que celui des empoiſonneurs.

L'on admire l'eſprit, je le veux. Les grands eſprits meritent nôtre admiration,

S'ils font du bien, ce doit être une admiration d'amour & d'estime; s'ils font du mal, ce doit être une admiration accompagnée d'aversion & d'horreur. Le demon a encore plus d'esprit qu'Aristophane, & que tous les plus habiles Ecrivains de ce caractere, puisque c'est lui qui les instruit les uns & les autres. Mais ce n'est pas de cette admiration d'horreur qu'est touchée nôtre Sçavante, c'est de celle qui se trouve jointe à l'estime & à la tendresse. Elle s'en exprime merveilleusement en disant, *qu'elle ne peut souffrir que l'on lise son Poëte avec une certaine langueur, une indifference qui n'est pas moins injurieuse que le mépris.* Elle ne pouvoit mieux marquer sa tendresse pour Aristophane.

Mais si elle est si charmée de ce Poëte, elle estime bien peu la sagesse, dont il s'étoit déclaré l'ennemi & le persecuteur. Car elle appelle Socrate *la sagesse même.* Elle avoit peché par l'estime excessive, qu'elle venoit de faire paroître pour Aristophane; & elle peche encore davantage en traitant *de sagesse* celui qui est mis au nombre des insensez par la bouche de la verité : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* Paul. ad Rom. 2.

Les dernieres paroles de ce Philosophe verifient bien cet Oracle. Car si cet homme a fait paroître dans sa vie quelque sa-

geſſe, elle eſt toute effacée, parce qu'il dit avant que de mourir : *Nous devons un coq à Eſculape, ne manquez pas de lui ſacrifier.* Quelle foibleſſe ! quelle erreur pour un homme ſage. Les vrais ſages ne le paroiſſent jamais davantage qu'aux aproches de la mort, parce que plus ils aprochent du jour éternel, plus ils ſont éclairez de ſa lumiere ; & à cette aproche toute la lumiere de ce ſage pretendu s'éclipſe. Cela ſoit dit ſeulement en paſſant, pour faire ſentir la juſteſſe du jugement des admirateurs des anciens.

Enfin les Atheniens revinrent de leur fureur. Ils eurent de l'horreur pour le crime qu'ils avoient commis en la perſonne de Socrate ; pour l'expier, ils aſſommerent un de ſes accuſateurs, & l'autre échapa à leur juſte vengeance par la fuite. Qui ne demeurera pas d'accord que le Poëte meritoit encore au-delà de ce qu'ils firent ſouffrir à un de ces parricides, & que ce peuple devoit exterminer ce Poëte & ſes comedies, pour reparer effectivement ſon crime, puiſque ce Poëte & ſes comedies en étoient les veritables cauſes. Eſt-ce donc être de bon goût, que de ſe laiſſer ſi fort tranſporter d'admiration & de plaiſir, ou on ne devroit être touché que de douleur & & de pitié ? Eſt-ce avoir de la juſteſſe d'eſ-

prit, que de donner des loüanges, qui non seulement sont opposées à la verité, mais qui le sont encore entr'elles ? Que M'. Dacier cesse, ou de tant admirer Socrate, ou de tant admirer Aristophane. Ce contraste est indigne d'une personne de son esprit & de son jugement. Et si, selon elle, Socrate étoit un homme divin, Aristophane étoit certainement un homme diabolique.

IX.

Je ne dirai rien davantage sur cette Preface. Il y en a plus que suffisamment pour faire comprendre que le goût de M Dacier, d'ailleurs si sçavante, si spirituelle & si polie, n'est guéres conforme à ses idées. Mais qu'il y auroit de choses à dire sur le choix qu'elle fait pour ses lectures & pour ses occupations ; Aristophane, Anacreon, Plaute, Terence ? Et qu'il y a lieu d'être touché de douleur de ce que tant d'esprit, de science, & un stile si merveilleux, soient employez à des choses au moins si inutiles ?

Si on ne trouve ni la verité, ni les vraïes vertus chez les payens, la chasteté s'y trouve encore moins que les autres. La pureté du cœur & celle du corps étoient inconnuës à leurs sages ; & ceux qui sont si fort entêtez de ces lectures, ne sont pas toûjours

assez sur leurs gardes contre ce qui peut ternir la beauté de l'une ou de l'autre.

A Dieu ne plaise que j'aye à cet égard le moindre sentiment désavantageux de M. Dacier. Je ne la connois que pour avoir lû quelques uns de ses ouvrages ; & je sçai ce que la charité m'ordonne à l'égard de mon prochain. Je veux même oublier ce qu'elle dit au sujet d'un ancien maître de musique, qui ne composoit que des airs effeminez : *Que les productions de l'esprit se sentent toûjours des inclinations du cœur?* Mais le moyen de loüer sa prudence, de s'être attachée à la lecture des Poëtes impudiques, & d'en avoir fait des versions, comme d'Anacreon & d'Aristophane, d'avoir autant lû Aristophane qu'elle a fait, & de ne se pas soucier que l'on sçache qu'elle l'ait autant lû ? Aristophane est un des Poëtes le plus sale ; il est vrai que les pieces qu'elle en a traduites, sont celles qui le sont le moins. Mais pour traduire ces deux pieces, il a falu lire celles qui le sont le plus, & les lire bien des fois pour entendre ce Poëte aussi bien qu'on voit qu'elle l'entend.

Dans ses Remarques sur la comedie des Nuées.

Or que peut-on dire, pour justifier une pareille conduite ? Il n'y a que la necessité qui nous oblige de voir & de lire les choses qui blessent la pudeur. La necessité seu-

le peut dispenser des loix de la prudence dans ces occasions. Or qu'étoit-il necessaire pour l'utilité de l'Eglise ou de l'Etat, pour l'avantage du public, ou des particuliers, même pour l'avancement des lettres, que cette Sçavante fît une étude si profonde de ce Poëte ?

Bien loin que la sagesse chrêtienne qui est la seule sagesse, y trouve de l'utilité ; elle juge au contraire, qu'il seroit avantageux que de tels ouvrages fussent ensevelis dans un éternel oubli, & que si l'on ne peut pas en ôter la connoissance par la supression entiere des originaux, on la doit retrancher autant qu'on le peut, en les laissant dans l'obscurité de leur langue originale.

Si pour devenir aussi sçavante qu'elle est en Grec & en Latin, il faloit lire les Poëtes les plus dissolus de l'une & de l'autre langue ; la pudeur qui fait le plus bel ornement de son sexe, devoit étouffer en elle le desir déreglé de sçavoir, ou au moins elle ne doit jamais laisser connoître qu'elle les a lûs. La chasteté est une fleur si délicate, que le moindre objet qui la touche, la peut ternir ou corompre. Si M. Dacier a passé dans les deux pieces quelques expressions, qu'il n'auroit pas été honnête de traduire, ainsi qu'elle le dit, il n'étoit pas sans doute honnête de les lire.

On ne sçauroit trop loüer la sageſſe & la pieté des illuſtres Auteurs du Journal de Trevoux, de l'avis qu'ils donnent à celui qui leur propoſoit ſon deſſein, de travailler à une nouvelle verſion des Odes d'Anacreon : *Comme nous ſommes convaincus* (diſent-ils) *que les Traductions françoiſes de ce poëte, ſont ſans comparaiſon plus capables de nuire aux bonnes mœurs, que de ſervir aux belles lettres ; il nous pardonnera, ſi nous n'avons point mis ici l'Ode qu'il a traduite pour eſſay. Et nous voudrions pouvoir lui perſuader d'occuper ſa plume ſur un ſujet meilleur.* Ils ont réïteré cet avis au même Auteur dans un autre de leurs Journaux, lorſqu'ils ont dit : *Qu'ils ne leur cieroit pas de raporter les endroits les mieux traduits de ſon poëte.* Ils ont parlé ainſi, parce qu'ils ſont Prêtres du Seigneur. Mais tous les Chrétiens ne doivent-ils pas être auſſi jaloux que les Prêtres de la pureté de leur cœur & de leur langue ; puiſque tous, les femmes même comme les hommes, ſont la nation ſainte & participent au Sacerdoce royal, ainſi que le dit l'Apôtre.

Mai 1704.

XX.

Mᵉ. Dacier nous avertit, *qu'elle ne s'eſt jamais propoſé de plaire qu'aux perſonnes de bon*

bon goût, & aux esprits du premier ordre; qu'elle compte tous les autres pour rien. Mais est-ce prendre une bonne voye pour plaire à ces personnes, que de choquer si fort les bienseances de son sexe? Car qui sont ces personnes de bon goût. Ceux qui connoissent le mieux, ce qui convient aux sexes, aux emplois, aux âges, aux dignitez, & aux caracteres. Nous avons vû que Ciceron dit, que la bienseance en general consiste dans ce qui convient le mieux à ce que l'homme a en soi d'excellent, & qui l'éleve au-dessus des bêtes: *Decorum id est, quod consentaneum sit hominis excellentiæ in eo, in quo natura ejus à cæteris animantibus differat.*

La pudeur sans doute est ce qui convient le mieux aux femmes. C'est, pour ainsi dire, leur vertu caracteristique. Quel jugement feroit-elle elle-même d'une femme, qui pour ne rien ignorer dans nôtre langue, liroit tous les Livres françois du caractere de son Poëte? On peut donc dire qu'elle n'a pas pris le meilleur chemin pour aller à son but; & que quoiqu'elle ait eû une juste idée du bon goût, elle ne pouvoit guéres s'en éloigner davantage qu'elle a fait dans la pratique.

Il semble qu'elle auroit dû profiter des maximes d'Antonin le Philosophe, dont

elle a donné une ſi belle verſion. Le mépris qu'il fait de l'avidité des Livres, & ſur-tout des Poëtes, auroit dû exciter en elle, une eſpece de repentir d'avoir employé tant de temps à les étudier, & à les traduire, avec d'autant plus de raiſon qu'elle fait cette belle note ſur les paroles d'Antonin. *La plûpart des hommes ſont pour les Livres & pour les ſciences, ce que Marthe fait dans l'Evangile, pour preparer tout ce qui lui paroiſſoit neceſſaire. Ils s'empreſſent & ſe troublent dans le ſoin de beaucoup de choſes : mais il n'y en a qu'une ſeule neceſſaire, & quand on la connoît, les Livres ſont inutiles ; & ce n'eſt pas tant un ſecours & un aide, qu'un obſtacle & un embaras.*

Reflex ſur la mor. d'Ant. liv. 2. art. 4.

Il y a dans les lettres tant d'occupations plus dignes de ſon eſprit & de ſa ſcience, & plus convenables à ſon ſexe. Nous vîmes il y a quelque temps dans des nouvelles pieces de litterature, qu'elle travaille à preſent à la recherche des Liturgies Grecques. Je loüe Dieu de ce qu'enfin elle s'atache à des ſujets qui meritent ſon aplication & qui peuvent lui acquerir une gloire veritable & ſolide.

XI.

Mais c'eſt un vice qui regne chez preſ-

que tous les Sçavans dans ce qu'on apelle les belles lettres ; ils se font des mœurs de Cyniques ; ils croyent qu'il leur est permis de tout lire, & de dire tout ce qu'ils ont lû. Ils se mettent au-dessus des regles qui défendent les obscenitez, soit dans les paroles, soit dans les choses. On a reproché par écrit au Pere de M. Dacier, d'être plus sale, que le plus sale de tous les Poëtes, & d'avoir expliqué dans ses lettres critiques en termes propres, des saletez qu'Aristophane donne seulement à entendre.

Ceux qui ont lû l'épître que cet Auteur a mise à la tête de la version du premier Alcibiade de Platon, & quelques petits vers qui sont ensuite de cette épître, peuvent juger par là du goût & de la justesse de l'esprit de ce grand Critique. Il donne en nôtre langue ce dialogue de Platon, comme un des plus beaux, où il y a plus de maximes excellentes pour la connoissance de soi-même, & pour la morale ; & il fait preceder une piece si serieuse & si grave, par une lettre galante, par des vers tendres & amoureux. Quel raport, quelle convenance entre ces choses ? Qui ne voit pas que la moindre de ses pensées, est celle d'instruire les autres, de travailler à les rendre plus honnêtes gens

& plus saints, puisque ce qui est de lui, n'est propre qu'à les corrompre ? Mais il fait beau voir un vieux Grammairien, faire l'amoureux. C'est ainsi que ces grands Critiques, qui ne parlent que du bon goût, que des caracteres excellens des choses les plus parfaites, sont d'accord avec la raison & sçavent garder les bienseances.

XII.

Qui peut voir les remarques qui ont été faites sur Horace par l'illustre époux de M^e. Dacier, sans être scandalisé, de ce qu'on y traite de galanteries les débauches du Poëte & de ses maîtresses, de ce que l'on y explique une infinité de choses, qui ne devroient jamais être sçûës de la jeunesse, ni même de personne, s'il étoit possible. Par exemple, qui peut y lire ces paroles : *C'est la même Lidé, dont il est parlé dans l'Ode 28. Nous verrons là, qu'elle ne fut pas toûjours si farouche, & qu'elle profita de la leçon qu'Horace lui fait ici.* Elles se trouvent sur l'Ode onziéme du troisiéme Livre d'Horace. Dans cette Ode le Poëte se plaignoit de la dureté de Lidé ; & le Traducteur veut que ce soit la même à qui Horace adresse l'Ode vingt-huitiéme du même Livre ; qui peut (dis-je) lire cet endroit, sans être penetré de douleur, de

voir un Auteur chrétien & de cette qualité, apeller *farouche*, une femme sage, *profiter*, se laisser corrompre, & *leçons*, des sollicitations à l'impureté ? Un Critique dont les idées doivent être justes, éxactes & toûjours honnêtes ; un maître de la jeunesse (car c'est principalement pour la jeunesse que son ouvrage est fait) ne devoit jamais s'exprimer de cette maniere. Un Auteur de ce temps dit : *Que le terme de galanterie, dont on qualifie les débauches les plus honteuses & les plus criminelles, a bien causé des crimes.* Que ne peut donc point faire une expression qui donne au vice l'air de la vertu, & à la vertu l'air du vice ?

Un critique qui cherchoit ptincipalement à édifier les mœurs, comme tout critique chrétien le doit faire, se seroit tout autrement exprimé, s'il étoit necessaire de faire entendre tout ce qui est de l'histoire. Il auroit parlé d'une maniere propre, non à insinuer le vice, mais à en donner de l'horreur. Je dis s'il étoit necessaire de faire connoître tout ce qui est de l'histoire ; car sans doute il ne l'est pas que ces débauches soient dévoilées, & tirées de dessous les termes mysterieux qui les couvrent.

Mais c'est l'ordinaire des Traducteurs

& des Commantateurs de se laisser tellement remplir dn merite de leurs Auteurs, qu'ils ne sçauroient rien laisser échaper. Le nôtre a mieux aimé blesser la bienseance & répandre du poison pour les jeunes cœurs; que de dire un mot qui donnât à entendre qu'il ne faisoit pas le même cas des mœurs d'Horace, que de sa poësie, & qui fût capable d'éloigner de la lecture d'un livre, pour lequel il avoit conçû une si haute estime; peut-être qu'il auroit craint de s'attirer le juste reproche de n'avoir pas emploïé son esprit & son érudition à de meilleures choses?

Je n'ay vû de cet ouvrage que le troisiéme volume, qui m'est tombé entre les mains sans que je le cherchasse, & c'est en avoir assez vû. Le fameux Auteur de la nouvelle version de Perse & de Juvenal, dit dans sa Preface, *qu'il y a dans ce Livre des paraphrases, des interpretations & des remarques sur cent endroits d'Horace, que la pudeur ne peut souffrir; entr'autres sur une des satyres la plus capable de faire rougir toute seule, sans tant d'explications; & que l'experience de la direction des ames, fait connoître que rien n'est plus dangereux pour toutes sortes de personnes, & particulierement pour la jeunesse de l'un & de l'autre sexe, que ces remarques sur les vers*

d'Horace les plus infectez. Pitoyable pretexte (ajoûte-t'il) *que celui qu'on allegue de vouloir aprendre à des ames tendres & innocentes, ce qu'il y a de plus dés-honnête, pour les porter à se préserver du désordre. Est-ce ainsi, grand Dieu* (continue-t'il) *que se forment les bonnes mœurs? Est-ce ainsi qu'elles se conservent?* Il cite pour garant de ses Reflexions un Prédicateur, qui depuis vingt ans passe (dit-il) pour le plus celebre du roïaume. Il ne le nomme pas; mais il n'est pas difficile de déviner de qui il parle; c'est de l'illustre P. Bourdaloüe qui est mort depuis quelques années, & qui a autant édifié l'Eglise par sa mort chrétienne, qu'il l'avoit fait par sa sainte vie & par ses sermons.

Ces Reflexions sont trés-sages & trés-dignes de leur Auteur; & personne ne sçauroit lire ces explications d'Horace avec des yeux éclairez des mêmes lumieres, que celles de ce Prédicateur & de cet Auteur, qu'il ne les fasse comme eux. Cependant les Pasteurs sont muets, les écoles chrétiennes se taisent. Il semble que tout ce qu'on apelle belles lettres ne soit sujet à aucune inspection, ni à aucune censure.

XIII.

Ce sont là les belles leçons que pren-

nent dans ces sortes de lectures les jeunes hommes & même les jeunes filles. Car ces traductions & ces remarques sont faites pour être lûës par l'un & l'autre sexe. Enfin la plûpart des choses que nous aprenent ces critiques si rafinez, sont ou si inutiles, ou si dangereuses pour beaucoup de monde, qu'il est certain que c'est trés-mal employer le temps que de les lire. Qu'avons-nous à faire (par exemple de sçavoir toutes les fêtes des païens, tout le détail de leurs céremonies & de leurs sacrifices; les cantiques qu'ils chantoient en l'honneur de leurs Dieux, tous les ridicules & sales mysteres de leurs religions? On peut pardonner à Varron tous les Livres qu'il avoit composé sur ce sujet, c'étoit un payen qui écrivoit pour des payens; mais de quelle utilité peut-il être, que des chrétiens en soient instruits? Etoit-il encore necessaire qu'on nous enseignât tout ce que les amans faisoient pour plaire à leurs maîtresses, & en quelle posture ils se mettoient pour chanter la nuit à leur porte? Enfin, avons-nous besoin d'aprendre à railler, si la bienseance du monde & les maximes de la religion nous défendent de railler? Si les Rheteurs payens ont donné des regles pour la raillerie, les chrétiens se doivent passer de ces regles. Je dirai la même cho-

ſe des regles du théatre, nous n'avons point beſoin de les ſçavoir, puiſque l'on ne devroit point voir de théatre parmi nous.

Toutes ces choſes ſont donc ou des inutilitez, ou des extravagances, ou des impietez, ou des diſſolutions, qu'il nous ſeroit avantageux d'ignorer toûjours. Ce ſont pourtant les fruits les plus conſiderables que l'on tire des recherches ſi laborieuſes de ces ſçavans critiques d'Ariſtophane & des autres Auteurs anciens de ce caractere.

Ciceron met entre les vices contre la prudence l'aplication trop grande de nôtre eſprit aux choſes inutiles. Voici ſes termes: *Alterum eſt vitium, quod quidam nimis magnum ſtudium multamque operam in res obſcuras atque difficiles conferunt, eaſdemque non neceſſarias.* Un autre vice contre la prudence, eſt de s'attacher avec trop d'ardeur, & de donner trop de temps à des choſes difficiles, dont on peut ſe paſſer. Ariſtote nous fait la même leçon. Il veut que l'on mépriſe tous les arts, qui ne ſervent de rien à l'édifice de la vertu. Il dit encore qu'il y a de certaines ſciences qu'il eſt honnête d'étudier, juſqu'à un certain point, mais auſquelles il eſt honteux de s'adonner tout-à-fait. La critique dont on vient de parler eſt certainement de c-

Off. 2. Polit. 8. 2.

genre, & Ariſtote lui-même condamneroit aujourd'hui l'entrepriſe de celui qui a traduit ſa Poëtique avec toutes ſes amples & doctes interpretations. Ce Philoſophe dont le Traducteur ne ſe laſſe point de loüer la ſageſſe & le jugement, ne pouroit comprendre par quelle raiſon un Auteur chrétien ſe ſeroit donné tant de peine, pour éclaircir des ſujets que des chrétiens ne doivent pas connoître. A la verité nous autres (pourroit-il dire) nous avons quelques pretextes de travailler ſur les regles du théatre, ſoit pour amuſer les peuples, ſoit pour les empêcher de faire pis; mais des chrétiens qui ont des maximes de vertu & des exemples qui condamnent les ſpectacles; quelles raiſons, quels pretextes peuvent-ils avoir pour faire des entrepriſes de cette nature?

J'entendis lire, il y a quelques années, (ou imprimé, ou manuſcrit, je ne ſçai lequel) le paralelle des deux plus grands Poëtes tragiques de ce temps. Cet ouvrage commence, ce me ſemble, par ces paroles: *Le théatre étoit dans un déplorable état.* Le Traducteur de la Poëtique d'Ariſtote, s'exprime de la même maniere dans ſa Preface. Mais déplorable état d'un eſprit chrétien, ſi étrangement aveuglé ſur l'excellence & ſur les preceptes de ſa reli-

gion, qu'il déplore le désordre d'une chose qui est elle-même un des plus grands désordres qui soit parmi les chrétiens, & un des plus grands sujets des gemissemens de l'Eglise. Ainsi des prostituées pleuroient Adonis dans l'interieur du temple de Jerusalem; ce sont là les trophées de la science & du goût que l'on acquiert dans la lecture des Poëtes.

XIV.

On dira peut-être que c'est par la lecture des Poëtes, que s'acquiert cette délicatesse & cette élevation d'esprit, qui sont necessaires pour s'exprimer d'une maniere spirituelle & sublime. Je le veux. Mais quand cela seroit, ne vaut-il pas mieux se passer de tous ces talens, que de travailler à les acquerir avec de si grands perils; que de hazarder la pureté de son cœur dans la lecture de ces ouvrages, qui n'ont été entrepris que pour le corrompre, que pour nous rendre aimable, ce que nous ne devons point aimer, & pour nous attacher davantage à ce que nous devons fuïr; en un mot, qui n'ont pour but que d'entretenir les trois playes de nôtre ame. Ce sont proprement ces ouvrages que saint Augustin appelle *une coupe d'or, dans laquelle des Docteurs yvres font boire avec plaisir le* Confes.

vin empoiſonné de leurs diſſolutions.

Je ſçai bien que les adorateurs des poëtes prônent à tout le monde, qu'on y trouve des ſentimens des plus excellentes vertus. Mais qui eſt-ce qui les lit dans le deſſein de les y trouver, & n'y cherche-t'on pas toute autre choſe? Au reſte eſt-ce le deſir d'inſtruire les autres des regles de la vertu & de les rendre plus gens de bien, qui a porté ces Poëtes à uſer de tant d'art pour nous rendre leurs ouvrages agreables? Ils vouloient plaire & ſe faire un nom; ils ne ſe ſoucioient pas du reſte. Les Cuiſiniers ne ſe mettent pas en peine que leurs ragoûts ſoient bons à la ſanté, pourveu que ces ragoûts piquent & faſſent parler avantageuſement de leur habileté. Il en eſt de même des Poëtes, ils cherchent à amuſer agreablement, & à s'acquerir de la gloire, ſans ſe ſoucier, ſi ce qu'ils preſentent eſt dangereux ou non. Mais j'ay aſſez parlé du mauvais uſage que les Poëtes font de l'art poëtique, & des maux que cauſent dans le monde les fauſſes idées qu'ils s'en ſont imaginées.

D'ailleurs c'eſt une illuſion de croire qu'on trouve la vraye délicateſſe, & la vraye ſublimité dans des Auteurs, chez qui preſque tout eſt faux, qui ne nous dépeignent que des heros de théatre, des ver-

tus idéales & romanesques. Ces perfections ne se peuvent puiser que dans les sources de la verité, que chez les Auteurs sacrez, qui presentent à l'esprit, non des contes & des fictions, comme les profanes, mais des choses veritables & veritablement grandes, de choses dignes de toute nôtre admiration, & qui en parlent aussi dignement qu'il est possible aux hommes d'en parler. C'est dans la lecture de ces parfaits originaux que l'ame s'éleve insensiblement à ce haut point de sublimité, d'où nous voyons Dieu seul au-dessus de nous, & tout ce qui n'est point Dieu au-dessous; qu'elle acquiert cette délicatesse, qui fait que nous ne goûtons que les vrais biens, & que nous mépriſons tout le reste. Or dans cet état nous ne sçaurions manquer de nous exprimer noblement & spirituellement, parce que l'expression est la peinture des sentimens du cœur & des lumieres de l'esprit, & que la veritable éloquence ne manque point de suivre la veritable sagesse.

Car enfin il est certain que ce qu'on admire le plus dans les Poëtes profanes, n'est qu'une foible imitation de ce qu'il y a de grand dans les Poëtes sacrez. Et si on vouloit les comparer les uns avec les autres, on verroit disparoître tout ce qu'il y a de beau dans les premiers, comme la lumiere

des étoiles disparoît devant celle du soleil. Longin même en fait le preuve, lorsqu'il cite ces paroles de Moïse; *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit.* Puisque ces paroles surpassent autant tout ce qu'il allegue des Poëtes payens, que le Createur est au-dessus de la creature. Mais comme je l'ay remarqué dans le Traité des langues, ce Rheteur n'en avoit pas encore aperçû tout le merveilleux. Car il en auroit conclu, que ces paroles n'étoient point celles d'un homme, mais celles de Dieu même, qui sçavoit seul comment il avoit fait toutes choses, & qui l'avoit revelé à Moïse, afin de l'aprendre aux autres hommes.

Je remarquerai encore ici au sujet de ces paroles, que l'illustre Traducteur de Longin n'a pas assez bien distingué la sublimité des choses d'avec celle de l'expression, & qu'il parle sur ce sujet d'une maniere fort confuse. Voici ce qu'il dit dans sa Preface: *Une chose peut être dans le stile sublime, & n'être pourtant pas sublime; c'est-à-dire, n'avoir rien d'extraordinaire & de surprenant.* Cela est vrai; & alors ce n'est pas une vraye sublimité que celle de l'expression, mais enflure de stile & ce qu'on apelle *Phebus.* Mais il se trompe dans l'exemple qu'il raporte ensuite: *Par*

exemple (dit-il) *le souverain arbitre de la nature d'une seule parole forma la lumiere, voila qui est dans le stile sublime, & n'est pourtant pas sublime.* Car il est certain que la chose est si sublime en elle-même, qu'on n'en sçauroit raporter aucune qui le soit davantage. Mais ces paroles l'expriment d'une maniere simple & sans sublimité. Au lieu que celles de Moïse : *Dieu dit que la lumiere se fasse, & la lumiere se fit*, nous en font sentir toute la grandeur, en nous faisant voir la lumiere sortir du néant au moment que Dieu parle.

Cette remarque prouve que les Ecrivains du premier ordre, ne sont pourtant pas encore infaillibles, & que dans la republique des lettres, on ne doit admettre pour legislateur que le bon sens. Je pourois remarquer encore d'autres fautes dans les Reflexions, & même dans l'Auteur. Car Longin n'en est pas exempt, tout grand Rheteur qu'il ait été.

Ce que je viens de dire suffit, pour faire voir que l'envie d'acquerir la facilité de s'exprimer d'une maniere grande & noble, est un mauvais pretexte pour se donner tout entier, comme l'on fait, à l'étude des Poëtes payens, & qu'il en faut une autre, & pour connoître le veritable sublime, & pour s'y former.

XV.

Je me suis un peu étendu sur les exemples, parce qu'ils ont plus de force que les raisonnemens. J'ay crû même que ce ne seroit pas passer les bornes, que je m'étois prescrites de ne parler que de quelques endroits de la Preface de Me. Dacier, quand je citerois quelque chose des ouvrages de son pere & de son époux, parce que le pere & la fille sont le meme sang, & que si l'époux & l'épouse ne sont qu'une même chair, on voit par leurs ouvrages, qu'ils ne sont aussi qu'un même esprit.

Je ferai voir ailleurs par des exemples tirez des plus illustres Auteurs, que les meilleurs ouvrages des payens nuisent beaucoup, & qu'ils rempliſſent l'esprit de faux préjugez, & d'une vanité qui gâte tout ce que nous faisons.

DISCOURS IV.

Que ce n'eſt pas avoir le bon goût, que d'établir pour regle de l'Art poëtique, ce qui ne peut que corrompre les mœurs & fomenter le vice : Qu'il ne convient pas à des chrétiens de traiter des regles du théatre.

NOus avons vû que le bon goût naît de l'accord de l'eſprit & de la raiſon, & du juſte raport que doit avoir l'imagination avec l'un & avec l'autre. J'ay montré dans le Diſcours precedent que les adorateurs des anciens diſent ſouvent des choſes qui ne ſe ſentent pas aſſez de cet accord ; je vais continuer le même deſſein ſur un des Poëmes de ce temps, qui a le plus fait de bruit, & qui a eû le plus d'admirateurs, afin de convaincre les plus prévenus, qu'il y a bien des Auteurs qui traitent les autres de gens ſans ſcience & ſans goût, & qui n'ont pas en effet autant de veritable ſcience & de bon goût, qu'ils ſe

l'imaginent. Cela servira à nous persuader en même temps de la verité de ce que j'ay dit dans la fin du dernier Discours, que la moindre de toutes les pensées des Poëtes, est de travailler à nous rendre gens de bien & à nous porter à la vertu.

On nous chantera sans cesse la vertu recompensée & le vice puni ; on nous contera ce que raporte Seneque du Poëte Euripide : qu'ayant loüé l'avarice dans une de ses pieces, & voyant que le peuple irrité de cet éloge se soulevoit ; il parut sur le théatre & cria au peuple d'attendre, pour voir de quelle maniere seroit puni celui par la bouche duquel le vice avoit semblé triompher, ce qui le calma. Mais on ne nous vante toutes ces belles choses, qu'afin de nous tromper plus seurement. Ce seroit mal s'y prendre, que de publier qu'on va prêcher le vice, faire l'éloge de de la débauche & de l'injustice. Les Auditeurs s'enfuiroient. Il faut ne promettre que la vertu, afin de trouver des Auditeurs & plus dociles, & plus dispoſez à écouter tout ce qu'on va dire pour émouvoir les passions qui sont les sources des vices.

M. Despreaux est un des plus illustres de ces Prédicateurs. Il a entrepris de reformer tout le genre humain. C'est l'Her-

cule de ce temps, l'exterminateur des vices & le débellareur des monstres. Voila l'idée qu'il donne de lui-même dans ses vers.

Moi la plume à la main, je gourmande les vices.

Il a lancé les traits de ses satyes contre eux, & il n'en devroit plus paroître. Tout devroit être saint, juste & innocent, en un mot conforme à l'ordre, aux loix de la raison & de l'Evangile, depuis qu'il a entrepris cette reformation. Nous allons voir s'il a fait ce qu'il promet, ou plûtôt s'il ne fait pas tout le contraire, & s'il ne fomente pas le vice par le plus pernicieux de tous les artifices.

Je ne veux pourtant pas dire que ce soit son dessein. A Dieu ne plaise, que j'aye de si mauvais sentimens de sa conscience & de sa probité; ma pensée est seulement de faire voir que c'est le dessein & le genie de la poësie, en l'état que les hommes l'ont mise aujourd'hui. La gloire est le but où vise le Poëte; pour y arriver, il faut plaire; pour plaire, il faut émouvoir les passions; pour les émouvoir d'une maniere qui ne fasse point d'horreur, il faut le faire sous le pretexte de les vouloir guérir. Voila ce que se proposent les Poëtes; & M.... leur enseigne les moyens d'y réüssir. Voila d'où

viennent tous les maux, que cauſent la plûpart des pieces de vers.

II.

S'il eſt vrai que les paſſions ſoient la ſource de tous les vices; il eſt certain, que ce qui n'a pour but que d'allumer les paſſions, que de mettre les hommes hors de ſens, eſt par une conſequence neceſſaire une des cauſes d'une partie des maux qui nous affligent. Puiſque ſi c'eſt des paſſions que naiſſent les vices, c'eſt auſſi des vices que naiſſent tous les crimes, comme nous le verrons ci-aprés. Or tel eſt le deſſein de la plûpart des Poëmes, comme on les compoſe aujourd'hui; c'eſt l'abus que l'on fait de la poëſie ſelon la fauſſe idée que l'on s'en eſt formée.

Les payens avoient corompu cet art, comme nous l'avons vû. Ils l'avoient fait ſervir à tout ce que l'homme, ou pour mieux dire, le demon qui a été en cela ſon conſeil, pouvoit inventer de plus capable de renverſer la juſtice, de faire regner le vice & l'impieté. Mais comme il eſt certain que les maux ne demeurent point dans le même degré; que plus le genre humain vieillit, plus il ſe corompt, parce qu'il ne ſe ſert de ſon eſprit, que pour rafiner dans le mal; les Poëtes modernes, & ces

Poëtes ſont des chrétiens, ont encore augmenté la coruption de la poëſie, outre qu'ils ſuivent le ſyſteme fabuleux, outre qu'ils rempliſſent leurs vers de noms & d'idées, qui déshonorent la religion; ils ont ajoûté à ce que les anciens avoient écrit de cet art, un precepte qui eſt de tous les poiſons le poiſon le plus mortel pour la vertu & pour les bonnes mœurs.

Les anciens racontoient bien dans leurs Poëmes les extravagances, les vices & les crimes de leurs divinitez; ils joüoient dans leurs comedies les perſonnages les plus ſages & les plus vertueux, pour rendre la vertu ridicule. Mais aujourd'hui une des regles la plus eſſentielle, c'eſt que l'amour ſoit de tout. Il ſe doit trouver dans tous les Poëmes, dans tous les ſujets triſtes & plaiſans, dans les tragedies, comme dans les comedies. Il doit s'exprimer toûjours avec les traits les plus délicats, les plus tendres & les plus piquans. En ſorte qu'un Poëte qui ſe méleroit de compoſer à preſent quelque grande piece de quelque nature qu'elle puiſſe être, ſans les intrigues d'un amour le plus paſſionné, paſſeroit pour un radoteur & pour un homme ſans goût, & quelque merite que la piece pût avoir d'ailleurs, elle n'auroit point de ſuccés. Voila juſqu'où nos Poëtes ont porté le renverſe-

ment du bon ordre, & comment ils nous ont gâté la raiſon.

Ils ne ſe contentent pas même de dire qu'il faut faire parler l'amour, ils ajoûtent qu'il faut être amoureux. Et en cela je demeure d'accord qu'ils ont raiſon ; car pour faire bien parler une paſſion, il faut la ſentir. Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie, ſi non qu'on ne ſçauroit, ſelon eux, cultiver tout enſemble la poëſie & la vertu ; puiſque avec ce precepte la poëſie allume toutes les paſſions & détruit toutes les vertus. Comme les vertus ſe tiennent les unes les autres par des liens naturels, il en eſt de même des paſſions, les unes ſont les conſeilleres des autres. Et ſi une vertu ne peut être portée à ſa perfection ſans le ſecours des autres, une paſſion s'affoiblit & s'éteint, ſi les autres ne la favoriſent & ne la ſoutiennent.

Un Poëte qu'on blâmoit d'avoir fait des vers tendres & paſſionnez, répondoit pour ſa défenſe, que ſon Apollon languiſſoit ſans le feu d'amour. Un autre pourroit ajoûter, que ſans le vin & la bonne chere, l'amour même languit. La bonne chere ne s'entretient pas de rien ; il faut de l'argent pour en ſoûtenir la dépenſe ; & où eſt-ce que ces beſoins ne précipitent pas les hommes ? Ciceron diſoit qu'il n'y avoit rien de plus contraire à l'humanité, que d'employer à

la ruine des gens de bien, l'éloquence qui a été donnée aux hommes pour leur salut & leur conservation ; que diroit-il, si instruit du genie de nôtre religion, il considéroit les regles de nôtre poësie ?

III.

C'est particuliérement dans l'Art poëtique de M. Despreaux que sont étalées avec pompe ces maximes, ausquelles on n'ose donner d'épithete par le respect que l'on a pour l'Auteur. Je vais en raporter quelques vers qui feront la preuve de ce que je dis.

L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme,
L'autre d'un trait plaisant aiguiser l'épigramme.

Il ajoûte dans un autre endroit, que pour bien tracer cette flamme, il en faut sentir les ardeurs.

Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être Poëte, il faut être amoureux.

Ensuite il traite de ridicules ceux qui sans être vivement touchez de cette passion, s'efforcent d'en peindre les mouvemens.

Ce n'étoit pas jadis sur ce ton ridicule.
Qu'amour dictoit les vers que soupiroit Tibulle,
Ou que du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnoit de son art les charmantes leçons.

C'eſt un chrétien qui parle ainſi, qui traite de *charmantes* les leçons qu'un des Poëtes le plus impur a données dans un ouvrage qu'il a fait exprés, pour aprendre aux hommes les moyens de corompre la pureté des femmes, & aux femmes les moyens de corompre celle des hommes. Je ne ſçai ſi on peut dire quelque choſe de plus capable d'inſinuer le vice.

Cet ouvrage d'Ovide fut la cauſe ou le pretexte pour lequel l'Empereur l'envoya en exil. Que ce ſoit cauſe ou pretexte, l'un & l'autre fait voir que les loix & la police de l'Etat ne pouvoient ſouffrir que l'on laiſſât ce crime impuni, & parmi nous on ne dit rien de ceux qui le relevent par des éloges. Le vice de tous que la religion condamne davantage, & contre lequel les Livres de la ſageſſe nous avertiſſent le plus de nous précautionner, c'eſt l'amour impur, ce ſont les pieges de ces femmes, qui parlent tendrement : *Quæ mollia verba faciunt.* Et cependant on en fait un des fondemens de l'Art poëtique.

Prov. 7. 6.

IV.

Mais venons à la comedie, car c'eſt là principalement qu'il vomit ſon venin. Selon ce grand Precepteur les intrigues & les peintures de l'amour, ſont l'ame de la comedie,

medie ; & elle se passeroit plûtôt de toute autre chose, que d'amour. Il n'est pas difficile d'en connoître la raison ; c'est que l'amour est la passion qui nous émeut le plus facilement & le plus violemment. Et ainsi comme le Poëte ne cherche qu'à émouvoir, il croit ne pouvoir jamais se passer de cette passion. M. Despreaux se mocque même de la simplicité de ceux qui ont des scrupules sur ce sujet. Voici comme il en parle.

Chez nos devots ayeux le theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaisir ignoré.

C'est-à-dire que nos ayeux qui abhorroient le theatre étoient de pauvres idiots, des gens grossiers, sans science & sans goût, qui n'avoient pour regle de leur conduite, qu'une devotion peu éclairée. Il dit ensuite que la comedie s'y étoit introduite sous le pretexte de la pieté, & qu'on ne joüoit alors que des sujets de devotion ; mais les esprits se raffinant, on quitta bien-tôt cette devotion mal entenduë, & on revint à la fable & à l'amour.

On chassa ces Docteurs prêchans sans mission,
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.

Et quelques vers aprés il ajoûte :

Bien-tôt l'amour fertile en tendres sentimens,
S'empara du theatre, ainsi que des Romans.

De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les heros amoureux,
Mais ne m'en faites pas des bergers doucereux.

Plaisant avis pour le dire en passant, que celui qui se trouve dans le dernier de ces vers, comme si la douceur se pouvoit separer de l'amour, & comme si un heros pouvoit être amoureux sans perdre beaucoup de son caractere & de sa dignité. Celui qui a dit que l'amour & la majesté ne se trouvoient point ensemble, s'y connoissoit mieux. Mais M. Despreaux parle ainsi, pour tâcher de rendre cette passion digne de tous les hommes.

Aprés avoir dit que les vers doivent être animez par l'amour, pour gagner les cœurs, afin de corriger, à ce qu'il s'imagine, la malignité de cette regle pretenduë; il veut que cette passion soit maniée finement, qu'elle paroisse toûjours une foiblesse & non une vertu, qu'elle soit peinte avec des traits honnêtes, qui ne puissent choquer les oreilles chastes.

Que les discours par tout fertiles en bon mots,
Soient pleins de passions finement maniées.
Et que l'amour souvent de remords combatu
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Ce dernier vers prouve la remarque que

je viens de faire, que les heros ne sçauroient être amoureux sans dégenerer en bergers doucereux Car si l'amour doit paroître une foiblesse, comme il l'est en effet, il faut qu'il transforme les Hercules mêmes en damoiseaux. C'est ce que prouve la fable aussi bien que l'histoire.

J'aime sur le theatre un agreable Auteur,
Qui sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant à grossiere équivoque
Qui pour me divertir n'a que la saleté,
Qu'il s'en aille s'il veut sur deux tretaux monté.

Il s'explique encore de la même maniere quelques vers aprés.

Que vôtre ame & vos mœurs peints dans tous vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames deserteurs,
Trahissent la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

M. Despreaux ne se mocque-t'il pas visiblement des hommes, d'avoir la hardiesse de leur dire, que pour empêcher les maux que peut faire la representation de l'amour, il n'y a qu'à le peindre avec des termes hon-

nêtes. Cela me fait ſouvenir de ce que Ciceron diſoit d'Epicure qui avoit écrit un Livre de la ſainteté : Cet homme (diſoit-il) nous joüe d'avoir l'effronterie de traiter de la ſainteté, lui qui ne croit point à la providence; quelle ſainteté peut-il y avoir parmi les hommes, ſi les Dieux ne ſe mêlent point de ce qui les regardent? M. Deſpreaux nous joüe de même, lorſqu'il nous dit qu'on peut peindre l'amour honnêtement, & que lorſqu'on le fait ainſi, il ne ſçauroit choquer les oreilles chaſtes.

Un homme auſſi ſpirituel a-t'il pû croire que l'amour du theatre puiſſe être honnête de quelque maniere qu'on le tourne, ou qu'on l'habille? Les coquêtes & les courtiſanes en ſont-elles moins ce qu'elles ſont, pour affecter de ſe vêtir auſſi modeſtement que les femmes les plus ſages, *Ludimur ab homine non tam faceto, quam ad ſcribendi licentiam libero?*

Cicero de divin. 2.

S'eſt-il pû imaginer que ce ſoit offrir de nobles Images de ſon ame & de ſes mœurs, que d'employer tout ſon eſprit, ſon cœur & ſon imagination à repreſenter des intrigues d'amour les plus ſpirituelles, à en exprimer les mouvemens les plus tendres & les plus paſſionnez? Quel eſt l'état d'une ame qui fait tant d'efforts pour ſe remplir de toutes les foibleſſes & de tou-

tés les folles pensées qu'inspire cette passion, pour en exciter dans son cœur tous les mouvemens, & y en allumer tout le feu, comme il veut lui-même qu'on le fasse pour bien réüssir.

Mais pour bien exprimer ces caprices heureux ;
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.

L'Anacreon moderne raisonne de même. Il dit que sans une maîtresse on ne sçauroit imiter l'ancien : *J'ay imité* (dit-il) *jusqu'à ses passions que je désavoüe.* Je ne sçai si bien des gens seront persuadez de la sincerité de ce désaveu. Les passions n'agissent qu'autant qu'elles sont veritables. Et une passion ne seroit pas une passion, si on étoit le maître de s'en défaire, quand on le voudroit.

Il est vrai que tous les Poëtes ne sont pas du sentimens de ces Messieurs sur ce sujet ; & qu'il y en a qui ont crû que les pensées de l'amour se pouvoient separer des mouvemens du cœur ; que l'on peut concevoir dans l'esprit les idées les plus vives & les plus touchantes de cette passion, & empêcher en même temps que ces idées ne descendent jusqu'au cœur. Un Poëte Italien avoit soin, à ce qu'on dit de se donner fortement la discipline, avant que de se mettre à composer des vers galants, & il ne manquoit point de faire des actes d'amour *M. Baillet.*

de Dieu, avant que de traiter de l'amour profane, de peur que son cœur ne reçût quelque impression maligne du poison dont son esprit s'alloit remplir. Ce Poëte devoit enseigner ce secret à ses Lecteurs, & leur conseiller de prendre une bonne dose de son remede, avant que de se mettre à la lecture de ses vers. Par ce sage conseil, il auroit pû s'asseurer d'en empêcher tous les mauvais effets.

Selon ces Poëtes, il n'est donc pas necessaire d'être effectivement amoureux pour bien exprimer les caprices de l'amour. Mais ces Poëtes & tous ceux qui croïent que l'on peut mettre des barrieres seures entre l'esprit & le cœur, pour empêcher l'amour de passer de l'un à l'autre, n'y entendoient rien au prix de M. Despreaux & du nouvel Anacreon. Comme il faut sentir le froid & le chaud pour en pouvoir bien parler; il faut que l'amour ait commencé de s'allumer dans le cœur pour échauffer l'esprit & pour rendre l'imagination feconde.

Mais s'il est vrai que pour plaire, il faille émouvoir; il est certain qu'on ne sçauroit émouvoir, qu'autant que l'on paroît soi-même émû. C'est ce que disent également & les Maîtres de la Rhetorique & ceux de l'Art poëtique. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.*

Il y a grande aparence que les Poëtes qui ne sont pas de ce sentiment, n'ont composé que des vers insipides & ridicules, pour me servir de l'épithete de M. Despreaux, ou qu'ils n'ont parlé ainsi, que pour faire taire une conscience qui ne pouvoit manquer de leur reprocher l'accord qu'ils faisoient des devoirs ou de la religion, ou du sacerdoce, ou de la vie monastique avec des compositions licentieuses & impures.

V.

Mais revenons à la pensée de M. Despreaux, qui veut que l'amour traité en termes honnêtes, n'ait rien de nuisible, ni pour les lecteurs, ni pour les spectateurs.

On a deja fait voir par un nombre d'ouvrages contre les partisans de la comedie, que la modestie & l'honnêteté des termes, n'empêchent pas la malignité du poison. On a montré au contraire que c'est ce qui lui fait faire plus seurement son effet, parce qu'on le boit avec moins de crainte & de précaution. Ainsi recommander cette honnêteté & cette modestie dans les paroles, comme fait M. Despreaux, ce n'est autre chose qu'autoriser la hardiesse de débiter & l'assurance de conter des choses, que l'on ne pouroit ni dire, ni entendre autrement.

Sont-ce les sons qui sortent de la bou-

che, & qui frapent l'oreille, qui blessent le cœur ? Ce sont les choses signifiées qui sous quelques termes qu'elles se presentent, forment toûjours les mêmes images & excitent les mêmes mouvemens, puisqu'on n'en parle qu'à ce dessein, comme l'entend & le veut M. Despreaux.

De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre

N'est ce donc pas se joüer du vice & de la vertu, que de faire resider l'un & l'autre dans les mots & dans les expressions; de défendre l'impureté à la langue & de la permettre au cœur. Car encore qu'il soit vrai que dans les occasions de necessité, on puisse parler de ces choses sans offenser la pudeur, parce qu'alors c'est la raison seule qui parle & qui ne veut parler qu'à la raison, comme je l'ay dit dans le Discours de la chasteté du stile & du langage, néanmoins avec cette précaution de s'éloigner toûjours des termes corompus & profanez par la bouche des débauchez; on n'en sçauroit pourtant parler honnêtement hors la necessité, parce que quand il n'y a pas de necessité, ce ne peut être que la passion qui en fait parler, & la passion ne sçauroit jamais parler ni honnêtement, ni innocemment, puisqu'elle parle ou pour émouvoir ou pour entretenir dans les autres une pas-

sion semblable ; ce qui est un crime.

Il est donc certain que de quelque expression, dont se puissent servir *& Rodrigue & Chimene*, pour dire ce qu'ils veulent dire ; ils n'en seront pas moins des empoisonneurs au jugement des personnes éclairées, qui ne peuvent voir sans douleur l'égarement de ceux qui s'imaginent que la chasteté se peut trouver dans des écrits faits exprés pour la corompre, comme M. Despreaux le pretend dans ces vers.

Je ne suis pourtant pas de ces tristes esprits
Qui bannissent l'amour de tous chastes écrits,
D'un si riche ornement veulent priver la Scene,
Traitent d'empoisonneurs & Rodrigue & Chimene.

Il est difficile de comprendre qu'un homme aussi sçavant & aussi spirituel ait pensé qu'on pouvoit allier l'amour du theatre ou du Roman avec la chasteté, & que cette vertu si delicate pût souffrir soit en prose, soit en vers des discours, dont le but est de la surprendre & de la faire tomber. Le pretexte même d'un mariage supposé & imaginaire ne sçauroit justifier le dessein de l'Auteur, puisque le poison a fait son effet dans le cœur du lecteur ou du spectateur, avant le dénoüement de l'intrigue. Ceux qui aiment les Romans ou la comedie, ne les aiment pas pour aprendre les moyens de

réüſſir dans la recherche d'une fille ſage & vertueuſe, & pour parvenir à un mariage ſortable & honnête.

D'ailleurs ce n'eſt point par la legitimité de l'Amour que M. Deſpreaux pretend juſtifier les vers tendres & paſſionnez. Que cet amour ait pour but un mariage ou un crime, il lui eſt égal, pourveu que cet amour ſçache ſe couvrir de l'honnêteté des expreſſions, & qu'il s'éloigne toûjours des groſſieres équivoques, puiſque, ſelon lui, l'amour le moins honnête exprimé chaſtement ne porte aucun venin, & n'eſt pas capable de faire le moindre mal.

M. Deſpreaux n'eſt donc pas en effet un moins dangereux Auteur, *ni moins déſerteur de l'honneur*, pour me ſervir de ſes termes, quoiqu'il ſe cache un peu plus que les autres, puiſqu'il trahit la vertu d'une maniere même plus dangereuſe, en enſeignant le ſecret de rendre le vice moins haïſſable, & de lui ôter par la modeſtie & l'honnêteté des termes cet air ſale & affreux qui fait honte aux plus effrontez. Si par la chaſteté du ſtile, il adoucit les images du vice, ce n'eſt que pour les faire recevoir avec moins de ſcrupule & de remord, & pour vaincre plus ſeurement la reſiſtance de la pudeur & de la conſcience.

VI.

M. Despreaux lui-même donne la preuve de ce que je dis, puisqu'il veut que le Poëte aille au cœur, c'est à-dire, qu'il le blesse des traits de la passion qu'il peint.

De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

Il veut donc toûjours toucher le cœur, & s'il employe les termes honnêtes, ce n'est qu'afin de ne pas manquer son coup.

Mais il avoüe lui-même ailleurs que ces peintures avec quelques couleurs qu'on les puisse faire, blessent souvent la chasteté, & même mortellement. C'est dans la satyre contre les femmes.

De quel air penses-tu que ta Sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse;
Ces Danses, ces heros à voix luxurieuse,
Entendra ces discours sur l'amour seul roulans
Ces dangereux Renaults, ces insensez Rolands,
Sçaura d'eux qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit sacrifier jusqu'à la vertu même.
Qu'on ne sçauroit trop tôt se laisser enflammer;
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des sons de sa musique.

Mais de quels mouvemens dans son cœur excitez
Sentira-t'elle alors tous ses sens agitez ?
Je ne te reponds pas qu'au retour moins timide
Digne écoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'instant pleine de ces doux sons
Avec quelque Medor pratiquer ces leçons,
Et ne presume pas que Venus ou satan
Souffre qu'elle en demeure au terme du Roman.

Car encore que M. Despreaux ne parle dans ce lieu que de l'Opera & des conversations mondaines; ce qu'il dit de leurs funestes effets, est commun à la comedie & à tous les autres poëmes, où se débitent les mêmes choses, & je ne pense pas qu'un aussi sçavant Ecrivain en air voulu faire de distinction. La comedie n'est pas justifiée de ce que l'opera est encore peut-être plus mauvais que la comedie. On aprend à la comedie comme à l'opera, à entendre des déclarations d'amour, & à entretenir un commerce que le monde appelle galanterie; & il n'est pas plus à presumer qu'une femme qui aime ou la lecture ou la representation de la comedie, laquelle roule toute sur l'amour & sur les lieux communs de morale lubrique aussi bien que l'opera, en demeure toûjours au terme du Roman, & ne prenne pas plaisir à joüer le personnage qui lui plaît dans la comedie. Seneque

dit, qu'il faut ou haïr ou imiter ces choses; qui ne les haït donc pas, est dans une disposition prochaine à les imiter. Que M. Despreaux s'accorde avec lui-même, qu'il avoüe qu'il a eû tort de parler comme il a parlé dans l'un ou dans l'autre de ces ouvrages.

Mais est-il possible que ce souverain arbitre du merite des Auteurs, se contredise si manifestement? Cela fait voir que la nation des Poëtes ne parle que selon la fureur qui les agite. Ils ne cherchent rien moins qu'à dire la verité & à inspirer la vertu. Ils ne veulent qu'étourdir le monde. Le vice & la vertu sont une même chose pour eux. Pourveu que leurs vers se lisent, ils sont contents, & ils ne se soucient guéres du mal qui en peut arriver.

VII.

M. Despreaux qui a une si parfaite connoissance de l'homme, veut que les productions d'un Poëte, ne soient que les fruits de sa science, & que la nature soit sa maîtresse en tout ce qu'il dit. Voici comme il s'exprime.

Que la nature donc soit vôtre étude unique
Auteurs qui pretendez à l'honneur du comique.
Quiconque voit bien l'homme & d'un esprit profond.

Mais comment ce Philosophe (car pour être un grand Poëte, il faut être un grand Philosophe) aprés avoir dit que la nature doit être l'étude continuelle d'un Poëte, a-t'il pû parler comme il fait dans les vers qui suivent.

L'amour le moins honnête exprimé chastement
N'excite point en nous de honteux mouvement.

Et un peu aprés :

Un Auteur vertueux dans ses vers innocens
Ne corompt point le cœur en chatoüillant les sens.
Son feu n'allume point de criminelle flamme
Aimez donc la vertu, nourrissez-en vôtre ame.

Nous venons de voir qu'il s'est démenti lui-même dans sa satyre; il s'agit presentement de montrer qu'il ne se souvient pas de ce que la Philosophie lui enseigne des differentes passions qui tyrannisent le cœur de l'homme, lorsqu'il dit que l'amour le moins honnête exprimé chastement, n'excite point de mouvement honteux. Il devoit faire reflexion que l'homme est sujet à des passions de differente nature. Il y en a dont il a honte, parce qu'elles sont une marque de foiblesse & de bassesse d'esprit, comme l'avarice, l'envie, la jalousie, la timidité, *&c.* Et la representation de ces passions ne peut être dangereuse, parce

qu'elle n'en excite en effet que le mépris. Mais il y en a d'autres dont l'homme se fait honneur, parce qu'il s'imagine qu'elles sont les caracteres des grandes ames & les preuves du veritable merite; comme l'ambition, la vengeance, l'amour; ces passions ne sçauroient être peintes par un Poëte d'une maniere vive & touchante, qu'elles ne s'excitent dans nous, & l'amour sur-tout, parce qu'il naît plus du fond de la nature. Les moindres étincelles de cette passion, quoiqu'elles ne soient qu'en peinture, peuvent causer des embrasemens, & les personnes de tout âge & de tout sexe ne doivent se flater de s'en garantir, qu'en éloignant de leurs yeux non seulement les objets réels, mais encore tous les symboles & toutes les peintures qui peuvent y faire penser, qu'en fuïant tous les discours qui peuvent en rapeller le souvenir.

On admire la peinture d'un grand embrasement, du sacagement d'une ville, ou d'un monstre horrible, parce que l'on n'y cherche que l'art, & que cet art n'a pour but que de nous plaire innocemment. Mais il n'en est pas de même de la representation de la passion dont je viens de parler, elle ne nous sçauroit plaire qu'autant qu'elle nous émeut & nous transporte. Et les Poëtes qui emploïent tout leur art à nous

en faire les peintures les plus reſſemblantes, ne penſent qu'à l'émouvoir dans nos cœurs, & à nous en rendre les eſclaves.

Voila ce que M. Deſpreaux ne pouvoit ignorer, & puiſqu'il ne l'ignoroit pas, il ne devoit pas parler d'une maniere ſi oposée à ce qu'il ſçavoit, ſi oposée même à ſon ſyſteme poëtique, dans lequel il ne fait entrer l'amour, que pour rendre la comedie plus agreable & plus touchante. Car ſi la comedie languit ſans l'amour, c'eſt une preuve qu'on n'y parle de l'amour, que pour l'allumer dans le cœur des lecteurs ou des ſpectateurs.

Janv. 1707 art. 10. C'eſt ſur ces principes que raiſonne l'Auteur du Journal de Trevoux, pour faire voir la foibleſſe des raiſons, par leſquelles un Poëte Italien pretend juſtifier l'impreſſion de ſes poëſies galantes & amoureuſes. *Il faut* (dit-il). *que ce Poëte connoiſſe bien peu la nature, s'il croit que de telles poëſies puiſſent inſpirer de l'horreur pour cette paſſion, comme la vûë d'un ſoldat eſtropié & couvert de playes en inſpire pour la guerre.*

VIII.

Tous les Ecrivains qui ont eû quelque zéle pour la ſainteté de nos mœurs, ont condamné la comedie, & ont tiré la rai-

son de leur sentiment, principalement de la molesse & de l'amour impur qu'elle excite presque toûjours dans tous ceux qui l'aiment. Le zéle s'est particulierement fait sentir dans les écrits qui se publierent il y a quelques années contre ce spectacle, à l'occasion de l'ouvrage d'un Docteur qui avoit été assez imprudent pour faire une dissertation apologetique en faveur des comediens & de la comedie. Et on peut dire en passant que cet évenement a montré que si les erreurs & les heresies n'arrivent qu'afin que la verité s'éclaircisse, & que les vrais Fideles soient manifestez ; de même les mauvaises maximes & les égaremens dans la morale ne se repandent parmi les Chrétiens, qu'afin de réveiller la vigilance & le zéle des Pasteurs pour les combattre, & pour en faire connoître toute l'iniquité aux personnes les plus grossieres.

C'est ce qui est arrivé au sujet de la comedie. Il a été un temps qu'elle passoit pour un divertissement innocent, ou au moins qu'on ne la croïoit pas aussi mauvaise qu'elle l'est en effet. Si de temps en temps il se voïoit quelque petit ouvrage contr'elle, il étoit, ou peu lû, ou regardé comme l'effet d'une devotion trop austére. Mais enfin un Theologien & un Religieux tout ensemble s'étant avisé de vouloir ju-

ſtiſſer par un diſcours François les comediens & la comedie; cette faute qui auroit ſemblé devoir mettre le comble à l'endurciſſement des mondains ſur ce ſujet, & à ôter tous les ſcrupules qui pouvoient encore reſter à quelques-uns, a été heureuſe. Les Paſteurs ſe ſont allarmez, les Livres & les cenſures ſont venuës de tous côtez au ſecours de la verité contre cet écrit; & les cenſures ont été ſoûtenuës par des raiſons ſi claires & ſi ſolides, que ce n'eſt plus être mondain ſeulement, mais irreligieux tout-à-fait, que de ne pas voir combien la comedie eſt contraire aux maximes de l'Evangile.

Le Docteur Fabritius Theologien d'Heydelberg avoit deja travaillé, il y a quinze ou vingt années ſur le même deſſein que le Religieux; mais c'étoit un Livre Latin compoſé par un étranger & un Proteſtant, qui ne pouvant pas cauſer de grands maux dans l'Egliſe, pouvoit par cette raiſon être négligé. Il faloit un Auteur Catholique qui écrivît en François & au milieu de Paris, afin que les conducteurs du troupeau ne puſſent plus ſe taire.

Mais les pieux & ſçavans Ecrivains qui ont mis en poudre cette diſſertation, ont encore laiſſé quelque choſe à dire, auſſi ne paroît-il pas qu'ils ayent voulu tout dire.

Ils n'ont pas été chercher le mal de la comedie jusques dans son principe ; ils n'en ont pas montré toutes les malheureuses suites. Je vais tâcher de faire connoître quelque chose de l'un & de l'autre.

IX.

Il est certain, comme je l'ay dit au commencement, que les vices sont la source de tous les crimes, & que les hommes ne s'abandonnent aux attentats qui font horreur à la nature, que parce qu'ils sont sujets à de grands vices. Mais celui de tous qui cause le plus de ces effets tragiques, c'est l'impureté. Platon dit en plusieurs endroits que la colere & la vengeance causoient de moindres maux que la concupiscence & la volupté. On ne sçait que trop par experience ce qu'une fille, ce qu'une femme qui se sont laissé enyvrer de cette passion, sont capables d'entreprendre & d'executer. Si un pere, un mari, un frere s'opose à leur débordement, si l'argent leur manque pour fournir à leurs dissolutions, les crimes ne leur coûtent rien. Elles ont eû recours au poison pour se défaire de tous ceux dont le respect & l'autorité les retenoit encore, & du bien desquels elles croïoient avoir besoin pour entretenir leur passion. Toute la France a vû il n'y a pas long-temps des exem-

ples de ce que je dis. Plaise à Dieu qu'il n'y en ait point d'autres, qu'elle n'ait pas vûs.

Or combien y a-t'il de ces crimes horribles, dont la comedie a été la premiere cause en excitant les premiers mouvemens d'un amour criminel, en ébranlant l'obéïssance des filles envers leurs parens & la fidelité des femmes envers leurs maris. Car c'est la matiere ordinaire des pieces de theatre. Je ne parle pas des désordres qu'elle cause dans le cœur des jeunes hommes. Qui est-ce de tous ceux qui ont été à la comedie qui ne les a pas au moins sentis? Et dans quels enchaînemens de pechez sont tombez une partie de ceux qui les ont sentis?

M. Despreaux qui sçavoit mieux qu'aucun autre ce que peuvent sur les cœurs ces leçons de *morale lubrique*, & les maux que causent les intrigues d'amour dans les familles particulieres & dans les états, est donc sans excuse de jetter les semences de tous ces désordres dans son Art poëtique. Que n'étoit-il au moins aussi sage que les payens, qui n'ont jamais ni dit, ni pensé, que les pieces de theatre ne puissent réüssir sans l'amour. Voila de nos sages du monde, de nos reformateurs du genre humain, qui nous veulent faire accroire qu'ils ne cherchent dans leurs poësies qu'à inspirer l'a-

mour de la vertu & l'horreur du vice.

Moi la plume à la main je gourmande les vices.

Qu'on pouroit faire de beaux vers sur la hardiesse avec laquelle ce Poëte se joüe de la simplicité des hommes!

X.

On se sert de mille mauvaises raisons, pour nous persuader que la politique a quelque interêt de souffrir les theatres; & toutes ces raisons se reduisent à une espece de désespoir du salut de l'homme. On nous veut faire croire qu'il ne faut pas esperer de le corriger, & que l'on doit seulement tâcher de l'empêcher de tomber dans les plus grands maux, en tolerant les moindres. Mais y a-t'il de plus grands maux que ceux que cause & entretient le theatre?

On s'imagine que les plus grandes villes ne sçauroient se passer de ces spectacles, c'est sans fondement. Un peuple voisin chez qui même regne l'heresie, a été trés long-temps sans en vouloir souffrir dans l'étenduë de sa domination, & peut-être n'en auroit-il jamais souffert, si l'autorité legitime n'avoit été oprimée par une puissance tyrannique. Nous avons vû en France qu'un Prince pieux avoit interdit aux Comediens l'entrée de son gouverne-

nement. L'Auteur de l'Art poëtique dit lui-même, que chez nos ayeux le plaisir du Theatre fut long-temps ignoré. Plusieurs de nos Rois ont chassé les Comediens comme des pestes publiques. On voit par les Arrêts du Parlement de Paris, quel étoit autrefois l'esprit & la pratique des Compagnies reglées à l'égard de ces sortes de divertissemens. Mais pouvons-nous avoir une meilleure police, que celle que Dieu même avoit donnée à son peuple, & sous laquelle ce peuple auroit vécu heureux sans aucun spectacle, s'il avoit été fidelle à son Dieu? Enfin on n'en voit point chez les Mahometans, & ces exemples confondent tous les raisonnemens de ces politiques pretendus en faveur du theatre.

Mais quand ces exemples ne suffiroient pas pour leur fermer la bouche, il ne faudroit que comparer les mœurs des peuples, qui ont banni les Comediens de chez eux, avec celles des peuples qui les ont reçûs; les mœurs des Atheniens avec celles des Lacedemoniens. Qu'étoit-ce que le peuple d'Athenes dans le temps que les pieces de theatre y étoient le plus en vogue? Un peuple rempli de faineants, de badaurs, de vains discoureurs; un peuple qui passoit les journées au theatre, & qui ne s'ennuïoit pas de voir representer cinq ou six pieces de

ſuite ; qui contribuoit plus volontiers aux dépenſes neceſſaires pour entretenir des Farceurs, qu'à celles qu'il faloit faire pour les plus preſſans beſoins de la Republique ; qui ne pouvoit ſouffrir qu'on employât au payement des troupes qui le défendoient contre ſes ennemis, le fond qu'il avoit deſtiné à l'entretien de la comedie & des Comediens, comme le lui reprochoit un jour Demoſthene ; un peuple enfin qui, ſelon M. Dacier, a employé de plus grandes ſommes pour la repreſentation de trois comedies d'Euripide, & d'autant de Sophocle, qu'il n'avoit fait dans toutes les guerres, qu'il avoit eû à ſoûtenir contre les barbares, & à qui au raport de l'Abbé d'Aubignac, les plus fâcheuſes nouvelles n'étoient pas capables de faire quitter le theatre, ni de lui faire perdre le goût des ſpectacles.

Voila ce que c'étoit que les Atheniens, ces hommes dont M. Dacier vante la délicateſſe en termes ſi magnifiques. Il étoit délicat ce peuple, je l'avoüe, mais dans des viandes qui ne pouvoient nourir que ſa vanité, & faire dire de lui ce que M. Dacier dit des Pheniciens, qu'il traite *de peuple ſans eſprit, ſimple & credule, & qui plongé dans une trés-grande oiſiveté, n'aimoit rien tant que les fables*; puiſque c'eſt même une plus mauvai-

ſe diſpoſition d'eſprit, & plus mal propre à tout bien, de faire des dépenſes exceſſives pour voir repreſenter des fables, que de s'amuſer à les entendre raconter.

Mais quel jugement Platon même fait-il des Atheniens. *Tous les Grecs* (dit-il) *reprochent aux Atheniens de n'aimer qu'à parler, au lieu que les Lacedemoniens & les Cretois penſent beaucoup & parlent peu.* Car on ſçait à quel point regnent tous les vices au milieu d'une telle faineantiſe & de pareils amuſemens.

De Leg. 1.

XI.

Mais faiſons un parallele des mœurs des Romains, avant les temps de la comedie, avec celles des Romains depuis qu'ils l'eurent reçûë, & que le Theatre fut frequenté parmi eux. On verra dans ces premiers temps la probité, la juſtice, l'innocence, l'amour de l'ordre & du bien public; & depuis, la licence, la diſſolution, la débauche, le luxe & toutes ſortes d'excés; enfin la tyrannie établie & la liberté oprimée. Horace le dit en termes exprés; au témoignage de ce Poëte, les Romains alloient peu au theatre, quand il commença à paroître chez eux, parcequ'ils étoient vertueux, chaſtes & pleins de pudeur.

Quo

Quo sanè populus numerabilis ut potè parvus
Et frugi, castusque, verecundusque coïbat. *De Arte poët.*

Et ils le frequenterent davantage, quand ils furent tombez dans le luxe & dans la débauche.

Post quam cœpit agros extendere victor, & urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari genius festis impunè diebus;
Accessit numerisque modisque licentia major,
Sic priscæ motumque & luxuriam addidit arti,
Tibicen.

Si on veut qu'Horace ne dise pas que ç'ait été le theatre qui ait corompu les Romains, mais seulement qu'ils l'aimerent davantage depuis qu'ils futent plus corompus; ce sera peu de chose pour le justifier. Car si l'amour du theatre est un effet de la coruption du cœur, il faut que le theatre soit mauvais. Mais pour en parler selon la verité, cet amour vient de la coruption du cœur, & le theatre nourit & augmente cette coruption. Et si on vouloit se donner la peine de rechercher les causes de la ruine de ce grand empire, on trouveroit qu'une des principales, fut la passion furieuse de ce peuple pour les spectacles. Depuis qu'il s'en fut laissé posseder, il n'y

eut plus d'ordre, ni de discipline dans la Republique. On y donnoit les magistratures les plus importantes aux plus riches sans aucun égard au merite, parce qu'ils étoient le plus en état de fournir à la dépense des spectacles. Et du temps de Ciceron la Republique Romaine étoit dans une telle décadence, que saint Augustin nous raporte qu'il disoit dans ses Livres de la Republique, *qu'on ne voyoit plus de l'ancienne Rome, qu'une peinture effacée & dont à peine on pouvoit reconnoître les traits.*

De civ. Dei lib. 2. c. 21.

Mais ce que l'on aura peine à croire, c'est que ce peuple étoit encore tellement transporté de cette folle passion du temps de saint Augustin, que ce Pere nous aprend que plusieurs des Romains qui étoient échapez du sacagement de Rome par les Goths, & qui s'étoient refugiez à Carthage, couroient tous les jours au theatre comme des insensez, sans se souvenir de la ruine de leur patrie, de la perte de leurs proches & de leurs biens.

Ibid. 1. c. 32.

Ibid. 1. c. 31.

Les plus sages des Romains avoient bien prévû ces malheurs, lorsqu'il fut question de recevoir les jeux publics dans Rome. Scipion qui avoit été déclaré le plus homme de bien par le Senat; s'y opposa tant qu'il pût. Il remontra qu'on ne devoit

point souffrir que la molesse des Grecs corompît l'austerité des mœurs des Romains, & qu'elle énervât la vigueur de leur vertu. Mais ses remontrances furent inutiles. Le Senat n'osa empêcher l'établissement de ces jeux, parce que les Dieux demandoient par la bouche de leurs Pontifes qu'on les celebrât en leur honneur, pour faire cesser la peste dont Rome étoit affligée. C'est-à-dire que si les demons ne s'en étoient point mêlez, les Romains étoient trop sages pour recevoir chez eux des spectacles, dont ils ne prévoyoient rien que de funeste.

Aprés cela avons-nous encore besoin de preuves pour nous convaincre, que le theatre ne sçauroit jamais causer que des malheurs, & que l'esprit de l'Evangile ne nous dit rien contre ces pompes du demon, que la raison ne goûte, & que l'experience ne confirme. C'est ce qu'un homme aussi sçavant que M. Despreaux ne pouvoit ignorer, il ne devoit donc point nous donner de regles pour les pieces de theatre.

Je pourrois faire la même comparaison des mœurs des anciens Atheniens avec les mœurs de ceux qui vivoient du temps qu'ils étoient si passionnez pour la comedie; & j'y ferois voir la même difference, de l'aveu des plus grands défenseurs de la

comedie. Mais je ſerois trop long, & celle des Romains ſuffit.

XII.

Les partiſans de la comedie veulent que ce ſoit par fineſſe & par délicateſſe d'eſprit, que nous l'aimons. Ils pretendent qu'elle contribuë à polir les mœurs & à civiliſer les hommes. Et ſelon eux, c'eſt de là qu'étoit venuë cette politeſſe que l'on admiroit dans les Atheniens. Mais pour avoir ces penſées, il faut ne pas ſçavoir que la veritable politeſſe naît de la vertu, de la probité & de l'innocence des mœurs, & qu'où regnent les paſſions & les vices, il ne peut y avoir en effet que rudeſſe & que barbarie, & par conſequent ce qui n'a pour but que d'entretenir ces paſſions & ces vices, comme le theatre, ne ſçauroit contribuer qu'à rendre les hommes plus barbares & plus impolis.

Les Grecs étoient à la verité fort polis dans leur langage; ils avoient une délicateſſe d'oreille trés-exquiſe. Mais de quel prix peut être le laugage le plus pur & le mieux cadencé, ſi ce n'eſt pour donner de l'éclat & de l'agrément au concert de toutes nos actions avec les regles de nos devoirs, & pour mettre en œuvre toutes les vertus qui ſont les liens & les délices de la

ſocieté des hommes ? Si la beauté du diſcours n'eſt ſoûtenuë de la ſageſſe de la conduite, elle ne ſert qu'à rendre les hommes plus mépriſables, parce qu'elle fait davange remarquer la diformité de leur vie.

Ce peuple ne fit-il pas paroître ſon naturel barbare dans la maniere dont il traita Socrate le plus grand ornement d'Athenes ? Qui peut concevoir que des hommes qui ſont au theatre pour ſe divertir, y deviennent en un moment plus cruels que les Tigres & que les Lions ; qu'ils ſoient capables d'y entrer dans une telle rage, que de demander le ſang d'un homme pour lequel ils avoient auparavant de ſi grands ſentimens d'eſtime & de veneration ? Des hommes veritablement polis, pleins d'honneur & de vertu, n'auroient eû que du mépris pour ce qu'on y diſoit au déſavantage de Socrate, & s'ils avoient pû concevoir le cruel deſſein de demander la mort de quelqu'un, ç'auroit été celle du Poete qui avoit l'audace d'attaquer dans ſes vers celui qui faiſoit l'honneur de la Republique.

Nous trouvons dans la politique des Atheniens, un article qui eſt un témoignage éclatant de leur impoliteſſe. Les comediens chez eux n'étoient pas mis au rang des perſonnes infames. Non ſeulement ils

ne perdoient point le droit de bourgeoisie, mais même ils étoient élevez aux dignitez, & employez dans les plus grandes affaires. Ciceron leur reprochoit dans ſes Livres de la Republique d'avoir employé au gouvernement de l'Etat un Eſquine qui avoit joüé la comedie dans ſa jeuneſſe, & d'avoir envoyé le Comedien Ariſtodeme en ambaſſade vers Philipe, pour traiter les affaires les plus importantes de la paix & de la guerre. Or quelle convenance entre le perſonnage de Comedien & de Farceur, avec celui de Magiſtrat ou d'Ambaſſadeur? Et des peuples qui faiſoient ces alliances monſtrueuſes ne montroient-ils pas qu'ils ignoroient abſolument les bienſeances de la nature, & par conſequent qu'ils étoient fort éloignez de la veritable politeſſe?

De civ. Dei 2. c. 10.

Les Romains quoiqu'imitateurs des Grecs en beaucoup de choſes, quoiqu'ils en euſſent pris leurs loix & qu'ils euſſent emprunté leurs ſpectacles, ne les imiterent pourtant pas en cela. Ils jugerent au contraire que les plaiſirs du theatre n'étant pas dignes de la gravité d'un homme d'honneur, ceux qui en étoient les miniſtres ne devoient point avoir de rang entre les citoyens, mais qu'on devoit les regarder comme des perſonnes infames.

Ils montrerent par cette politique qu'ils

connoissoient beaucoup mieux que les Atheniens la dignité de l'homme. Car il est certain que les loix qu'ils firent à ce sujet, naissent de nôtre conscience, & du sentiment naturel que nous avons de nôtre propre excellence, qui ne peut souffrir que nous nous prostituions aux plaisirs. La nature (dit Ciceron) ne nous a pas formé pour les jeux & pour les divertissemens, mais pour des occupations graves & serieuses. *A natura ita geniti sumus, ut non ad ludum & jocum facti videamur, sed ad severitatem & ad studia quadam graviora & majora.* C'est pourquoi il ne croit pas qu'on puisse aprouver les arts qui ne sont inventez que pour servir à la volupté, ni les personnes qui les exercent, parce que ces personnes faisant une profession & une étude de corompre la nature & de nous faire sortir de cette gravité sage, qui lui convient, elles ne meritent pas d'être mises au nombre des membres de la societé, à laquelle les hommes sont apellez par la nature.

Cet Orateur juge donc indignes d'un honnête homme tous les arts qui n'ont point d'autre fin que la volupté. Il n'en excepte pas même les Bouchers, ni les Poissonniers. Il est vrai qu'il se fonde sur l'autorité d'un autre : *Terence* (dit-il) *met de ce nombre*

là les Bouchers, les Poiſſonniers, les Cuiſiniers, les Patiſſiers, & on y doit ajoûter les Parfumeurs, les Danſeurs publics, & tous ceux qui tiennent des Academies de jeux d'hazard. Le Traducteur moderne de Ciceron dit, qu'il ne ſçait pas pourquoi il mettoit dans le même rang les Bouchers & les Poiſſonniers; *ſi ce n'eſt peut-être* (dit-il) *à cauſe de l'excés du ſoin qu'ils prenoient de fournir des viandes exquiſes & de grands poiſſons, & qu'en cela ils ne ſervoient qu'au luxe de la table, comme les Cuiſiniers & les Patiſſiers.*

M. du Bois.

En effet tous les gens dont l'induſtrie n'a pour but que de fournir aux plaiſirs & d'entretenir la volupté, ſont de veritables eſclaves, puiſqu'ils ſe vendent eux-mêmes en vendant leur travail & leur induſtrie; & des eſclaves infiniment plus dignes de mépris, que ceux que le malheur de leur naiſſance ou de leur ſort, a reduit à l'eſclavage. Socrate apelloit *Plagiaires*, c'eſt-à-dire, vendeurs d'hommes libres ceux qui prennent de l'argent pour inſtruire les autres dans les arts & dans les ſciences, parce qu'ils ſe vendent eux-mêmes pour cet argent, & qu'ils ſont forcez de faire des leçons à ceux de qui ils le reçoivent. De quel nom pourra-t'on donc apeller ces hommes qui prennent de

l'argent pour divertir les autres par des representations, que l'honnêteté ne sçauroit aprouver ?

Si tous les métiers où les hommes vendent leur temps & leur travail, ne sont pas mis entre ceux qui sont au-dessous d'un homme libre, c'est à cause qu'ils servent au bien de l'Etat & au soulagement de nos besoins par leur science & par leur industrie; c'est parce que Dieu a établi un tel ordre entre les hommes, qu'il veut que les pauvres vivent des services qu'ils rendent aux riches. Mais ceux qui ne font commerce & de leur industrie & de leur temps, que pour nourir la volupté & les vices qui la suivent, sont des esclaves d'autant plus infames, que leur esclavage est un crime.

XIII.

J'ay vû avec étonnement que l'Auteur de la Pratique du theatre, je veux dire l'Abbé d'Aubignac, ait pretendu prouver que les spectacles sur-tout la comedie contribuoient à la grandeur & à la felicité des états; & qu'il ait conseillé de décharger les Comediens de l'infamie qui est attachée à leur profession. Mais cet Auteur tout spirituel & tout sçavant qu'il paroît, a montré en cela, qu'il ne connoissoit ni la politique, ni la religion, qui ne sçau-

roient jamais être opoſées l'une à l'autre. Car s'il eſt vrai, que la pieté & la juſtice ſoient l'apui du trône des Rois, elles ſont le fondement de la grandeur & de la proſperité des Etats. Et il ſeroit trés-aiſé de faire voir que les plus grands Empires, ceux que nous connoiſſons le mieux n'ont été détruits, que parce qu'on a voulu les apuïer ſur des maximes opoſées. Auſſi les conſeils de cet Ecrivain ont-ils été mépriſez.

Si ce fameux Abbé avoit autant lû les Peres, entr'autres ſaint Auguſtin, que ſon caractere l'y obligeoit, il ne lui ſeroit jamais venu en penſée, que les ſpectacles fuſſent propres à contribuer à la felicité des peuples. Il auroit vû dans quelques lettres de ce Pere écrites à des payens, que pour rendre les Etats floriſſants, il en faudroit bannir toutes ces repreſentations qui ne ſervent qu'à amolir les hommes, à leur faire mépriſer les loix & la ſeverité de la diſcipline; & pour le leur prouver, il s'apuïe ſur les Auteurs payens qui avoient écrit de la Republique, comme Platon & Ciceron.

Ep. 91. ad Nect.

Ce dernier dit dans ſes Livres des devoirs, qu'un honnête homme ne fera jamais ce qui eſt contraire à la vertu, quand même il iroit du ſervice de la Republique.

Mais il ajoûte que la Republique ne le demandera jamais de personne, parce qu'il ne sçauroit jamais être de son interêt, qu'on fasse des choses contraires à l'honnêteté. En effet les vices & les crimes des particuliers ne peuvent jamais être qu'un sujet de honte & souvent de ruine pour l'Etat. Et c'est être grossierement ignorant dans la politique, que d'en juger autrement.

A la verité si la politique des Princes chrétiens n'avoit pour but que de bâtir Babylone, comme celle des payens, ils auroient pû écouter les conseils de ce bon Abbé; mais comme la premiere de leurs maximes, est de faire servir la puissance que Dieu leur a mise entre les mains, à l'édifice de la celeste Jerusalem, ils n'oublieront jamais leurs obligations jusqu'au point de faire des loix si manifestement opposées à celles de l'Eglise.

S'il n'est donc pas possible d'ôter l'infamie que la nature même a attachées à ces professions, qui sont & les causes & les effets de la coruption des mœurs; comment ose-t'on nous vanter, comme le fait encore cet Abbé, la politesse & la délicatesse des Atheniens, d'avoir mis entre les professions honnêtes celle des Comediens? Est-ce être délicat & poli, que de trahir si honteusement les bienseances de la natu-

re ? Et ce peuple tout entier ne merite-t'il pas d'être chargé de l'infamie, dont il déchargeoit les Comediens ?

Mais si la nature même a horreur de ces professions, qui n'ont point d'autre but que de servir à la volupté, comment est-ce que dans le sein du Christianisme, il se trouve des Auteurs qui croïent pouvoir honnêtement fournir de quoi entretenir ces professions ? Nous devrions pour le moins être aussi sages que les plus sages d'entre les payens, & s'ils avoient apris de la nature, que les hommes n'étoient pas faits pour ces amusemens ridicules, nous devrions bien avoir apris de l'Evangile, qu'il ne nous est point permis de travailler à les entretenir.

XIV.

On s'étoit autrefois imaginé que la comedie pouvoit être reformée. C'étoit sur ce pied là que Messieurs du Parlement de Paris avoient donné quelques Arrêts favorables aux Comediens, parce qu'ils croïoient qu'il y avoit quelque necessité de la tolerer. Mais ils s'aperçûrent bientôt qu'ils s'étoient abusez, & qu'il n'y avoit point d'autre remede à ce mal, que de le retrancher absolument.

Depuis quelque temps on a essayé de la rendre chaste & modeste. Mais on a sen-

ti que ces pieces n'avoient pas tous les apas, ni tous les charmes des autres ; quoiqu'elles eussent d'ailleurs une parfaite regularité, & qu'elles ne le cedassent point aux autres pour la beauté des vers, du dessein & de la composition, parce que nous avons le malheur d'être accoûtumez à ne voir representer sur le theatre, que les passions les plus vives & les plus touchantes, & que la corruption de nôtre cœur est si grande, que nous ne prenons en effet de plaisir que dans les plus violentes & les plus outrées ; dans celles qui renversent toutes les loix, & qui foulent aux pieds tout ce que la raison & la religion leur peuvent oposer. Voila à quoi nous nous sommes faits par les fausses idées que nous avons puisées chez les profanes, & par les representations des comedies ordinaires ; voila ce que nous cherchons au theatre.

D'ailleurs ce n'est pas bien connoître l'homme, que de s'imaginer qu'il puisse prendre plaisir dans les spectacles, & surtout dans ceux du theatre, où il ne sera que mediocrement émû. L'homme ne pouvant trouver son bonheur en lui-même, mais en Dieu seul, il ne se plaît que dans ce qui le fait sortir hors de lui, & plus les jets l'en tirent violemment, plus ils lui font sentir de plaisir. C'est ce que prouvent

toutes les expressions, dont on se sert pour marquer les grandes joyes. On dit qu'un homme est ravi, qu'il est transporté, qu'il ne se possede pas; car ces expressions signifient à la lettre, qu'un homme n'est plus chez lui, mais tout entier dans l'objet qui cause sa joye. Or si l'homme est ainsi fait, quelques efforts que l'on fasse pour luy rendre agreables des pieces de theatre sans des representations qui l'émeuvent violemment, qui le raviſſent & le transporte, on n'y réüſſira pas.

J'avoüe que si par une éducation sage & chrétienne, on travailloit à nous former l'habitude de nous plaire à des divertiſſemens moderez; si on ne cherchoit à ne nous délasser l'esprit, que dans des passe-temps innocens & incapables de réveiller nos passions, ainsi que le demande la religion que nous professons, on pouroit esperer quelque succés de ces pieces reformées & reduites aux termes d'une parfaite modestie. Mais sans cela je crois que les plus excellens Poëtes travailleront inutilement sur ce dessein.

Au reste, les Chrétiens qui par la grace de Dieu sont arrivez à cet heureux état de se contenter des plaisirs qui peuvent délasser l'esprit, sans blesser le cœur, ne sçauroient guéres se plaire aux spectacles, puis-

que de quelque maniere qu'on puisse les assaisonner, ce sont toûjours des plaisirs de Babylone, dont les citoyens du ciel ne veulent point se laisser toucher. Ils se regardent toûjours comme étrangers sur la terre, ils craignent tout ce qui les y pouroit atacher, & ils ne sentent de veritable joye, que dans l'esperance des plaisirs ineffables de leur celeste patrie.

XV.

Si c'est le plus frivole de tous les desseins, que de se mettre en tête de reformer la comedie; ce n'en est pas un moins vain, que d'entreprendre d'en empêcher les mauvais effets, si elle ne plaît que par l'emportement des passions, & par les émotions violentes qu'elle cause; quand la passion est émuë, qui est capable de la retenir, qui peut lui prescrire des bornes, & l'empêcher de faire dans nôtre cœur tous les ravages qu'on represente à la comedie?

Si l'Auteur de l'Art poëtique & tous les autres Poëtes avoient le secret de moderer les passions, quand ils les ont une fois excitées, comme les Ecuyers sçavent retenir les chevaux avec le caveçon, quand ils leur ont donné de l'ardeur, on leur pardonneroit de ne pas craindre de les émouvoir. Mais ce secret leur manque, & il est

certain que le seul moyen pour tenir dans le respect la passion, qui fait le grand plaisir du theatre, c'est d'en empêcher les premieres émotions. Quand elle est une fois allumée dans un cœur, on se mocque des remedes, on ne veut point guerir. Et M. Despreaux nous croit trop faciles à ramener à nôtre devoir, lorsqu'aprés avoir donné des regles pour representer d'une maniere la plus vive & la plus touchante cette passion si indomptable, il nous dit d'un air grave & magistral.

Aimez donc la vertu, nourrissez-en vôtre ame.

Ou plûtôt il croit que la vertu n'est point en effet bannie d'une ame possedée de l'amour, comme on l'a vû ci-dessus.

Mais si l'Auteur pour réüssir, doit être amoureux, que doit etre l'Acteur pour bien representer, que doit être le Spectateur pour se plaire à la representation. Il faut que la passion transporte également & l'Acteur & le Spectateur, autrement l'un representera mal, & l'autre sera sans plaisir à cette representation.

XVI.

M. Dacier pretend que les chœurs de l'ancienne comedie, étoient fait principalement pour persuader la vertu & pour la rendre aimable; Mr. son épouse est du mê-

me sentiment. Si cela est, nous sommes donc encore moins sages que les payens, de les avoir bannis de la comedie. Mais il me semble qu'on ne les en doit pas croire tout-à-fait, puisque M. Dacier raporte lui-même des vers d'un chœur d'une des comedies d'Euripide, qui ne prêchent rien moins que la vertu. Voici ces vers de la maniere qu'il les a traduit : *Heureux qui fait la débauche étendu dans un festin prés des aimables sources qui découlent des raisins, tenant dans son giron une charmante maîtresse ; heureux qui parfumé d'essence, embrasse une blonde beauté, pleine de luxe & de molesse.*

J'ay honte de raporter un tel discours, & il n'y a point de chrétien qui n'en dût avoir honte, aussi-bien que moi. Car les plus grands débauchez ne peuvent rien dire de plus lascif. J'espere qu'on me le pardonnera, parce que la necessité de mon dessein m'y force. Mais ou bien ce Critique ne devoit pas dire que les chœurs n'étoient inventez que pour la vertu, & pour condamner le vice, ou bien il ne devoit nullement raporter ces vers. *sur l'Art Poët. d'Horace*

Il ajoûte dans l'endroit où il parle à l'avantage des chœurs : Que de la maniere dont ils parloient, le theatre étoit une école où on aprenoit mieux que dans les tem-

ples, la juſtice & la pieté. On avoüera bien qu'on n'aprenoit ni l'une ni l'autre dans les temples des payens. On dira même qu'on n'y aprenoit que le crime, l'injuſtice & la diſſolution, comme ſaint Auguſtin le fait voir dans la Cité de Dieu; mais enſeignoit-on plus au theatre à être homme de bien, chaſte & pieux? S'il y avoit quelques chœurs capables d'inſpirer la vertu, tous ſans doute ne l'étoient pas, comme nous venons de le voir. Et je ne ſçai ſi l'eſprit le plus corompu pouroit dire quelque choſe de plus capable d'alumer le feu de l'impureté.

Mais ce qu'Horace en dit dans ſon Art poëtique montre que le deſſein des chœurs n'étoit pas celui que M. Dacier leur attribuë.

choruſque
Turpiter obticuit ſublato jure nocendi.

Les chœurs ſe tûrent honteuſement, quand on leur eut ôté la licence de faire du mal. En effet un homme eſt honteuſement contraint de ſe taire, quand on lui interdit la parole, pour l'empêcher de mal parler, celui qui ne parle que bien, n'a point raiſon de rougir, ſi on ne le ſouffre pas parler; la honte en eſt toute entiere pour ceux qui lui ôtent la parole. Il n'eſt donc pas vrai que l'office des chœurs ne

tendît qu'à rendre la vertu recommandable; ou ſi c'étoit le but de leur premiere inſtitution, ils ſe corompirent bien-tôt, & devinrent auſſi mauvais que tout le reſte de la piece, comme on le pouroit prouver encore par d'autres exemples, & des pieces d'ailleurs trés-graves & trés-ſerieuſes. Parce que les enfans d'Adam ne prenent plaiſir qu'au mal, & qu'ils corompent toûjours de plus en plus, ce qui ne ſera deſtiné qu'à ſervir à leur volupté.

XVII.

Le même Auteur qui fait ce qu'il peut pour juſtifier le theatre, avoüe pourtant que ces intrigues d'amour ont corompu le nôtre, & qu'on ne ſçauroit eſperer que nos tragedies faſſent l'effet, que faiſoient celles des anciens. C'eſt dans les Notes qu'il a faites ſur la Poëtique d'Ariſtote. Platon ne vouloit point que l'on vît de theatre dans ſa Republique, parce qu'il excite & entretient les paſſions. Ariſtote pour prendre en tout le contre-pied de ſon maître, ſoûtient que la tragedie eſt utile pour la purgation des paſſions. M. Corneille croïoit que la penſée d'Ariſtote n'étoit qu'une belle idée, qui n'avoit jamais ſon effet dans la verité. M. de ſaint Evremont eſt de l'avis de M. Corneille. Il dit qu'*A-*

riſtote connut bien le préjudice que le theatre pouvoit faire aux Atheniens, mais qu'il crut y aporter le remede, en établiſſant une certaine purgation, que perſonne juſqu'ici n'a entenduë, & qu'il n'a pas bien compriſe lui-même. Car (comme il ajoûte) *y a-t'il rien de ſi ridicule que de former une ſcience qui donne ſeurement la maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la gueriſon, que de mettre la perturbation dans une ame, pour tâcher aprés de la calmer par les reflexions.*

Cependant le Commentateur dit que ſi nous avions le ſecond Livre de cette Poëtique, dans lequel Ariſtote s'étoit expliqué fort au long ſur cette matiere, on y trouveroit des preuves de la verité de ſon ſentiment qui ne laiſſeroient aucune difficulté, & il tâche du ſupléer au défaut de ce Livre par ſes raiſonnemens. Mais je ne crois pas qu'il ait perſuadé un grand nombre de ſes Lecteurs. En tout cas je laiſſe ſes raiſons, quoique les plus faciles du monde à refuter, parce que ne regardant point l'amour, mais ſeulement la terreur, la compaſſion & les autres paſſions ſemblables, dont il pretend que la tragedie guériſſoit les hommes; ſes raiſons ne ſervent de rien pour la juſtification de la tragedie

d'aujourd'hui au sujet de laquelle il demeure d'accord, que M. Corneille a pû se persuader que la purgation des passions étoit une pensée chimerique, parce qu'elle roule toute entiere sur des intrigues d'amour.

Neanmoins quoique M. Dacier ait fait cet aveu dans ses Notes, il entreprend dans sa Preface la défense du theatre sans distinction des temps. Ce dessein sans doute est surprenant, aprés les écrits excellens qui ont été composez contre la comedie. Mais il n'auroit pû autrement faire valoir l'ouvrage d'Aristote & le sien. Car s'il avoit absolument condamné le theatre d'aujourd'hui, ç'auroit été à lui une folie d'employer tant de temps & de travail à éclaircir les regles que donne Aristote du poëme Dramatique.

Voici comme il s'y prend, pour montrer l'utilité de la tragedie. *Si on pouvoit* (dit-il) *obliger tous les hommes à suivre les maximes de l'Evangile, il n'y auroit rien de plus heureux; ils y trouveroient le veritable repos, les solides plaisirs & les remedes à toutes leurs foiblesses; ils regarderoient la tragedie comme une chose inutile, & qui seroit au-dessous d'eux.* Je demande à M. Dacier si les Chrétiens sont tous obligez de suivre l'Evangile, & s'il y a quelque distinction à faire entr'eux à

cet égard ? Si tous y ſont obligez, les Paſteurs ne ſont que ce qu'ils doivent en leur enſeignant cette obligation, & en leur défendant la comedie à tous. Et les hommes de lettres pechent manifeſtement contre l'Evangile, lorſqu'ils donnent des regles pour la tragedie, puiſque de ſon aveu, comme elle eſt faite aujourd'hui, elle eſt opoſée aux maximes de l'Evangile, & elle n'eſt capable que d'empêcher les Chrétiens de les ſuivre.

Mais, dira-t'on, il y a des hommes groſſiers & foibles, qu'il faut inſtruire par des moyens plus proportionnez à leur état. C'eſt pourquoi quelques lignes aprés il ajoûte ces paroles : *Mais pour des hommes oiſifs & infirmes, qui ne peuvent encore porter le joug de la religion, qui ont beſoin d'une inſtruction groſſiere qui tombe ſous les ſens, ils ne ſçauroient avoir des amuſemens plus utiles. Il ſeroit à ſouhaiter même qu'ils n'aimaſſent que ce ſeul plaiſir.* L'Auteur du Traité de la Pratique du theatre avoit raiſonné avant lui à peu prés de la même maniere.

Que M. Dacier nous déclare de quelles gens il entend parler dans cet endroit, ſi c'eſt des payens, des Juifs, ou des Chrétiens. Si c'eſt des payens ou des Juifs, il eſt le premier qui ait crû que la comedie

fût propre à les disposer à recevoir les veritez de l'Evangile ; si c'est des Chrétiens oisifs & infirmes, il faut leur aprendre à travailler & à fuïr l'oisiveté, ainsi que l'Evangile le leur commande, il faut leur aider à sortir de leur foiblesse & à porter le joug de Jesus-Christ, non pas les amuser à des choses qui ne peuvent qu'entretenir cette foiblesse, & qui leur rendent la pratique de l'Evangile encore plus difficile, comme la comedie le fait infailliblement.

Ils ont besoin (dit-il) *d'une instruction grossiere qui tombe sous les sens.* Je ne sçai où M. Dacier a apris que la comedie fût une instruction pour les Chrétiens, & un secours à l'Evangile pour conduire les foibles à la pratique des vertus chrétiennes, sur-tout remplie comme elle est à present de sentimens d'ambition, de vengeance & d'amour ? A-t'il trouvé ce secret dans les Peres qui se sont étudiez à la recherche de tous les moyens propres à convertir les hommes, soit à la foi, soit à la penitence ? Non sans doute ; il n'y en a pas un qui n'ait regardé tous les spectacles de quelque nature qu'ils puissent être, comme des occupations trés-dangereuses pour des Chrétiens, & les lieux, où ils se representent, comme le roïaume de satan, où les Chrétiens ne peuvent aller sans prévariquer con-

tre la loi de Jesus-Christ. Et si saint Chrysostome disoit de son temps qu'on ne sçauroit aimer le theatre & être chaste, on le peut dire tout de même aujourd'hui, & encore avec plus de raison.

Mais aprés nous avoir fait considerer la comedie comme une instruction pour les grossiers & pour les foibles, il l'apelle *un amusement*, c'est se contredire; si la comedie est une instruction pour quelques-uns, c'est une occupation utile pour eux, & non pas un amusement.

Il seroit à souhaiter (dit-il encore) *qu'ils n'aimassent que ce seul plaisir. Si aprés cela on condamne la tragedie, il faudra aussi condamner l'usage des fables dont Dieu même n'a pas dédaigné de se servir.* Je dirois de même, qu'il seroit à souhaiter qu'un homme qui a la goute & la gravelle tout ensemble, n'eût que l'une ou l'autre. Mais quand il n'auroit qu'une de ces maladies, il seroit toûjours du devoir des Medecins de travailler à l'en guérir. Et ceux qui n'aiment que le plaisir de la comedie (si pourtant il peut être aimé seul, puisqu'il est l'amorce de tant d'autres) sont obligez de se faire violence pour s'en priver, s'ils veulent penser à leur salut avec l'aplication qu'ils doivent. C'est le seul bon conseil que les personnes qui joignent

la

la sagesse à l'érudition, leur puissent donner; au lieu d'employer leur esprit & leur science à leur rendre cet amusement plus aimable & plus attirant.

XVIII.

Enfin si la comedie est bonne pour quelques Chrétiens, c'est un remede dont il y a long-temps qu'on fait usage parmi nous. Que M. Dacier nous produise donc quelqu'un de ceux sur qui elle a fait les merveilles qu'il vante, qu'elle a rendu plus homme de bien, je veux dire plus chrétien; car nous ne connoissons point d'autres vertus que celles de l'Evangile; qu'elle a rendu plus humble, plus modeste, plus chaste, plus patient, plus désintéressé, plus charitable; en un mot qu'elle a détâché de tous les objets que cherchent la concupiscence & l'orgueil, alors nous souscrirons à ses raisons.

Il nous dira peut-être, qu'il ne pretend pas que la tragedie ou la comedie soient capables d'inspirer des vertus si fortes. Mais *que l'ambitieux y aprendra à donner des bornes à son ambition, l'impie à craindre Dieu, le vindicatif à renoncer à la vengeance, l'emporté à retenir ses emportemens, le tyran à renoncer à ses violences & à ses injustices.* Ce sont les paroles de M.

Dacier. Il ne restoit que de nous en donner quelques exemples; car ils seroient necessaires pour nous convaincre, mais c'est ce qu'il ne pouvoit faire.

Il n'a osé ajoûter le volupteux à ses plaisirs & l'impudique à ses sales commerces, parce qu'il auroit encore parlé plus manifestement contre la raison & contre l'experience. C'est donc une pure illusion de nous prôner tous ces beaux effets de la tragedie. L'esprit des Poëtes & le dessein de leurs ouvrages ne tendent point à ce but, & c'est manquer de respect pour le genre humain, que de lui rebatre sans cesse des choses si frivoles & si fausses.

Enfin de quelque maniere que l'on puisse traiter les pieces de theatre, il n'est pas possible de les rendre utiles pour les Chrétiens. Les hommes ne vont aux spectacles que pour le plaisir, & un Acteur n'ouvriroit pas plûtôt la bouche pour leur donner des leçons de veritables vertus, que l'Auditeur auroit envie de sortir. A peine les mondains peuvent-ils entendre la parole de Dieu de la bouche des personnes qui sont appellées pour l'annoncer, & pour les instruire des regles de leurs devoirs, & on voudroit qu'ils prissent plaisir à les aprendre de la bouche d'un faquin, ou d'une femme sans honneur, de la bouche de gens

excommuniez par l'Eglise, & regardez comme infames dans la societé civile? Jamais pretention ne pouroit être plus illusoire.

Une des premieres regles de l'éloquence est que le discours convienne à la personne de celui qui parle, & au lieu où il parle; or quelle convenance, quel raport de la vie, de l'air, des manieres & des paroles des Comediens & des Comediennes, de la face & de la décoration du theatre, avec la gravité & la sainteté de la vraye morale? Et qui seroit l'Auditeur assez stupide & d'assez mauvais goût pour ne pas être choqué d'un pareil contraste?

En un mot, ceux qui ont du goût pour les vertus chrétiennes, n'en ont point pour le theatre, & ceux qui ont du goût pour le theatre, n'en ont point pour les vertus chrétiennes. C'est donc la plus grande de toutes les illusions de prétendre que la tragedie ou la comedie puissent servir à la purgation des vices, sur-tout parmi les Chrétiens.

XIX.

Mais il me semble que je n'ay pas encore détruit assez à fond, toutes les fausses raisons dont se servent ceux qui prétendent, que la tragedie peut servir à purger les passions. M. Dacier fait tous ses efforts

pour accorder Platon avec Ariſtote ſur ce ſujet. Comme il eſtime beaucoup ces deux Philoſophes, & qu'il a travaillé ſur l'un & ſur l'autre, il voudroit bien qu'ils ne fuſſent pas opoſez dans le jugement qu'ils font de la Poëſie. Platon veut qu'on chaſſe les Poëtes de ſa republique, comme des hommes dangereux pour les mœurs, & Ariſtote veut au contraire qu'on les honore, comme des perſonnages fort utiles pour la correction des vices. Cette opoſition ſans doute eſt trés-grande; cependant M. Dacier prétend avoir trouvé le ſecret de la faire diſparoître.

Pour y réüſſir il ſe ſert de deux moyens; l'un qu'il explique ſur le ſixiéme chapitre d'Ariſtote, & l'autre ſur le vingt-ſixiéme. Voici le premier; *Platon* (dit-il) *n'avoit conſideré la tragedie que comme par parties détachées, & il avoit jugé de ſes effets par ceux qu'elle produit ſur l'heure même. Car il eſt vrai, & Ariſtote en convient, que dans ce moment elle reveille & excite les paſſions. Mais Ariſtote l'a conſiderée dans le fond, & il en a jugé par les effets qu'elle produit, aprés que la repreſentation eſt finie. Car il eſt certain qu'alors tous les mouvemens que la repreſentation avoit excitez, étant ralentis, on eſt naturellement diſpoſé à profiter des fautes qu'on a vû commettre.*

Il soûtient ces differens temps, dans lesquels il veut que ces deux Philosophes ayent envisagé la tragedie par la comparaison de deux Medecins, *dont l'un* (dit-il) *condamneroit la Medecine, & l'autre l'aprouveroit. Le premier, parce qu'elle remuë d'abord les humeurs, & qu'elle cause dans le corps une guerre intestine capable de le détruire; & le second parce qu'aprés avoir remué les humeurs, elle les évacuë ensuite, & délivre le corps de ce qui le rendoit malade. Voila* (ajoûte-t'il) *justement toute la difference qui est entre Aristote & Platon. Car la tragedie est une veritable medecine.* Voila ce que sans doute on ne sçavoit pas, & ceux qui vont à la comedie ne se seroient jamais imaginé qu'ils vont prendre medecine.

Mais on ne peut guéres se tromper plus grossierement que le fait M. Dacier dans cette comparaison des mauvaises humeurs qui rendent le corps malade, avec les passions de l'ame, en ce sens, que les unes & les autres se puissent purger également.

Les mauvaises humeurs qui affligent le corps lui sont étrangeres; de sorte qu'une medecine propre peut les émouvoir & les évacuer. Mais les passions ont dans l'ame leur racine, qui est la concupiscence avec laquelle nous naissons tous, & dont nous

pouvons bien avec le secours de la grace de Jesus-Christ empêcher les mauvais effets, mais que nous ne sçaurions jamais arracher. Cette concupiscence est le peché
Rom. 7. 17. qui habite en nous, comme le dit saint Paul, & qui y habitera jusqu'à la mort.
Ibid. 6. 12. De sorte que tout ce que nous pouvons, c'est de faire en sorte qu'il n'y regne pas, & que nous n'obéïssions pas à ses desirs dereglez, comme le dit le même Apôtre, en le mortifiant sans cesse, & en lui refusant tout ce qui peut lui servir de nourriture & lui donner de la force. Car s'il étoit possible de nous en défaire absolument, & de l'arracher parfaitement de nôtre cœur, ce même Apôtre ne se seroit pas écrié si tristement & avec une espece de
Ib. 7. 24. déseſpoir, *Qui me délivrera du corps de cette mort ?*

Aprés cela peut-on dire que les passions de l'ame se puissent purger comme les mauvaises humeurs du corps, quand on les a mises en mouvement. A la verité la nature peut se décharger des mauvaises humeurs qu'une medecine aura émûës. Mais c'est assez d'émouvoir les passions pour les rendre maîtresses de la nature, pour qu'elles se fortifient davantage dans l'ame, qu'elles l'embrasent tout-à-fait, & la dominent avec un empire tyrannique. Quand

une representation vive & touchante de la passion de l'amour, a une fois excité dans le Spectateur une émotion pareille à celle qui a paru dans l'Acteur; cette émotion ne cesse pas au moment que cesse la representation. L'imagination s'est remplie de certaines images touchantes qui reviennent malgré les efforts qu'on fait pour s'en défaire, elles empoisonnent de plus en plus ceux qui s'y plaisent, & font prendre aux esprits animaux un cours qu'il n'est pas dans leur pouvoir de détourner. Ainsi cette passion devient maîtresse de nôtre cœur & nous rend ingenieux à chercher les occasions & les moyens de la satisfaire, comme le dit M. Despreaux dans sa Satyre contre les femmes, dont j'ay parlé cy-dessus.

Mais de plus, pour nous assurer qu'en effet on prend medecine au theatre pour se guerir des passions, nous n'aurions qu'à interroger ou les maris des femmes, ou les femmes des maris qui aiment le theatre, ou leurs enfans, ou leurs serviteurs, nous sçaurions si les maris en aiment mieux leurs femmes, & si les femmes en sont plus soûmises à leurs maris; si les peres & les meres en élevent leurs enfans avec plus de soin & de douceur; si les maîtres & les maîtresses en ont plus

d'humanité pour leurs serviteurs. Je suis persuadé qu'aucun de ceux qui liront ceci, ne croira que le theatre ait produit ces heureux changemens dans les familles ; s'ils veulent parcourir l'histoire de la ville, ils seront convaincus au contraire de ce que dit saint Jean Chrisostome : Quand ces personnes retournent chez eux, dit ce Pere, ayant l'esprit plein de ce qu'ils ont vû au theatre, ils n'ont que des dégoûts & des rebuts pour leurs femmes, ils ne voïent que des défauts dans leurs enfans, d'où naissent des querelles & des inimitiez qui quelquefois vont jusqu'à la mort ; enfin il n'y a que trouble & que désordre dans leurs maisons.

Serm. sur S. Matt. 62.

Il est donc trés-certain que bien loin que la comedie soit une veritable medecine, comme le veut M. Dacier, c'est au contraire un poison qui ne peut qu'augmenter les maladies de nôtre ame, fortifier le regne du peché & la loi de nos membres contre la loi de nôtre esprit. Ainsi dans quelque temps que l'on considere les effets de la comedie, Platon a montré qu'il connoissoit mieux qu'Aristote la nature de l'homme & de ses passions, & qu'il sçavoit mieux ce qui peut ou nuire ou servir à la correction des mœurs.

Voyons si M. Dacier sera plus heureux

dans le second moyen, qu'il a imaginé pour accorder ces deux Philosophes. *Platon* (dit-il) *examine la poësie par raport à la politique, & la condamne, quand elle n'est pas conforme aux regles qu'un bon politique donne pour la conservation des Etats & pour le bonheur des peuples. Et il n'y a rien de plus injuste. Car comme Aristote le dit fort bien, il ne faut pas juger de la Poësie, comme on juge de la politique, ni même comme on juge des autres arts.*

Aristote & son Apologiste, montrent qu'ils n'entendent pas Platon, & leur entêtement les fait parler contre les lumieres les plus claires de la raison. Platon examine dans ses Livres des Loix & de la Republique, la Poësie par raport à la politique. Il le fait avec beaucoup de raison, parce que son dessein l'oblige d'examiner tout ce qui peut être utile ou contraire aux bonnes mœurs, tout ce qui peut ou nuire, ou contribuer à l'observation des loix & & au bon ordre de la societé. Or ayant trouvé que la Poësie émeut les passions, & porte les hommes à violer les loix; c'est avec justice qu'il veut qu'on banniſſe les Poëtes de sa republique, puisqu'ils ne sont capables que d'y causer de la confusion, & d'en troubler la paix. Or qui peut dire que Platon ne marque pas en cela beaucoup

de sageſſe, & qu'il n'ait bien connu, ce qui peut ou contribuer, ou nuire à la felicité des peuples ?

Mais voici la cauſe de l'égarement du Maître & du Diſciple. Ils veulent qu'on regarde la Poëſie & la politique, comme deux arts particuliers qui n'ont rien à voir l'un ſur l'autre, & qui ne doivent point dépendre l'un de l'autre. Ils ne pouvoient avoir une penſée plus fauſſe. La politique étant l'art de gouverner les hommes en paix & en juſtice, elle doit comme la religion s'étendre ſur tous les autres arts, & en preſcrire l'uſage, afin qu'ils puiſſent lui aider à parvenir à ſon but. De ſorte que tous les arts qui ont des maximes contraires aux loix qu'elle établit pour le bon gouvernement des peuples, doivent abſolument être condamnez, & ceux qui les profeſſent chaſſez de la republique. Or ſi la Poëſie opere ces mauvais effets, comme le prouve Platon, & comme l'experience le démontre, ce Philoſophe a donc eû raiſon de vouloir qu'on banniſſe de l'état tous ceux qui en font profeſſion.

J'avoüe que les arts ne pechent point, comme Dacier le dit un peu aprés, & que ce ſont les hommes qui pechent en abuſant de ces arts. Mais c'eſt dans l'abus que les hommes font de la Poëſie, que Platon l'a

considere & qu'il juge qu'on ne la doit pas souffrir dans un Etat bien policé, & la faute que fait M. Dacier aprés son maître Aristote, est de la défendre dans cet abus. Il est certain qu'il n'y a rien de plus beau, ni de plus divin que l'Art poëtique en lui-même, puisque les Propheres s'en sont servi pour aprendre aux hommes les choses les plus grandes & les plus divines, & qu'aucun art ne pouroit contribuer davantage à la felicité des peuples, si on en sçavoit faire un usage legitime. Mais il n'y en a point de plus déteſtable & de plus diabolique, qui contribuë davantage aux malheurs qui accablent les hommes, si on le regarde dans l'état où l'ont mis les payens & les Chrétiens mêmes. N'est-ce pas de cette source empestée, que coulent le luxe, la molesse, la flaterie, les impudicitez, les vengeances, puisque les payens & beaucoup de chrétiens ne chantent autre chose dans leurs vers ? C'est donc pecher également contre la raison, la politique & la religion, que de vouloir justifier la Poësie sous les idées qu'ont imaginées Aristote, Horace & M. Despreaux, & avec les regles qu'ils ont établies de leur autorité privée.

Ainsi toute l'étude & tout le rafinement de M. Dacier ne sert de rien pour accor-

der Ariſtote avec Platon. Celui-ci a parlé comme un homme trés-ſage & trés-entendu dans les regles de la politique ; & l'autre pour contredire ſon maître, n'a rien dit que de frivole & d'inſoûtenable. Nôtre fameux Jean Bodin ſçavoit bien les ſentimens de l'un & l'autre de ces Philoſophes, & il s'eſt tellement attaché à celui de Platon dans ſon excellent Livre de la Republique, qu'il n'a pas ſeulement crû que l'on dût parler du theatre dans un ouvrage, où on ne cherche que les moyens les plus propres à gouverner les peuples dans l'ordre & dans la juſtice.

Au reſte je ne doute point que M. Dacier n'ait changé de ſentiment, puiſque dans la vie qu'il a donnée de Platon, il veut nous faire croire que ce Philoſophe a été ſurnaturellement éclairé de Dieu, pour preparer les Grecs à la lumiere de l'Evangile. Car aprés nous l'avoir repreſenté comme un Prophete, pouroit-il douter qu'il n'eût pas mieux connu les effets que peuvent produire les pieces de theatre, ſoit au moment de la repreſentation, ſoit aprés, qu'il n'eût pas mieux ſçû les regles de la vraye ſageſſe, que l'on doit ſuivre dans la politique qu'Ariſtote, qui tout grand Philoſophe qu'il a été, n'a pourtant été que Philoſophe. C'eſt ce que je ne ſçau-

rois me persuader. Mais enfin l'Evangile vuide la question entre l'un & l'autre. Il s'accorde avec la politique de Platon & condamne le sentiment d'Aristote ; puisque dans toutes les pages & dans toutes les lignes, il nous inspire la mortification des passions & des sens, en tous les temps & en tous les lieux sans aucune distinction.

XX.

M. Dacier a tellement dans la tête que la Poësie ne peut vivre sans la fiction, qu'il dit que si on la bannit des vers, il faut aussi renoncer aux petites fables, dont le saint Esprit même se sert dans l'Ecriture, & que la condamnation des fictions des Poëtes payens emporte celle de ces fables. Mais l'un ne suit nullement de l'autre. Et ces petites fables sont aussi innocentes que les autres sont pernicieuses, puisqu'elles ont pour but de corriger les passions, non en les excitant, mais en faisant voir combien elles rendent les hommes ridicules, & tout le mal qu'elles causent. Ainsi elles ne sçauroient jamais faire que du bien, au lieu que les fictions des Poëtes payens ne sçauroient jamais faire que du mal. Mais j'ay deja parlé de ces fables dans la fin du premier Discours.

Est-il possible qu'un homme qui con-

noît l'Evangile, & qui n'ignore pas la Philosophie, soit capable de raisonnemens pareils ? Voila les égaremens où nous jette l'envie de nous persuader & nous & le public, que nous travaillons utilement pour lui dans les vastes Commentaires, que nous composons sur les ouvrages des anciens, & de nous justifier au tribunal de ce Juge interieur, qui nous demande sans cesse à quoi aboutissent toutes ces études, & quel est le fruit de toutes ces laborieuses recherches ?

XXI.

Un bel esprit de ces derniers temps disoit, que les vrais honnêtes gens ne font guéres de difference entre le métier de Poëte & celui de Brodeur. Il ne faut pas croire que ce soit par hazard qu'il mette dans sa comparaison le métier de Brodeur plûtôt qu'un autre. Il sçavoit que comme le Brodeur ne sert presque qu'à la vanité des hommes, il en est aujourd'hui de même de celui des Poëtes ; si on peut bien se passer de Brodeurs, sans que le public en soit moins à son aise & moins heureux, on se pouroit tout aussi aisément passer de Poëtes. En effet les bonnes loix, l'ordre de la police, le commerce, la paix entre les citoyens, & l'union des familles ne s'établis-

sent & ne s'entretiennent pas par les mesures de la Poësie, ni par les regles qu'on nous donne aujourd'hui de l'Art poëtique ; & quand les hommes n'écriroient & ne parleroient qu'en prose, pour cela rien ne manqueroit ni à l'abondance, ni à la tranquilité qui font la felicité des peuples, ni à la force, ni à la puissance qui sont necessaires pour maintenir cette felicité.

Nous pourions de même nous passer de la lecture des Poëtes Grecs & Latins, parce qu'ils sont la source de tout le venin qui est répandu dans les nôtres. C'est ce qui fait dire à un des plus judicieux Auteurs qui ayent écrit sur les études, que celle des Poëtes Grecs & Latins, n'est que de pure curiosité. M. Fleury.

Nous avons une belle preuve de l'inutilité des Poëtes dans une loi de l'Empereur Philippe, qui déclare *que les Poëtes n'ont aucune part aux privileges qui sont accordez aux personnes de lettres.* Elle est au titre des Professeurs & des Medecins. Les Empereurs y donnent des immunitez aux Grammairiens, aux Orateurs, aux Philosophes & aux Medecins ; à l'égard des Poëtes, on n'y trouve que ces paroles toutes seches : *Poëtæ nullâ immunitatis prærogativâ juvantur*, les Poëtes ne doivent joüir d'aucune immunité. Rien ne prouve

mieux que cet Empereur regardoit les Poëtes comme des hommes qui ne servent de rien au bonheur de la societé civile.

Cependant comme les mœurs ne sont ordinairement rien moins que conformes aux loix, il n'y a point de gens de lettres qui ayent plus de part à la faveur des Grands & à leurs bienfaits, que les Poëtes. L'ouvrage de Bodin, dont je viens de parler demeura sans recompense. Il mourut aussi peu riche qu'il étoit né ; & Ronsard, des Portes, Jodelle & ces autres Poëtes de son temps & du nôtre, ont vécu & sont morts dans l'abondance. A la verité on n'auroit pas lieu de leur envier cette faveur ; ils la meriteroient, s'ils ne faisoient servir un art si excellent & les grands talens que Dieu leur a donné, qu'à des sujets qui en fussent dignes ; s'ils n'employoient leurs vers qu'à chanter les vraïes vertus, qu'à nous peindre les veritables heros, comme l'ont fait quelques Poëtes chrétiens.

Nous vîmes, il y a quelques années, dans la republique des lettres, que M. le Fevre le fils avoit composé un ouvrage de *l'inutilité de la Poësie : De futilitate poëticæ.* Je ne doûte point qu'il n'y employe les raisons dont je me suis servi, & beaucoup d'autres, pour faire voir l'inutilité

de cet art aux termes auſquels les hommes l'ont reduit, & qu'il ne concluë que pour le bien de l'Egliſe & de l'Etat, il ſeroit expedient de mettre en uſage la loi de Platon. Bien éloigné ſans doute du goût de ſon pere, de ſa ſœur & de ſon beau frere.

J'ay deja parlé ci-deſſus d'un Livre qui porte pour titre *Parrhaſiana*, ou Penſées diverſes; l'Auteur y traite de pluſieurs ſujets differens, entr'autres de la Poëſie, & il ne lui eſt guéres plus favorable que M. le Fevre. Outre le danger qu'il y remarque pour les mœurs, il y en trouve beaucoup pour le jugement des enfans. Il montre par des exemples convaincants les fautes que les Poëtes les plus fameux ont commiſes contre le bon ſens, & prouve par de ſolides raiſons, que ces Poëtes n'ont eû dans la compoſition de leurs ouvrages ni les vûës, ni les fineſſes, ni toute l'habilité, que l'Auteur du Traité du Poëme épique, & tous les autres admirateurs s'efforcent d'y faire apercevoir.

XXII.

Saint Auguſtin demande dans la cité de Dieu, à l'endroit où il examine le jugement que faiſoient les payens de la comedie & des Comediens, pourquoi chez les Romains les Acteurs de la comedie étoient *Lib. 2.*

déclarez infames, pendant que les Auteurs de la comedie étoient honorez & recompensez. On pouroit faire la même question parmi nous. Les loix civiles & Ecclesiastiques retranchent les Comediens de l'une & de l'autre societé; d'où vient donc qu'on fait tant d'honneur aux Poëtes qui composent les comedies? Car si les Comediens sont coupables, les Auteurs qui fournissent la matiere, ne sçauroient être innocens. Et si les Auteurs sont innocens, pourquoi les Acteurs sont-ils coupables? La justice civile ne met point de difference entre l'ouvrier qui a forgé la fausse clef & le voleur qui s'en est servi. Je ne sçai si la justice de Dieu en mettra entre celui qui a composé la comedie, & celui qui la represente, puisqu'on peut dire, que de même que sans la fausse clef le vol n'auroit point été commis; aussi s'il n'y avoit point de comedies, il n'y auroit point de Comediens.

Mais il faut encore aller plus loin, & jusqu'à celui qui prescrit les regles de l'art. Car si la comedie fait du mal, c'est lui qui en est la premiere cause. Ceux qui presentent le poison sont certainement trés-criminels, ceux qui le fournissent le sont tout de même; mais celui qui enseigne le secret de le composer, l'est bien plus. Le mal que font les Comediens ne s'étend que sur

leurs Spectateurs, le mal que font les Auteurs se répand & sur les Spectateurs & sur les Lecteurs, mais celui que fait le maître de l'art, renferme tous les maux que peuvent causer les Acteurs & les Auteurs dans tous les païs & dans tous les temps. C'est une source empoisonnée qui se répand par tout, & qui coulera peut-être jusqu'à la fin des siecles. Je ne sçai si ces grands personnages qui ont tant fait de bruit par ces sortes de compositions, n'ont jamais reflechi sur toutes ces consequences qui les interessent si sensiblement.

XXIII.

M. Baillet dans son Livre du Jugement des Sçavans sur les Poëtes, n'a guéres manqué de noter ceux qui avoient peché contre les regles de la morale chrétienne. Il n'a cependant rien dit de M. Despreaux, je ne sçai pourquoi; car il n'en a pas épargné d'autres qui étoient peut-être aussi à craindre, que lui. Je ne veux pas me donner la peine d'en deviner les raisons. Mais il dit en quelques endroits, que les Poëtes font bande à part, & qu'ils ne se croïent pas obligez aux regles de la même morale, que le reste des Chrétiens. En effet s'ils croïoient que les paroles de Jesus-Christ, qui défend même les discours inutiles : celles de saint

Matt. 12. 36.

Ephes. 5. 4. Paul qui condamne toutes les paroles déshonnêtes & bouffonnes ; de saint Pierre, 1. Petr. 4. 11. qui veut que si on parle, on ne dise rien qui ne se sente de la sainteté du Dieu que nous servons ; s'ils croïoient (dis-je) que ces preceptes les regardassent, ils ne s'imagineroient jamais pouvoir innocemment parler & écrire comme ils font, & avec la même hardiesse que s'ils ne disoient rien que de saint, & de digne d'être entendu de toutes les oreilles chrétiennes.

Il est vrai qu'on en a vû un assez grand nombre témoigner quelque repentir de leurs compositions, quand le sang a commencé de se refroidir & que la maturité de l'âge leur a fait apercevoir combien il y a peu de raport de leurs vers à leur religion. Mais M. Baillet fait voir, que ce repentir n'a été dans presque tous que superficiel & hypocrite, ou pour mieux dire mocqueur. Je crois qu'il ne compte que Pic de la Mirandole, Petrarque & M. de Santeüil dont le repentir ait paru sincere. Le premier brûla tout ce qu'il avoit composé dans sa jeunesse, en sorte qu'il me semble qu'il n'en reste rien. Le second en fit de même de tous les exemplaires de ses ouvrages qu'il avoit entre les mains. Le troisiéme a détesté publiquement tous ses vers profanes, & n'a plus rien composé depuis, qui ait pû don-

ner lieu de douter de la sincerité de sa penitence.

En effet, quand on considere l'esprit qui produit les vers dans presque tous les Poëtes, on est persuadé qu'il est plus facile de se corriger de tout autre vice, que du libertinage de la Poësie. La vanité fait la plûpart des Poëtes, & quand ils ont été assez malheureux pour s'acquerir de la gloire par des vers peu chrétiens; ils croiroient cette gloire perduë, s'ils en faisoient une serieuse retractation. Or il ne paroît guéres possible que l'orgueil puisse renoncer à une gloire acquise. Et si quelquefois ils se censurent eux-mêmes, ce n'est que pour ajoûter à la gloire qu'ils se sont acquise par leurs Poësies, celle d'en être eux-mêmes les censeurs, puisqu'ils ne sçauroient souffrir la censure des autres, & qu'ils entrent en fureur contre ceux qui ne les offensent, qu'en ce qu'ils sont de leur avis sur le merite de leurs ouvrages. Tant il est vrai qu'on ne se condamne soi-même que par orgueil, & qu'on craint plus de perdre la part qu'on croit avoir à la gloire des hommes, que celle qu'on pouroit esperer à celle de Dieu. Heliodore Evêque de Triva en Thessalie aima mieux consentir à sa deposition, que de renoncer à la gloire d'être regardé comme l'Auteur de l'histoi-

re des amours de Theagene & de Chariclée.

XXIV.

Il y en a eû quelques-uns qui touchez du mauvais emploi qu'ils avoient fait de leurs talens, ont composé sur le declin de leur âge quelque piece de devotion, l'un une traduction en vers de l'Imitation de Jesus-Christ, ou de l'Office de la Vierge; un autre un Poëme sur la destruction de l'heresie ou sur l'amour de Dieu, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Ils croïent avoir par là suffisamment reparé le scandale qu'ils ont causé par leurs Poësies, & que Dieu se doit contenter qu'ils lui consacrent les restes languissans d'une veine épuisée. Mais ils se trompent; une des maximes la plus incontestable de la morale chrétienne, est qu'on ne sçauroit esperer le pardon du peché, qui a fait tort au prochain en quelque maniere que ce soit, si nous reparons ce tort autant qu'il est dans nôtre pouvoir de le faire. Or ces compositions pieuses ne servent de rien à cette reparation. Ceux qui se sont corompu le cœur par des vers pleins de molesse, ne s'avisent guéres d'aller chercher le remede à leur mal dans ces lectures de devotion. Ils se raillent même du Poëte, d'avoir voulu con refaire le

devot, quand son feu a commencé à s'éteindre & sa veine à se tarir.

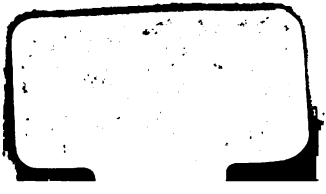
Que peut donc faire un Poëte qui a offensé Dieu & le prochain par des Poësies qui blessent les preceptes de l'Evangile? Il faut qu'il charie ses pieces & qu'il les corrige, de maniere qu'elles ne puissent plus offenser les oreilles, ni corompre le cœur; si ces pieces sont d'une nature à pouvoir être corrigées, comme l'art poëtique dont on a parlé. Mais si le poison est répandu dans toutes leurs parties, comme dans les pieces de theatre, il doit brûler toutes les pieces qu'il en a, & par un écrit public faire amende honorable à Dieu & à son Eglise du scandale qu'il a donné à ses freres, en les conjurant de faire le même sacrifice des exemplaires qui seront entre leurs mains. En sorte, s'il est possible, qu'il ne reste plus rien des Poëmes qui ont fait le mal, leur déclarant que desormais leur sang sera sur leur tête, s'ils conservent encore des Poësies qu'il déteste, & qu'il a brûlées lui-même.

Voila, ce me semble, l'unique moyen de satisfaire la justice de Dieu, & d'éviter les effets de sa colere. Car pendant que quelqu'un des Chrétiens qu'un Poëte a scandalisé, & qu'il auroit pû corriger par les voïes qu'on vient de marquer, sera en état

de lui reprocher au jugement de Dieu, que ſes vers ſont cauſe de ſa perte; je ne ſçai s'il ſe pouroit trouver quelque Caſuiſte qui voulût répondre du ſalut du Poëte.

Je prie ces Meſſieurs de recevoir ce conſeil avec le même eſprit que je prends la liberté de le leur donner. Dieu m'eſt témoin que je n'y cherche que ſa gloire & le ſalut des perſonnes, que je dois aimer comme mes freres. Si je ſçavois quelque moyen plus aiſé & auſſi ſeur pour leur ſanctification, je le leur conſeillerois plus volontiers. Cependant ils peuvent ne m'en pas croire, & chercher ailleurs des conſeils plus faciles, pourveu qu'ils ſoient auſſi ſalutaires ſur une affaire qui leur eſt d'une ſi grande importance.

Sivè manducatis, ſivè bibitis, ſivè quid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite. 1. Cor. 10. 31.

FIN.

553695